

## Tome VII 6 août 1860- 5 août 1861

**Neuilly, le 6 août 1860** C'est un de ces jours en lesquels il est sain de s'arrêter un instant et de regarder en arrière. Je suis majeur d'aujourd'hui. Mon acte de naissance me donne vingt-et-un ans. Les ais-je? Pourquoi ne pas faire un inventaire. Il m'appartient ici de juger sévèrement. Je suis d'abord, il le faut avouer, profondément jeune de caractère. Ce ne serait rien, je suis gai et aimé généralement, mais je dois reconnaître que je manque essentiellement de maturité. Il me manque l'étude. Avec une grande facilité pour apprendre, je suis ignorant de tout ce qui n'est pas droit, il me manque une foule de riens sociaux dont l'absence me déclasse. Ardent au plaisir, ou plutôt à certains plaisirs, n'ai-je point à me reprocher des négligences, peu graves, mais dont la masse est effrayante. Je suis trop jeune, il me faut apprendre à vieillir.

Si du moral je passe à l'avenir social qui m'est réservé je le contemple, je dois le dire, de l'œil le plus serein. Cette jeunesse de caractère me laisse la tranquillité de l'âme, la facilité au bonheur. Chacun des jours que Dieu laisse à mon appui, à ma grand-mère, je le reçois avec gratitude et le goûte avec bonheur. Au jour qu'elle finira commenceront mes soucis, jamais je l'espère, les soutiens qui ne m'ont pas manqué jusqu'ici et elle priera pour moi.

La foi, et elle m'y ramène, voici le grand mot. J'ai eu mes atteintes et mes combats. Mais cependant je crois. C'est parce que j'ai vu la nécessité de la foi que je m'y suis attaché de toutes mes puissances. Alfred de Musset a été un de mes prédateurs. Je crois en Dieu, puisse-t-il m'y maintenir.

Le présent est parfait et je ne demande rien de plus, un père bon et aimant, malgré quelques orages, un appui près de lui là où je pouvais attendre une ennemie<sup>1</sup>, des camarades nombreux, aimables, quelques uns unis à moi par des sympathies profondes, un ami dans Chaulin. En moi-même des goûts simples, peu d'ambition, si ce n'est par bouffées, quelques accès de rêveries. Ceci suffit.

L'avenir immédiat ne m'effraye pas. Contrairement à tous les précédents la thèse que je vais passer demain me laisse sans cet abrutissement ordinaire. Je suis le plus calme du monde et me ris des fureurs de Bravard. Je suis bien vu à l'Ecole et placé, moi troisième, au premier rang. La thèse et les concours me feront sans doute descendre de ce pinacle, il en restera un souvenir qui me facilitera les épreuves du doctorat. J'entreprendrai, ambition gigantesque, de passer en un an mes deux examens, puis mûri par deux années de cléricature je me présenterai au barreau, tout résigné d'avance à un rôle plus modeste, si les forces me manquent pour celui-là.

Puis plus loin encore mon ambition se borne au mariage que je veux chaste, simple et saint. Encore que mon idéal ait depuis pris une forme concrète<sup>2</sup>, je ne forme encore que des rêves vagues et doux qui me suffisent, avec une autre image, pour remplir ce coin qui doit être laissé à l'amour dans tout cœur de 20 ans.

Ma journée fut simple. Je quitte Evry et vais à Paris. Je travaille quelque temps à la Bibliothèque, puis chez moi. Je sais, sans vanité, très bien ma thèse. Je vais à Neuilly, on cause beaucoup de ma majorité, ma petite sœur Amélie paraît surtout vivement frappée de cette idée et m'obéit au doigt et à l'œil, ce qui n'est pas commun. Le soir je trouve dans ma chambre des cadeaux qui me comblient. Cette bonne Mme Mouillefarine, ceci me va au cœur, me donne un superbe encrier et ma chère Henriette un porte-montre. Je déborde de reconnaissance et remercie, et remercie encore, et me résous à venir remercier demain.

**Evry, le mardi 7 août 1860** Je vais à Paris faire mes derniers arrangements et mes dédicaces. Je me rends à onze heures à l'Ecole. «Si vous voulez que Mr Bravard vous soit favorable, m'a dit le digne Mr Vuatrin, allez le voir, portez lui votre thèse, et remerciez le de son indulgence à votre

1 Sa belle-mère, madame Mouillefarine, qu'il juge le plus souvent bonne mais sotte.

2 Il est de longue date amoureux platonique de Marie Cornuault, devenue madame Eymieu.

quatrième examen». Ces instructions sont ponctuellement exécutées. Mr Bravard me reçoit sommairement, grogne un peu en voyant les quelques lignes que, sur le conseil donné par Mr Vuatrin à son cours, j'ai consacré à l'enregistrement et me congédie en disant que le travail lui paraît soigné et que les positions sont nombreuses suffisamment pour une bonne discussion.

Tout est à noter. Je vais déjeuner et je me promène avec Talandier et Renault jusqu'à l'heure de ma thèse. Il vient beaucoup de monde me voir passer, tous mes amis, Chaulin, Bonnet, Talandier, etc, puis les Tronchet, Renault, Chevrier, Baradat, Barreme, etc, enfin des sommités, les Balde, les Rozat, les Colin, les Purnot, et un nombreux ignobile vulgus me connaissant de nom ou de réputation. C'est écrit, grâce aux amis je suis très surfait à l'école. Enfin, mon père.

Pellat qui quittait la séance me met un signe amical et mon président, Mr Ortolan, commence. Il me prend sur une de mes positions en droit romain, *insunt stipulationi pacta in continentि facta*.

Comprenant ou plutôt lisant mal ma proposition qu'il croit générale à tous les contrats de droit strict, il l'attaque vivement. Je fais rentrer le débat dans ses bornes et en explique la base qui est la fameuse loi Lecta (40. De reb.cred.). Je l'avais étudiée à fond. Je suis, soyons modeste, étincelant. Mon entretien est nourri de Savigny et je parle à fil. Je fais quelques pointes savantes sur le terrain du mutuum. Bref «cela suffit, monsieur, me dit Ortolan, vous ne faites au reste que continuer ici vos succès».

Vuatrin: le commodataire a-t-il un droit de rétention? Je le nie, il l'affirme, je m'efforce de réfuter tous ses arguments. Il m'arrête en me complimentant.

Duverger: lorsque le débirentier laisse plusieurs héritiers, je niais qu'ils puissent exercer le rachat individuellement. Il m'attaque. Cet homme a une puissance de discussion infinie. J'avais cent fois raison et il me sortait sans cesse de mon terrain pour me jeter dans des difficultés. Il m'interrompt dans les mêmes termes que Vuatrin.

Restait Bravard, là était la difficulté. Je me raffermis. Lui tire la thèse que je lui avais apportée et tout de suite «Mr, vous parlez de l'enregistrement en matière du prêt, et vous ne dites rien du prêt sur gage» A ce mot d'enregistrement Vuatrin devient tout rouge. Je regarde l'assistance d'un œil résigné et fais observer que sur un point aussi accessoire je n'ai pu m'occuper d'une matière qui après tout n'était pas la mienne. «Pourquoi alors, monsieur, reprend-il indignantly, pourquoi écrire en tête de votre thèse que le candidat répondra sur les autres matières de l'enseignement » C'est en effet la formule mais par un hasard qui est bien drôle mon imprimeur l'a omise, et au moment où Bravard appuie un doigt victorieux sur la mention accusatrice, il ne trouve rien. Il s'élève un rire homérique auquel le bureau prend part du meilleur cœur. «Autre omission» s'écrit Bravard peu rasséréni et cette fois il en trouve une vraie. Ce digne homme a employé le temps qui s'est écoulé depuis ma visite à épucher ma thèse. Le bureau est bien pour moi, Ortolan appuie, encourage et interrompt en voyant que je barbote.

La séance est levée, je suis furieux. Le résultat trop prévu est annoncé, quatre blanches et une rouge. Mes camarades se mettent à hurler. Je suis entouré, acclamé. Vuatrin sort du bureau défait. «Mon ami, me dit-il d'une voix oppressée, je vous ai donné un mauvais conseil».

Après une heure de repos j'ai l'idée, assez prévoyante, d'aller voir Ortolan. Je suis reçu à bras ouverts et pour les éloges qu'il me donne, c'est à rentrer sous terre. Netteté, précision, parole heureuse et choisie, sans phrases, une belle carrière au barreau. Eau bénite de cour, soit, mais je la trouve douce. Jamais blanche m'aurait-elle valu autant de sympathie. Ô Bravard, comme je te pardonne!

Je vais porter ma thèse à Emile, je vais à Neuilly. Mon père passe tour à tour de l'enthousiasme pour moi à la fureur contre Bravard. «Si jamais, s'écrie-t-il, celui-la a un procès!»

Je quitte Neuilly à sept heures ½ en laissant mes vœux pour le pauvre Albert qui passe demain l'épreuve écrite de son baccalauréat. Je prends le train de 9h35 et suis à Evry à 10h ½ . Je trouve ma grand-mère toute préparée à la rouge. La nouvelle ne l'en attriste pas et j'endors ma fièvre d'examen.

**Evry, le mercredi 8 août 1860.** Mon plan est aujourd'hui de fatiguer l'homme physique pour

reposer l'homme moral qui en a besoin. Par exception il fait beau. Je pars après déjeuner, je traverse la plaine, faisant lever les perdreaux, je dépasse le parallèle de Courcouronne<sup>3</sup> et celui de Lisses. Il s'agit d'étudier ces hauteurs qui terminent nos horizons de ce côté. Après la plaine vient un bois assez grand qu'on nomme la Folie, puis une plaine nouvelle au milieu de laquelle s'élève une série de buttes boisées. J'escalade, ainsi qu'il y a trois ans, la plus accessible et la plus haute, qui avait autrefois le télégraphe et aurait une belle vue, n'étaient les arbres. Je redescends de l'autre côté, tirant sur un clocher qui se trouve être Ver-le-Grand. Là, inclinant à gauche, je rencontre suivant mes prévisions la vallée de l'Essonne. Je la remonte jusqu'à Echarcon, il y a une heure environ. Je trouve de jolies plantes. Après avoir tourné Echarcon je redescends et suis la vallée jusqu'au bas de Mennecy. Je pique de là sur Villabbé par un à travers champs audacieux, et de là à Evry par Essonne. J'arrive rompu mais calme. Je dîne et après, repos.

**Evry, le jeudi 9 août 1860** Il pleut, c'est la règle, le temps d'hier était l'exception. Aussi lever tardif, billard et jacquet avec mon cousin Cheron, lecture, écriture, pipe et sommeil.

**Neuilly, le vendredi 10 août 1860** Je me rends aujourd'hui à la ville pour assister Albert dans les traverses du baccalauréat. J'arrive à Paris à 10h. Un Moniteur me procure la conviction que Georges n'a rien eu au concours. Duvergier jeune a eu deux prix et Maurice Chaulin trois accessits. Je me rends à la Sorbonne. J'y voit arriver bientôt Albert fort triste, un employé lui a dit qu'il était éliminé. En effet, après une pénible attente, la liste fatale arrive, portant son nom. Je remonte du mieux que je puis, et c'est peu de chose, le pauvre garçon. Il s'en va à Neuilly et moi je fais mes courses. Je vais voir Baradat, porter quelques thèses, voir les frères Bonnet, Jules est très mécontent de ses examens de l'école. En sortant je rencontre Dubois. Il me demande des nouvelles du concours. «C'est aujourd'hui, lui dis-je, qu'on sait les prix à l'école, l'assemblée a eu lieu hier» «Viens donc les voir avec moi» «Ah quoi bon, ils ne me touchent en rien» Puis je vais voir Emile. Celui-ci vient m'ouvrir tout épanoui. «Je te félicite, mon cher!» «Eh, de quoi?» «Tu ne sais donc rien?» «Non» «Tu as le premier prix de droit romain. Je le tiens de Chaulin qui le tenait de Rozat, qui d'Aymé, qui de Rivolet, qui de Vuatrin»

La voix me manque pour crier que c'est absurde, que ce n'est pas possible. Sur son conseil je cours à l'école, j'y arrive bouillant, suant, haletant, et j'effraye mes camarades qui me suivent. J'atteins Vuatrin. Il me serre chaudement la main. «Vous n'avez donc, me dit-il, pas reçu ma lettre. Les prix sont donnés et vous avez le premier»

Oh!! Je ne deviens pas fou, mais idiot, très certainement. J'écoute comme dans un rêve Vuatrin qui, non encore consolé de ma rouge, en revient sans cesse à Bravard. Je puis cependant lire la liste qu'il me tend. Droit romain, 1er prix ...., 2ème Danielopoulou, mention ex aequo Lacoin et Delaplane, Droit français 1er prix Colin, 2ème Rozat, mention Purnot. C'est assez ce que nous avions prévu, sauf moi. Mais moi! C'est à n'y pas croire encore.

Je cours comme un fou, cherchant à me calmer, chez Emile, chez Lefébure, chez Chaulin, chez moi. J'ai écrit à (nom raturé illisible) en lui énumérant tout ce que contient ce succès. Doctorat gratuit, médaille d'argent, deux cents francs de livres. C'est à n'y pas croire.

Je me prends à songer cependant que ma tâche n'est pas finie et que mon père, profondément affligé de l'insuccès d'Albert, a besoin de moi. Je vais le voir et nous nous retrouvons à Neuilly. Quoique très triste, mon père est très bon et doux pour le pauvre garçon. A mon égard il est d'une joie énorme, exubérante et crierait volontiers mon succès aux passants. Georges a eu au Collège quatre premiers prix. Je me couche de bonne heure. Insomnie, on l'aurait à moins. Quelle journée!

**Evry, le samedi 11 août 1860** Je me rends ce matin au Bas-Meudon où l'ami Talandier m'a convié moi quatrième à déjeuner. Je prends le chemin de fer à Auteuil, à partir de là mes fortunes sont

3 L'orthographe qu'il adopte pour les noms propres est retranscrit tel quel, par exemple Courcouronne sans s à la fin ou Essonne avec un s final.

diverses, je suis assailli dans Billancourt par une pluie effroyable. Je cours et m'arrête, rase les murs et m'accroupis dans une hutte, finalement j'arrive trempé, dégouttant, dégoûtant et mon chapeau neuf en bouillie. On me plaint, on m'essuie, puis je dis ma petite nouvelle. Il l'accueille avec ma joie, non avec mon étonnement. Ce même Talandier m'avait il y a quelques semaines, et à l'époque où je me dépitais d'avoir manqué ma composition, «monté une scie». Il envoyait tous ceux qu'il rencontrait me féliciter de mon prix de droit romain. Or, aujourd'hui où cette invraisemblance est devenue vérité, je trouve que cette scie a fait des progrès souterrains mais prodigieux et que ceux à qui j'annonce ou à qui on annonce mon succès répondent: je le savais! Quelques uns, ce qui est bien joli, se refusent à donner la source de leurs informations. Au vrai, nul à la Faculté ne savait rien jeudi matin.

Chaulin et David arrivent bientôt. De Lesseps ne peut venir. On déjeune. Voici que j'ai laissé ici une réputation pantagruélique et qu'à chaque instant Mr Talandier remplit mon verre et Mme Talandier mon assiette. C'est désagréable, plus, indigeste. Je sors gai toutefois, un peu gai. On a bu la grande abondance de Tisane. Jeux divers et innocents. Départ à 2h.

A Paris je vais voir ma tante Adèle. Je passe à la bibliothèque de l'Ecole où je reçois pas mal de félicitations, celle entr'autres du bibliothécaire qui me montre la liste des livres que je recevrai. Tout Pothier, Filangieri et Proudhon<sup>4</sup>. Je me récrie contre les Pandectes, que j'ai déjà. «C'est comme si vous chantiez, me répond élégamment le bibliothécaire, mon ami.» Je ne donne pas ma démission. Je suis à Evry pour dîner. Quelle est heureuse et fière de moi, ma mère. Pour moi je l'avoue je n'ai pas achevé de savourer ma joie. Albert arrive par le dernier train. J'ai voulu lui éviter Neuilly dans ces premiers jours.

**Evry, le dimanche 11 (pour 12) août 1860** Albert et moi nous levons pour déjeuner. Après la messe la pluie s'établit d'une façon assez continue pour empêcher toute promenade. Bien m'en prend car je me suis, je ne sais comment, éreinté une jambe et vais tout boitant. Je fume beaucoup, nous jouons au billard. Toute la maison est censée ignorer l'échec d'Albert, c'est le meilleur moyen de le lui faire oublier. Le temps s'arrange un peu après dîner, nous allons jusqu'à Soisy dont c'est bientôt la fête, gagner des coquetiers nombreux à un billard arrivé en avance.

**Evry, le lundi 12 (pour 13) août 1860** Nous nous levons aussi tard qu'hier et pour le même motif. Cependant le temps se rassérène un peu. Jules et Paul Bonnet m'arrivent à onze heures. Albert s'en va à midi. Après son départ, nous allons nous promener. Nous prenons en écharpe l'extrémité de la forêt de Sénart et allons à Tigery, de là à St-Germain, de là à Corbeil. Café du Commerce, c'est de rigueur. Nous revenons par ce joli chemin du bord de l'Essonne et par les pépinières. Après dîner, nouvelle promenade à Soisy et nouveau coquetier.

Cela va mal à Saillans. Mr Léon, souffrant de la gorge, est à Allevard, cependant que son père est atteint de paralysie générale. Au point de vue de l'égoïsme, voici mes vacances détraquées.

**Neuilly, le mardi 14 août 1860** Je pars d'Evry à neuf heures. C'est mon premier jeûne aujourd'hui. Je vais à Paris voir Chaulin. Il part aujourd'hui même pour la Suisse et est déjà dans son costume de voyage, lequel est indescriptible. Le principal et le plus curieux élément en est une lorgnette de spectacle en bandoulière, laquelle dès que Chaulin se baisse le vient frapper en plein visage. Je vais voir David, son père que je rencontre me fait une harangue sur mon prix. Mr David qui n'a jamais pu finir une phrase en commence toujours trois à la fois. Il termine par une chaude invitation à venir à Ferney. Gustave appuie et me fait reluire des promesses de fête, de tir à l'oiseau, qui me séduisent fort. Je déjeune et vais voir Renault qui habite maintenant à Paris. Je ne le trouve pas.

Je vais voir Mr Chevojon et je me confesse.

Je rentre et vais à cinq heures chez ma tante Emilie. J'y comptais dîner, on me chasse tout de suite, ma cousine Marie a, peu grave, la petite vérole volante. Je vais dîner à Neuilly. Mon père n'est pas

<sup>4</sup> Le juriste Victor Proudhon et non son cousin anarchiste! Les Pandectes de Justinien sont une œuvre de Pothier.

encore rassasié de satisfaction pour mon prix.

**Neuilly, le mercredi 15 août 1860** Aujourd'hui fête de l'Assomption, je me rends au pèlerinage de Ste-Mélanie et je communie avec un grand nombre des enfants, Rozat, Aymé, etc. Je passe une partie de la journée au Patronage. Il y fait bon. Je le quitte après le salut. Je vais faire mes adieux à Baradat. Je dîne à Neuilly. C'est la fête de Mme Mouillefarine. Je suis chargé de conduire ma sœur, en compagnie de Melle Olinger, aux illuminations qu'Henriette désirait voir.

**Evry, le jeudi 16 août 1860** Je quitte Neuilly de bonne heure et vais prendre des nouvelles de Marie. Je me retrouve au train de 9h 45 avec Georges, mon frère qui vient à Evry. Georges est animé pour la pêche d'une ardeur inassouvie. Après le déjeuner, où il dévore, nous courons à la rivière. Mais jamais été ne fut moins propice à la pêche. Il a plu, on peut le dire, tous les jours. Aujourd'hui ce sont des giboulées, des grands coups de soleil, puis des orages. Je prends un bain, je prends un goujon, Georges deux. Il me casse une pipe exquise. Nous sommes finalement trempés jusqu'aux os et revenons changer de toile. Voilà notre journée. Emile qui part demain pour la Suisse vient dîner à Evry.

**Evry, le vendredi 17 août 1860** Aujourd'hui ce n'est plus la pluie, c'est le vent, et Dieu sait s'il est froid. On se croirait en novembre. Georges est insatiable de pêche et redemande la rivière. Nous y allons. Je prends deux menus fretins et les lâche, découragé que je suis. Lui reste là jusqu'à l'heure extrême et revient content. Il est en tout tenace, plein de volonté et de courage. Le soir il lit surtout. Il n'est pas gai, mais très bon garçon.

**Paris, le samedi 18 août 1860** Georges et moi partons à midi. Les promesses de David m'ont décidé et je vais prendre mon passe-port pour la Suisse. Je vais prendre des nouvelles de Marie, qui va mieux. Je vais chercher au Bazar du voyage un sac exquis que je me suis fait exécuter. Je rentre et m'habille. Renault vient me voir; il a eu cinq blanches à sa thèse. Je vais à Neuilly avec Lefébure que j'avais pris à la gare. Mon père donne aujourd'hui ce que Mme Mouillefarine, facétieuse à sa façon, dit à tous venants être un dîner politique. Il traite les autorités de Neuilly, c'est-à-dire le maire<sup>5</sup>, le juge de paix et le suppléant de celui-ci, et de plus Mr Vuatrin pour qui tous ces derniers événements lui ont inspiré une reconnaissance profonde. A ces convives viennent s'ajouter Mr et Mme Rivolet nécessairement, la femme du maire, Mr et Mme Janvier, Mr et Mme Hallays-Dabot puis Lefébure. Jamais, et on l'a noté, on n'a réuni plus de laideurs. Deux bosses, Vuatrin et sa sœur, deux becs de lièvre, Mr Vuatrin déjà nommé et Mr A. Hallays, etc. Le dîner est bon mais il gèle, on s'emmoufle pour aller au jardin, de sorte que la soirée manque de charme. Il se forme un groupe de jurisconsulte et de fonctionnaires de l'ordre administratif dans lequel Vuatrin nage d'aise. On joue au billard, on danse même, au mépris de la foi jurée et de la désolation de Lefébure. Cela dure peu heureusement et pour le consoler je le reconduis jusqu'à Paris où je couche.

**Evry, le dimanche 19 août 1860** Je profite de ma matinée passée à Paris pour aller à la conférence de St-Médard. J'entends la messe à St-Etienne du Mont. Je vais à Evry par le train de midi. Un peu éreinté et ayant mal dormi cette nuit, je m'y repose, lis et fume, fais un somme au milieu du jour, me couche de bonne heure, et voilà.

**Evry, le lundi 20 août 1860** Je prends le train de midi pour Corbeil et vais à Essonnes voir Renault qui y passe la journée chez un sien oncle, Mr Radot, fermier, gros homme rougeaud qui me plaît infiniment. Il y a aussi le frère, Gustave Renault qui va rentrer dans un bon rang à l'Ecole Polytechnique. Il pleut et l'on joue au billard, puis ils me font visiter le jardin, or celui-ci étant enceint par l'Essonnes, il me vient des idées de pêche. J'y trouve un auxiliaire dans un petit cousin

<sup>5</sup> Narcisse Ancelle. Il fut nommé conseil judiciaire de Baudelaire. Fiche sur Wikipedia.

de Renault et nous pêchons à mort, au désespoir de celui-ci. Froid et pluvieux, le temps n'est guères propice, toutefois on m'apprend une certaine pêche à la mouche vivante qui a bien des charmes et à laquelle je prends une demie douzaine de fretins, ce qui n'est pas tant mal pour un commençant. A quatre heures ½ je dis adieu à ce bon Renault qui va partir pour l'Allemagne. Je rentre dîner. Le soir je vais avec mon oncle à la Conférence de Corbeil. Elle ne va guères mieux qu'à la Pentecôte, nous sommes quatre.

**Evry, le mardi 21 août 1860** Journée d'oisiveté complète. Le temps s'y prête. Il pleut comme hier, comme avant-hier, comme toujours. C'est décourageant. Nous avons la visite de deux cousins à nous, MM Anatole Creuset et Henri Lorin, avec toute leur famille.

**Evry, le mercredi 22 août 1860** Je vais à Essonnes voir ce que devient Gratiot qui ne donne plus signe de vie. Il arrive d'hier ses examens pour l'Ecole Centrale finis et lui fort content du résultat. Nous allons voir Chantemerle. Ce sont les fabriques de Mr Feray. Un ami de Georges, Mr Léon Seurat, élève de 2ème année à l'Ecole Centrale, me montre avec beaucoup de détail et m'explique avec autant d'amabilité que d'intelligence la fonderie et la filature. Nous revenons dans cette dernière pour y voir couler la fonte. Il s'y fait une cuisine Luciférienne. Je reviens avec un bon petit mal de tête.

**Evry, le jeudi 23 août 1860** Gratiot vient déjeuner avec moi et passe sa journée à rire stupidement, follement, à rire en homme libéré de ses examens, à rire à se faire mal, à être obligé de se coucher sur mon lit, et je ris par contagion. Nous allons voir le château de Petit Bourg qu'un architecte idiot rogne, taille, dégrade à plaisir. Il s'en va à six heures.

**Paris, le vendredi 24 août 1860** Je quitte Evry à 9h. A Paris mille et mille courses de départ, achats, visite à la Belle Jardinière, visite d'adieu à Mme Coulon. Composition terriblement pénible de la malle et du sac. Je sors une 2ème fois, cette fois dans la tenue la plus officielle et vais d'abord voir David pour m'entendre avec lui sur les heures de départ. Je le trouve dans les angoisses. Il a sollicité longtemps une autorisation de passer son second examen (pour la 5ème fois!!) et on lui a refusé. Il n'y comptait plus, il avait expédié ses livres pour Ferney, lui-même y allait ce soir quand il reçoit tout à l'heure une invitation à venir passer demain au matin. Que va-t-il faire? Je l'exhorterai à ne pas passer. Brunet combat mon opinion. Cependant mes plans ne sont pas heureux cette année, il m'annonce que le tir à l'oiseau commence non plus mardi, mais dimanche. Comment ferai-je pour en avoir un bout?

Après les dernières acquisitions je vais à l'Ecole de droit. Mon père y était déjà, causant avec Colmet-Daage qui est fort aimable à mon endroit. Mon père, à qui tout parle de moi, est dans la joie de son âme. La distribution des prix a lieu à cinq heures. Il y a peu de monde, le jour et l'heure, tout éloignait la foule. Cependant les robes rouges de nos professeurs, l'aspect sévère du vieil amphithéâtre, tout cela ne manque pas de dignité. Mr Bonnier lit le rapport. Je vois que ce qu'on a couronné dans ma copie, c'est la netteté et l'ordre. Danielopoulou avait plus de science, mais confuse. J'ai l'agrément, dans la partie du rapport consacrée à la statistique des boules blanches, de m'entendre nommer parmi les unanimes. Bravard n'est pas là, mais combien peu je pense à Bravard. Enfin, le rapport terminé, et il n'est ni trop long ni trop ennuyeux, Reboul lit la liste des prix. Chacun de nous cinq va recevoir du Doyen l'accolade et sa médaille. C'est d'abord Doublet, le prix de doctorat, puis moi. J'avoue que c'est un beau moment et je le savoure avec l'orgueil le plus naïf. Doctorat, n'est-ce-pas, me dit en m'embrassant le père Pellat. Puis la séance est levée. Je dis adieu, pour toujours peut-être à Lecoer et à Rozat, deux souvenirs qui me resteront très cher. Nous nous mettons à trois, Aymé, mon père et moi, pour porter jusqu'à un fiacre le ballot de livres que me décerne la faculté. Mon pauvre père est bien heureux aujourd'hui, rien n'a manqué à son orgueil paternel, il me serre avec émotion dans ses bras. Nous allons ensemble déposer chez moi les livres

et finissons gaiement ensemble cette splendide journée. Nous allons dîner chez Véfour et voir au Palais-Royal une folie d'un haut goût. Au retour, voyant de la lumière chez Gustave, j'y monte et le trouve décidé à passer et piochant comme un désespéré.

[Collée en marge une coupure de presse donnant la distribution d'une pièce dont le nom manque.]

**Evry, le samedi 25 août 1860** Je vais déjeuner à Neuilly, c'est ma visite d'adieu. De retour à Paris, j'achève la confection de ma malle. Je suis à 3h à Evry. Là, travaux d'Hercule. Je n'avais rien fait que de provisoire, chaque objet transvasé de la malle que j'ai apportée de Paris est casé dans celle qui doit me suivre. C'est terrible, tout le monde s'en mêle et on m'endoctrine à fil. Mr Paul Denormandie vient dîner, le soir ma mère dévore tous les journaux qui contiennent nos prix. Je reçois de Chaulin une lettre datée de Meyringen. Son équipement absurde lui a joué un des tours que j'avais prévus, il a le pied écorché et ne peut marcher. Il ne sera pas capable de faire les grandes courses de Chamonix où j'avais compté le rejoindre. Voici encore un plan dérangé. Je ne suis pas heureux cette année à ce point de vue et pars sans savoir le moins du monde comment mes vacances vont s'arranger.

**Railway, le dimanche 26 août 1860** Je vais à la messe à Grand Bourg. Après déjeuner je fais mes derniers apprêts, j'embrasse ma mère et pars à midi. Je vais en voiture de la gare d'Orléans à celle de Lyon et prends bravement mon billet de 3ème pour Genève. Je ne sais si je m'amuserai ces vacances, il faut être économique quand on n'est pas sûr d'en avoir pour son argent. Du reste, à moi qui tous les ans pars avec un itinéraire fixé par étapes, cette incertitude ne me déplaît pas. J'ai un peu d'argent, beaucoup de temps, une liberté infinie. Je pars tout bondissant de joie. Je fraternise avec un vieux monsieur que le hasard des troisièmes m'a donné pour vis-à-vis. Je fume beaucoup. Je suis très content de la vallée de l'Yonne que je n'avais jamais suivie que de nuit. A Tonnerre on dîne, depuis là je dors jusqu'à Dijon. J'ai une facilité de sommeil que les troisièmes elles-mêmes ne peuvent vaincre. Nous attrapons minuit vers Chalon.

**Ferney, le lundi 27 août 1860** Nous arrivons à Macon à 2h ½ . Le train pour Genève ne pars qu'à 5h. J'avise un banc de la salle d'attente des troisièmes, «tout est aux écoliers, etc<sup>6</sup>», et avec mon sac pour oreiller je m'endors d'un sommeil voluptueux jusqu'à 5h. Nous repartons. C'est à partir de Macon que le pays change et qu'on se sent hors de chez soi, non sans un petit frisson voluptueux d'oisillon qui saute hors de son nid. C'est la Bresse d'abord, puis, à partir d'Ambérieux, les montagnes. D'Ambérieux à Culoz, tout est pavé pour le passage de l'Empereur dont le voyage doit, sur plus d'un point, coïncider avec le mien. Gendarmes partout, le reste est médallé de Ste-Hélène. Je continue mon voyage tout frais et dispos. Je salue avec joie le Rhône d'abord, puis le Mont Blanc dont j'aperçois un coin malgré une petite pluie qui signale mon entrée à Genève. Je me fais, pas gratis, voiturer jusqu'à Ferney, moi, mon sac, mon énorme malle et ma chemise rouge, assez embarrassé du tout. Cependant mon entrée y est plus gaie qu'il y a deux ans. J'avise Mr David, un domestique se charge de ma malle. Je trouve Michel dans la chambre que j'occupais il y a deux ans avec Coulon. Il m'apprend la réception de Gustave. Je suis enchanté d'avoir été mauvais prophète, pour lui d'abord, pour nous ensuite, car Ferney n'eut pas été gai avec un 5ème refus. Cependant, employant les ressources de ma malle à faire une toilette dont j'ai grand besoin, je vais me présenter à Mme David qui me reçoit fort bien. Gustave est au tir à l'oiseau.

Muni des indications de Mme David, je me mets à la recherche de Gustave. Il se reposait du tir en pêchant à la ligne dans une mare avec un sien cousin. Nous revenons à l'Oiseau. Sur un grand pré à Mr David, à la lisière du Bois de la Corne où fleurissent de si beaux œillets, il s'est élevé des tonnelles, des arcs de feuillage, des tables, mille et mille baraques de saltimbanques. Un mat gigantesque domine un bouquet d'arbres, portant au sommet un oiseau de fer et de bois, déjà écorné par les balles. On tire depuis hier. Les cérémonies d'ouverture du tir ont été, paraît-il, curieuses. On

6 Expression tirée d'une fable de La Fontaine «tout est aux écoliers couchette et matelas»

a été chercher en cérémonie Gustave qui a été roi du dernier tir, il a du tirer le premier coup, etc. Mais je suis tout yeux, les coups se succèdent sans interruption, lorsqu'une bonne balle atteint l'oiseau et le fait trembler, il y a un roulement de tambour. Toucher n'est pas tout. Le papeguai est solidement cerclé de fer. Il faut l'enlever tout entier, et ce n'est pas commode. Je tire comme tout le monde, je touche même à ce qu'on dit et en reste là. La royauté entraîne ici de grandes charges et une balle malencontreuse accourcirait joliment mon budget de voyage

Et la plus glorieuse a des régals trop chers<sup>7</sup>

Cependant la musique de Ferney joue ses plus belles fanfares. Vers 2h ½ il y a trois beaux coups. On abat d'abord deux plaques de fer, puis c'est tout le simulacre en bois qui tombe avec bruit. Il ne reste plus que la broche et l'écrou qui supportaient l'oiseau et contre lesquels chacun s'évertue. Les autorités discutent vivement le mérite du dernier coup, et la nécessité qu'il y a de finir ce tir qui traîne en longueur. Le maire par un coup d'autorité amèrement blâmé par les puristes de la chose fixe un dernier délai de cinq minutes, et celui-ci écoulé sans résultat, proclame roi le tireur dont la balle a fait tomber le corps de l'oiseau. Fanfares, Gustave ôte l'écharpe rouge qu'il portait, la passe au vainqueur et prend au roi de l'avant-dernier tir l'écharpe bleue qui lui donne le titre de vice-roi. La farandole commence. Ceci est beau. Le maire saisit le roi, qui prend Gustave, qui m'entraîne. Je tends la main libre à un autre et il se forme une chaîne immense qui commence une course échevelée, furibonde. Cet impayable serpent déroule une longue queue que la tête se plaît à emmêler par les boutiques et les tonnelles, tournant autour des arbres, sautant les fossés, renversant, tirant, tombant, et vient enfin s'arrêter, suant et hors d'haleine, devant la table préparée pour le banquet. Nouvelles fanfares. On a dressé sous les arbres un immense fer-à-cheval. Au centre s'assoient le sous-préfet de Gex, le maire, le roi et le vice-roi, Mr David et les étrangers de marque, c'est-à-dire Henri, moi et deux MM. Rothschild, de Naples, qui ne se sont jamais vus à pareille fête. Les tireurs envahissent les branches du fer-à-cheval, la musique se place au centre et les dames circulent, entre lesquelles Melle d'Angeville, avec qui j'ai déjà renouvelé connaissance. Il y a un défilé de poulet et de veau froid, de pâtés bruns de poivre, embaumant le thym et le laurier. Je fais un carnage effrayant, en homme qui n'a rien pris depuis Tonnerre, mes voisins admirent. Tout prend fin pourtant et le speech commence avec le dessert. Le maire donne la parole au sous-préfet qui porte le toast traditionnel à l'Empereur, mais le fait avec un vrai talent et en homme qui sait son monde. L'écluse est dès lors lâchée. Toasts au roi, au maire, à Mr David, chansons patriotiques, chansons à boire. Entre chacune de ces manifestations le maire donne le signal d'un ban. C'est un roulement d'applaudissements, auquel je m'initie. Je suis in high spirits, je demande et obtiens la permission de porter un toast au vice-roi, et le pousse à pleine gueule.

La nuit tombante interrompt le développement de tant d'éloquence, le cortège se forme, tambour, musique et pompiers en tête, puis tous les tireurs le fusil sur l'épaule. On reconduit le roi chez lui, puis on monte au château. Une troupe assez nombreuse dans laquelle je me glisse sous la patronage de Jules David va dans un cabaret entendre les chansons d'un industriel genevois qui a révélé un vrai talent comique. C'est là que je me donne cette roquette qui fait l'inondation. Fatigues et rires y ont contribué. J'ai le bon sens de m'évader du cabaret, mais le tort de prendre au grand trot la route de Genève. On me remet dans la voie, mais dès ici tout est confus. Je remonte au château, Henri et Gustave me reconduisent voir danser. Bref je prends le sage parti de m'aller coucher et tâtonne jusqu'à mon lit où je tombe raide.

**Ferney, le mardi 28 août 1860** Je me lève rasséréné pour prendre la vie calme de Ferney, qui n'a en rien changé. Un coup de cloche à huit heures rassemble la famille. On prend ensemble le café, ce bon repas Suisse, puis on se sépare. Je vais avec Gustave et son cousin pêcher à la ligne dans les mares de Grobé. Il y a là des poissons peu nombreux mais variés et entr'autres quelques carpillons qui déjà se défendent. C'est fort amusant. J'herborise aussi. Puis il m'arrive une dépêche télégraphique de cet idiot de Chaulin, elle a mis vint quatre heures à venir. Il sera ce soir à

7 Citation adaptée du Misanthrope

Chamonix et me dit de l'y rejoindre. Voila qui est facile. Nous tenons un rapide conseil. Décidé qu'on ne partira pas cette semaine, qu'on fera un tour en Savoie, qu'on tâchera de rejoindre Chaulin. Après déjeuner nous allons au pré. C'est le troisième jour de la fête, consacré au tir à la cible qui se fait dans toutes les formes. Je n'y prends pas part. Il reste encore certains divertissements de la fête d'hier, entr'autres un tir au canon dont je m'occupe. C'est microscopique, bien entendu. Nous prenons notre temps pour pécher dans les mares à Grobé qui sont toutes voisines. J'enlève un assez beau chevenne. Nous revenons dîner. Après, nous allons au cabaret où on a fait le banquet de la cible, nous arrivons au dessert. Henri, Gustave et moi, déjà connus depuis hier, sommes placés au haut bout. Le dessert dure deux heures, on boit, chacun chante à son tour, on bat des bans. Les romances patriotiques et sentimentales ont bien du succès. Je me dévoue pour chanter, Henri ne peut et Gustave ne daigne, il s'agit de ne pas gâter notre popularité naissante. Un violoniste ambulant nous joue quelques airs exquis. Nous rentrons tard au château, retirés dans nos chambres nous nous mettons à esquisser notre itinéraire, c'est le signal d'un branle de rires fous qui se prolonge jusqu'à deux heures du matin; il en sera ainsi pour tout ce voyage de Savoie, tant dans la conception que dans l'exécution.

**Ferney, le mercredi 29 août 1860** Cette journée-ci est d'une gaieté parfaite et telle que je lui cherche difficilement un précédent, moi assez hilare d'habitude. Gustave, débarrassé de la préoccupation de son examen, est charmant et Henri, peu tolérable à la ville, est ici vraiment agréable. Après le café du matin, on met à notre disposition un char. C'était un monde pour en obtenir un il y a deux ans. On nous conduit à Versoix, c'est l'affaire d'une pipe. Là un torrent descendu du Jura se jette dans ce splendide lac. Nous péchons à l'embouchure, les perchettes abondent. Vers midi Michel, qui ne pêche pas, va commander le déjeuner. Nous allons le rejoindre dans une petite auberge dont les fenêtres donnent sur le lac. C'est exquis, il fait un temps splendide, notre vue s'étend sur cette belle plaine azurée. Au-dessus des montagnes plus humbles se dresse la silhouette nettement découpée des Dents d'Oche. Le déjeuner est délicieux, nos poissons en font la gloire. La gaieté ici est sans borne, on parle nègre!! Nous revenons à la pêche «et nous pécher poissons en pile<sup>8</sup>» Ces petites perches mordent en masse, on en manque peu, il y en a beaucoup. A cinq heures Henri et moi nous baignons. Nous entrons dans le lac par le torrent, c'est froid à crier, dans le lac cela devient supportable. Le char revient nous prendre et nous rentrons dîner. Le soir nous allons «piquer demi-pot» à la ferme. Ce sera assez notre façon de passer nos soirées. Et quand nous nous sommes couchés, la question de l'itinéraire revient sur le tapis, et avec elle les rires. On arrête cependant qu'on partira lundi pour passer le col d'Anterne, qu'on montera au Buet, qu'on se rendra à Martigny par un col quelconque. Là Michel partira pour l'Italie suivant son plan, Gustave et moi reviendrons à Ferney pour partir aussitôt, lui pour la Chaux de Fonds où il va à un mariage, moi pour Orbey. Il est arrêté de plus qu'on va cette semaine se préparer les jambes par une excursion dans le Jura. C'est laborieux, aussi quand on s'endort, vers la même heure qu'hier, on a bien mal à la rate.

**Ferney, le jeudi 30 août 1860** Nous allons Gustave et moi pêcher au creux à Grobé, sans grand succès. Henri nous y apporte une seconde dépêche de Chaulin. Pourquoi pas venir, me dit-il dans un dialecte semblable à celui qu'on parle à Ferney actuellement. Il s'indigne de ne pas me voir arriver pour faire avec lui – quoi? - le tour du Mt Blanc. Il est absurde, encore faut-il lui répondre et changeant l'ordre de notre journée qui devait être consacrée à une pêche dans le lac, nous allons à Genève et lui télégraphisons<sup>9</sup> deux mots. Nous lui donnons rendez-vous à Sixt, après qu'il aura fait son tour, pour faire avec nous le Buet. Cette dépêche peu comprise, c'est fort étonnant, c'est Mr Chaulin qui l'a expliquée, est destinée à devenir la source de récriminations et de protocoles nombreux. Cependant nous faire emplettes, acheter alpenstocks, avoir trop chaud. Le programme

8 Exemple de leur «parler nègre»?

9 Sic

marquait une visite à Mme Grétillat, mais les bateaux sont trop chers, il n'y a pas de train. Nous allons nous baigner aux Paquis. L'eau est froide, sans quoi Henri et moi, enthousiasmés de ce grand bain splendide, aurions essayé de traverser. Nous revenons dîner, nous piquons demi-pot et nous retirons de bonne heure dans nos chambres où les préparatifs de notre excursion de demain, l'ascension de la Dole, nous occupent jusqu'à minuit.

**Ferney, le vendredi 31 août 1860** A 4h ½ le père Regad, le fermier, un ami à nous, nous vient éveiller. On se secoue, on se harnache d'une façon complète, on ouvre la fenêtre, il pleut. Nous allons, pour ne rien compromettre par un parti trop prompt, prendre le café à la ferme et là commence une chaude discussion à la suite de laquelle Gustave s'endort sous un pavillon du parc, et moi je vais me recoucher.

Eveillés à l'heure ordinaire, nous trouvons le Jura chargé de tant de nuages que nous ne regrettons rien, mais employons la matinée à faire des apprêts de pêche. On décide au déjeuner qu'on montera au Reculet, ascension qui ne prend qu'un jour et après déjeuner on nous conduit à la Petite Perrière. C'est la maison de Mme Grétillat à Bellevue. Celle-ci est souffrante, son mari nous reçoit avec la cordiale bonhomie qui lui est propre. Nous prenons un bateau et allons aborder à un enclos où Gustave et Chaulin ont fait l'an dernier une pêche dont on parle toutes les fois qu'on vient au lac, où moi-même je suis venu me baigner l'an dernier. Mais aujourd'hui cela ne va pas tant bien, les perches sont, pensons nous, à Thonon, dont nous entendons le canon qui salue l'Empereur. Le frisé ne vient pas, ou vient trop tard. C'est un petit vent qui souffle de Genève vers le soir et qui, ridant l'eau trop claire, cache aux perches les engins. Gustave est atteint surtout d'une malchance incroyable. Je prends un peu et somme toute je m'amuse. Nous revenons en char, dîner, demi-pot à la ferme et soirée au salon.

**Bellegarde, le samedi 1er septembre 1860** Les nuages sont à ras de terre aujourd'hui, pas d'ascension possible par conséquent; il nous faut encore chercher un autre diminutif et on s'arrête à une excursion à Fort Lecluze. En effet nous partons après le déjeuner et gagnons à pied la station de Meyrin, plus rapprochée de Ferney que Genève. C'est une heure à peu près. Nous prenons un train, à peine montés il éclate une bien jolie pluie. Le mauvais temps de tout cet été qui nous avait donné trêve depuis quatre jours se ratraper, et amplement. Nous descendons à Collonges station, il pleut comme de plus belle. Il résulte d'indications assez vagues que Collonges village est à vingt minutes, et toujours tout droit. Nous partons donc et marchons, marchons encore, à la façon du Juif Errant, dans un chemin qui tourne et monte interminablement. Nous arrivons au bout de ¾ d'heure. La pluie s'arrête, elle nous a trempé parfaitement. Leurs caoutchouc faisant gouttière leur ont humidifié à fond les jambes, cependant que mon paletot retenant tout se traversait complètement. Se séchera-t-on à Collonges, poussera-t-on jusqu'au fort? On se décide pour ce dernier parti. Le fort n'est qu'à deux kilomètres, nous y allons au pas militaire. L'aspect est superbe et vaut bien une ondée. Le Rhône coule en bas resserré entre deux montagnes qui joignent leurs bases dans ses flots. On a fortifié l'une d'elles, la seule l'an dernier qui fut française, c'est-à-dire qu'on a creusé le roc en couloir, qu'on l'a ouvert en batteries et que du haut jusqu'au bas l'on voit sortir les gueules de canons au milieu des fleurs fort jolies du Jura. Au bas le (bat?) qui barre la route, tout en haut, le fortin qui foudroie et commande tout l'alentour, de l'un à l'autre 1180 marches! Guidés par la capitaine-concierge (sic) nous entreprenons la visite au complet, couloirs, batteries, escaliers, vertiges. Le tout fort curieux. Arrivés au sommet nous prenons conseil de notre guide qui nous déclare que nous serons à Bellegarde plutôt qu'à Collonges. Bellegarde offre des chances d'un meilleur dîner et de trains plus fréquents pour le retour, nous nous décidons à y aller. Le concierge en question nous ouvre une poterne, nous conduit hors de portée des sentinelles, et nous voilà partis. Ce que voyant la pluie recommence à tomber et cela devient d'une hilarité sans égale, à cela près que le chemin n'en finit pas. Ce n'est pas peu de chose enfin que de passer cette montagne sous laquelle le chemin de fer fait ce long tunnel du Credo. Au vrai et quoiqu'en dise ce gredin de concierge, il y a un fier

ruban, car nous mettons deux heures, allant d'un rude pas et aiguillonnés par la pluie qui n'arrête pas. La dernière partie de la route, où ayant passé la montagne nous retrouvons la gorge du Rhône, est jolie. Mais deux heures d'une pluie battante c'en est trop, nous n'avons pas un fil de sec, c'est à la lettre. Aussi, quand voyant fumer les toits de Bellegarde j'insinue qu'on pourrait bien y coucher, il y a de l'enthousiasme et on achève l'étape comme l'éclair. Nous entrons à Bellegarde sur une manière de Pont-du-Diable jeté sur la Valserine et déclarons aux douaniers, sur leur réquisition, que nous sommes très mouillés et que nous avons très faim.

Nous nous dirigeons de suite vers la gare. Gustave veut envoyer une dépêche chez lui et a d'ailleurs un ami dont les renseignements nous seront heureux. Notre entrée n'est pas brillante, nous ruisselons d'eau, nous sommes boueux jusqu'à la ceinture. Henri et Michel<sup>10</sup> qui ont changé de chaussures au fort portent au bout de leur bâton leurs souliers de rechange. L'ensemble est peu heureux et quand nous demandons Mr Guichenné, on nous regarde dans les yeux. Mr Guichenné arrive et fait les hauts cris. C'est un petit homme moustachu un peu bégue, très joyeux et fort hospitalier. Il veut nous emmener tous chez lui. Il y a lutte et la paix est signée sur ces bases: il dînera avec nous à l'hôtel où nous coucheros, nous déjeunerons demain chez lui. Nous allons à l'hôtel, on met à notre disposition une immense pièce sur laquelle donnent nos chambres à coucher. Ô l'indicible chose que de jeter au loin ses habits trempés et de se fourrer entre deux draps, cependant que la bonne allume un feu à flamber le diable, nous apporte des grogs bouillants, et que cet estimable Mr Guichenné qui a couru chez lui rapporte des monceaux de vêtements secs. J'ai eu ma période brillante en faisant par des ordres intelligents «chauffer tafia, allumer bambous». Je le suis moins dans l'organisation du séchoir où je brûle un peu mes chaussettes et à fond celles de Michel. Cependant on nous sert un bon dîner au coin du feu. J'offre une bouteille de champagne en hommage à Guichenné et le repas fini il reste à causer avec nous, la pipe à la bouche, les pieds dans les cendres, jusque par delà minuit. Il pleut toujours et nous rêvons déluge.

**Ferney, le dimanche 2 septembre 1860** Guichenné entre à sept heures chez nous. Il nous mène voir la Valserine, torrent qui roule dans une étroite et profonde fissure. C'est fort beau, mais la même cause qui en enfle les eaux supprime, et je le regrette, la perte du Rhône, principale curiosité de Bellegarde. Mr Guichenné nous ramène déjeuner chez lui, cela va le mieux du monde et il ne peut s'empêcher de témoigner à mon appétit une sympathique admiration. Il y a surtout un certain vin du Jura, le Château-Chalon, qui a des charmes. Nous prenons le train de 9h, c'est l'express. «Ces Messieurs, nous dit un employé scrutant notre costume, savent qu'il n'y a que des Premières?» Ce mot rapporté à Ferney, y doit faire pendant un mois les délices de Mr David. Nous arrivons à 10h ½ à Genève. J'y entendis la messe. Nous envoyons une dépêche à Tournier, mon bon guide de l'an dernier, nous faisons divers achats de voyage. Nous arrivons à Ferney à une heure avec Guichenné, nous nous habillons, redéjeunons, ce qui ne nuit pas, et tout de suite on nous vient dire qu'il faut reprendre les habits que nous venons d'ôter, retourner à Genève dont nous arrivons. La malheureuse idée de nous faire photographier en costume de voyage, émise l'autre soir, a été accueillie avec ardeur par Melle d'Angeville qui s'est mise en campagne, a prévenu le photographe, écrit à tous, fait atteler. Il ne nous reste qu'à partir. C'est ainsi qu'elle est montée au Mont Blanc et a vu l'intérieur des Catacombes. Nous allons en rechignant. Feydo, le photographe, demeure au diable, puis voici qu'au retour l'alpenstock de David et le mien, deux bâtons superbes ferrés comme des lances, se prennent dans la roue et se brisent. Pour le coup, c'est trop fort, nous rentrons furibonds, hargneux, insupportables. Mme Grétillat dîne à Ferney. Le soir le forgeron nous donne un peu d'espoir. Nos préparatifs nous occupent jusqu'à 11 heures et on nous apporte nos alpenstocks raccourcis, cerclés d'une ferrure qui vaut un chevron.

**Servoz, le lundi 3 septembre 1860** Le père Regaz vient nous éveiller à 4h ½. Nous partons avec Guichenné dans le char de cote ( je ne manque pas de laisser mon paletot dans le coffre de celui-ci.

10 Lapsus pour Henri (Michel) et Gustave (David).

Il est décidé qu'il me gênait. Il sera remplacé à Sallenches par une blouse du style le plus pur) Nous faisons à Genève nos adieux à Guichenné, homme à revoir, et nous guindons sur la plus haute banquette de la voiture de Chamonix. Le pauvre Gustave a pris, dans nos aventures d'avant-hier, une épouvantable douleur au pied qui ne lui permet pas de faire un pas et ne lui présage aucun succès dans nos ascensions. D'autre part le temps est gris, on nous annonce que l'Arve a débordé. Nous partons cependant, riant, fumant, inspectant les alentours de notre siège élevé, donnant du visage dans les branches, attrapant ça et là des coups de fouet égarés. Bientôt nous sortons de Suisse et les arcs de triomphe commencent. L'Empereur qui est à Chamonix a passé hier par là et doit nous croiser aujourd'hui. Il vague par la route des troupes de médaillés de Ste-Hélène goitreux, de notables convaincus, de Savoyards endimanchés. Notre conducteur a pour chacun d'eux des interpellations nouvelles et des jurons pittoresques. Les devises des arcs sont jolies. Nous notons entr'autres celle-ci qui pare les deux faces d'un pendentif de carton. Amour à la plus belle, Honneur au plus vaillant! Et puis encore, sur les drapeaux, Oui et zone!! France et zone<sup>11</sup>, et encore des aigles empaillés. Mais à Bonneville, voici bien une autre affaire, nos nouvelles étaient vraies, l'Arve couvre complètement la route, il y a une vraie inondation. Notre conducteur, qui ne perd pas la tête, lève trois Savoyards qui marchant devant la voiture dans l'eau jusqu'à mi-corps, guident nos chevaux. De ces trois annexés deux vont devant eux, l'autre incline à droite et insiste pour y attirer les chevaux. Il pérore, discute, va de l'avant, entre dans un trou l'eau jusqu'aux épaules, reprend sa démonstration et s'enfonce de nouveau sans se déconcenter. Ainsi jusqu'au moment où à force de jurons impartiallement distribués par le conducteur, la voiture touche la terre ferme. Ce petit incident, d'une demie heure au plus, a jeté de la variété sur le voyage et sur le pays qui en manque. On dirait le Valais. A Cluse, voici de nouveaux drapeaux, corporations, bannières, panaches, et ce qui nous est plus précieux, voici que la vallée se resserre en une belle et profonde gorge, comme celle de la Romanche à Chichilienne<sup>12</sup>. Il en sera ainsi jusqu'à Sallenches. Désormais nous regardons moins les arcs de triomphe. Nous passons sans nous arrêter au pied des grottes de Balme. Je regrette infiniment plus pour ma part les belles plantes que je vois, comme Tantale, sur la montagne. Nous passons plus loin devant une ravissante cascade que l'on nomme la Pisseyache de Sallenches, et enfin nous entrons, sous les arcs de triomphe, dans cette dernière ville. C'est d'ici, dit-on, que la vue du Mont Blanc est la plus belle. Mais aujourd'hui les grands sommets sont voilés par les nuages, de temps en temps nous entrevoyons une forme indécise à travers les vapeurs. Cette vue est cependant la plus complète qu'il nous sera donnée d'avoir durant ce voyage. Le déjeuner ne va pas tout seul, nos blouses et le passage de l'Empereur, tout cela fait qu'on nous sert des restes. Nous élevons une voix indignée et le garçon perdant de plus en plus la tête finit par faire, en nous apportant quinze plats de dessert, les excuses les plus humbles. «Et voici trois nuits, mes bons messieurs, que je couche sur la paille». Ici nous nous séparons, le pauvre Gustave, qui a toujours plus mal au pied, monte en char. Henri et moi partons à pied. C'est ainsi que nous rencontrons l'Empereur, et aussi après lui nombre de touristes trop bien équipés et aussi trop ignorants des distances pour n'être suspects. Au reste, dans une gorge pareille, battre les buissons est une précaution vulgaire.

Nous nous arrêtons à Chedé pour boire un pot et voir la cascade. Il y a le même enthousiasme que sur toute la ligne et nous sommes forcés de contenir les expansions d'un annexé parfaitement ivre. Michel est furieux et injurie les passants. A partir de ce point la route s'élève en pentes très rapides, nous avons à notre gauche le Brevent et en face de nous le col de Voza. Le premier mortel que je guigne est cet excellent Tournier. Ma fois, je fais comme Anatole l'an dernier, je lui saute au cou. Le chapeau orné d'une cocarde tricolore, il incarne en lui je pense tout l'enthousiasme savoyard. Il a tout quitté cependant au reçu de notre dépêche, et le voilà.

Nous bivouaquons de notre mieux, et ce n'est guères, dans l'auberge de Servoz. Le dîner est infâme et le passage de l'Empereur est une réponse suffisante à toute objection. Nous fraternisons au coin

11 Oui à l'annexion de la Savoie par la France et au maintien d'une zone franche en bordure de la Suisse.

12 Pour Séchilienne. Un exemple parmi beaucoup d'autres de nom propre retranscrit «au son».

du feu avec nos compagnons de misère qui se trouvent assez aimables. Quant aux lits, il faut mieux n'en pas parler, et vive l'Empereur. Gustave souffre toujours horriblement.

**Sixt, le mardi 4 septembre 1860** Tournier vient frapper avant six heures à notre porte. Nous sautons vite à bas et sans regrets de nos lits, mais le temps est plus couvert que jamais, les nuages rasent la terre. Vous passerez assez, nous dit-on cependant, mais pour de la vue, vous n'en voulez point avoir. Nous passerions assez, en effet, n'était Gustave qui souffre de son pied plus que jamais, qui ne peut faire un pas ce matin et pour lequel on cherche depuis hier soir un mulet. Vingt fois conclu, le traité se rompt à chaque instant. Enfin, à huit heures seulement Tournier nous amène un maigre animal obtenu à grand peine. Nous partons.

Nous nous élevons au dessus de Servoz dans une pente fort rapide d'abord par le village, ensuite par les bois. Les nuages couvrent tout les sommets, la vue est nulle. Nous atteignons les pâturages et tout d'abord je m'épanouis dans la plus splendide herborisation que j'aie jamais faite. Les pasteurs descendant aujourd'hui, ils ont le chapeau fleuri des plantes de la montagne. J'achète à un petit berger deux brins de rhododendron. C'était la première fois que j'en voyait des fleurs. Je le retrouve plus haut en grande abondance avec des Orchis, des Gentianes, des Violas, des Pediculaires. C'est exquis et je tourne au traînard.

Nous marchons depuis trois heures et le mulet de Gustave faiblit, puis finit par s'arrêter. Avec une énergie dont je ne le savais pas capable Gustave descend et déclare qu'il va marcher. Il a en effet, quoique souffrant à chaque pas d'intolérables douleurs, fourni à pied la fin de la course, énergie qui on peut le dire lui a sauvé la vie. Quant à l'idiot de mulet, il reprend le pas, portant leurs deux sacs. Quant au mien, il ne me pèse pas sur les épaules et je me félicite de mon invention.

Les dernières pentes du col sont fort raides, nous marchons les pieds dans les schistes, le front dans les nuages. A une heure enfin, c'est-à-dire après quatre heures et demie de marche, nous atteignons la croix d'Anterne, le sommet du col. Nous nous étendons de l'autre côté, sur les schistes, et mangeons à la hâte. A la hâte, car le froid nous saisit. De la vue il n'en est pas parlé, nous sommes à dix mètres de la croix et ne la distinguons que par intervalles.

Nous repartons. L'aspect de ce col doit être splendide. Les tempêtes de cette année ont garni les pentes du col de larges plaines de neige. Nous en traversons quelques unes sans pouvoir distinguer où elles commencent et où elles s'arrêtent. Nous nous tenons rapprochés les uns des autres; si peu qu'un de nous s'écarte, il faut qu'il appelle pour retrouver son monde. Je cesse à grand regret d'herboriser, je n'ai plus le temps de m'arrêter pour cueillir les plantes. Et que de pertes je fais! C'est le supplice de Tantale.

Il se produit un incident d'une bien autre portée. Nous traversons horizontalement une pente extrêmement rapide de schistes éboulés, quand nous entendons le guide et le muletier crier à l'aide. Le mulet en manquant des pieds de derrière s'est abattu et a roulé. Le muletier tenait la bride, Tournier s'est enroulé la queue autour du bras. Tous deux, penchés sur la pente, tirent de toute leur force. Le mulet veut se relever, retombe et fait sur lui même un nouveau tour. Tournier est entraîné un instant. «Lâchez, lâchez, Tournier» crions nous ensemble pleins d'effroi. De telles angoisses sont courtes heureusement. Le mulet qui s'est retrouvé sur le ventre se relève et nous respirons. Mais si Gustave avait été dessus, s'il y était monté tout à l'heure, comme lui proposait le guide voyant sa fatigue! C'est à faire frémir et à s'incliner.

Les schistes et les neiges finissent et les pâturages recommencent à une heure et demie du sommet, dans une plaine à l'aspect singulier et dont nous regrettons, plus que toute autre chose, de n'avoir pu embrasser l'ensemble. Promenés dans ce nuage comme dans un rêve, nous rencontrons tantôt des chalets abandonnés, tantôt des rochers, tantôt un torrent. Il y a un point où l'eau a grossi, cachant les pierres et emportant la planche. Le mulet, utile un instant, passe cinq fois portant un de nous sur son dos.

Nous nous apercevons, ce qui aurait pu être grave, que Tournier s'est perdu. Le brouillard est une excuse plus que suffisante. Il garde son calme et nous le communique, mais à force de s'agiter, lui et

le muletier de Servoz qui a passé il y a une semaine nous ramènent dans la voie. C'est un supplément d'une heure, voilà tout. Le reste de la course est long, mais sans incident. Nous sortons des nuages pour trouver la pluie, qui nous mène jusqu'au sapin et le brouillard à la galanterie de se dissiper autour de la pointe de Salles pour nous laisser voir de belles cascades. C'est le point par où est accessible la vallée de Sixt, depuis longtemps nous marchons à peu près à la même hauteur pour l'atteindre. Ici nous commençons à descendre. Nous suivons la gorge du Giffre-bas. Nous passons devant une belle cascade, la Pleureuse, qui rappelle fort à Henri et à moi le Pont d'Espagne. Sixt est la vallée des cascades et le temps y est certes propice. A sept heures enfin nous atteignons Sixt mouillés, éreintés, mais joyeux quand même et à proportion. Je m'aperçois que sans m'en douter j'ai mis la main sur deux perles de compagnons de voyage, l'énergie de Gustave, la gaieté d'Henri, la cordialité de tous les deux et aussi cet amour inné, platonique, pour la marche à pied qui leur est commun avec moi. Tout cela m'enchante et je ne puis m'empêcher de penser à un autre compagnon de mes premières montagnes<sup>13</sup>, si fâcheux à Notre-Dame-des-Neiges, au Bonhomme, partout enfin où nous nous sommes heurtés contre une de ces mésaventures dont les voyages à pied sont faits et dont il faut, comme Figaro, se hâter de rire. De tout cela ressort des conséquences, et des résolutions. Bref nous allons tomber dans l'auberge du Fer-à-cheval, une ancienne abbaye où nous trouvons un grand feu et un souper immense. C'est là une jouissance exquise qui nous retient à la savourer jusqu'à 10h ½ , gais et riant, presque autant que quand nous étions trempés jusqu'aux os.

**Sixt, le mercredi 5 septembre 1860** Dans nos projets les plus ambitieux le programme portait une journée de repos entre le col d'Anterne et le Buet; aujourd'hui où les nuages infâmes nous interdisent toute ascension, le repos est de nécessité première. Nous nous acquittons en conscience, c'est-à-dire que nous dormons onze heures, corrélatives à nos onze heures de marche, que nous nous levons d'une humeur agréable et charmante, échangeons de fines et d'exquises plaisanteries, allons à midi nous mettre à table et nous y accoudons une heure. Cette auberge, comme en général celles de ma chère Savoie, est pleine de bonnes gens, tout heureux de vous être agréables, et puis c'est une ancienne abbaye, ce qui ne se voit pas tous les jours. Il y a des écussons sur les poutres et des corridors qui n'en finissent pas, et encore, il faut se le dire, tout le monde ne va pas à Sixt, et le touriste qui s'y sent vivre a un petit sentiment de sa dignité qui le rend le plus joyeux compagnon du monde.

A une heure et demie nous faisons la promenade du Fer-à-cheval qui est de rigueur. Nous remontons le Giffre-haut. Cette vallée de Sixt est vraiment belle, sauvage, solitaire, improfanée des sentiers de la forêt. Il ne fait pas beau, la pluie même revient, nous la saluons en riant et comme une vieille amie qui nous aurait manqué. Le seul pli à nos roses est le pied de ce pauvre Gustave. Il ne va que par efforts de vaillantise, et arrivés aux derniers chalets de la vallée, il s'arrête et nous laisse seuls gagner le Fer-à-cheval. C'est une très belle réminiscence de Gavarnie. C'est une enceinte, un immense amphithéâtre de rochers à pic, du haut duquel se précipitent de nombreuses cascades. Le cirque est commandé à gauche par l'aiguille de Tanneverge au superbe aspect, que les nuages enveloppent par intervalles comme il y a quatre ans les tours du Marboré; à droite nous apercevons les dernières pentes de glace de cet infâme Buet. Nous allons reprendre Gustave et revenons vers cinq heures, la pluie sur la tête comme de rigueur. Nous dînons avec deux Anglais, le mari et la femme, causant bien, à la fois ui-ui et distingués, et ayant de belles campagnes alpestres. Nous allons après dîner faire damner la mère aubergiste en nous établissant autour du feu de la cuisine, et exilés d'autorité, nous obtenons à force de cajoleries un immense plat d'œufs à la neige que nous allons dévorer dans un racoin bien chaud établi pour les guides, en communication directe avec la place de l'âtre. Mais voilà bien une autre affaire, le temps s'est éclairci, il y a des étoiles. Il serait possible que le Buet fut découvert demain, viennent nous dire à la fois Tournier et un guide de Sixt. Je me couche palpitant.

13 Anatole Lacoudrays, voir journal du 23 août 1859. Notre-Dame des Gorges et non Notre-Dame des Neiges.

**Ferney, le jeudi 6 septembre 1860** Hélas, hélas, les promesses d'hier soir étaient menteuses, le temps est pris plus que jamais. Il me faut m'éloigner une seconde fois de cette montagne ensorcelée. J'y parviendrai cependant, je le jure. Henri et Gustave le jurent aussi. Il faudra que force reste à la persévérance.

Pour le moment il faut partir. Il ne peut être question de retrouver au col de (Coax?) nos fortunes du col d'Anterne et il est urgent de regagner Genève par le plus court chemin. Nous payons donc, et c'est plaisir avec de si braves gens. Mais les voituriers de Sixt sont plus retors. Un char couvert, c'est quarante francs. Nous courbons la tête, puis voilà que le char n'est plus couvert. Nous nous fâchons et partons pour Samoëns. Le temps quoique couvert est relativement beau, le Giffre coule à gauche du chemin dans un splendide abîme, nous ne regrettons pas notre heure de marche, et à 11h ½ nous rôtissons délicieusement les pieds dans la cuisine de Mme Pellet. Ce nom là rappelle Töppfer<sup>14</sup> dont le souvenir est encore très vivant ici, et à ce propos Felizar, le fameux guide du col d'Anterne, est maintenant à Servoz, où Tournier l'a vu avant-hier. Les Pellet ne démentent en rien la description que Töppfer en donne. Le char n'est qu'à 30 francs, le feu flambe, un déjeuner immense nous est servi, tout va à merveille. Nous nous séparons du brave Tournier, le laissant très satisfait de la bonne main et lui disant à l'an prochain. Encore que le temps soit toujours sombre, il n'y a plus de crainte immédiate de pluie. Nous montons dans un char, tel que le décrivent les immortels *Voyages en zigzag*<sup>15</sup>, deux bancs posés que bien que mal, tout branlants et cahotants, un brave garçon de cheval, un petit crétin de cocher. L'ensemble est plein de gaieté et nous partons fort hilares. Nous avons douze lieues à faire. C'est d'abord Taninge, puis Mieussy, après les abîmes du Giffre, sur le bord desquelles passe la route et se lance notre voiture primitive. C'est à donner le vertige à des têtes meilleures que la mienne. Nous arrivons ainsi dans la vallée du Ris et remontons à Saint-Jeoire, où la bête souffle une heure. Nous sommes au pied du Môle. Je vais cueillir un *Geranium* que je guignais depuis quatre jours. Nous assistons à une pêche à la truite qui fait blêmir Gustave. Nous repartons, il y a un joli coucher de soleil. Toujours sombre derrière nous, le temps s'éclaircit par devant, mais la bise arrive, et la nuit. On se réchauffe en faisant pour l'an prochain le plan d'un grand voyage à nous trois où on fera le Buet, le Jardin, le Mont-Joly, que sais-je. Tanneverge, même. Nous arrivons à 9h ½ à Genève. Le vent pince. Nous prenons une héroïque et nécessaire résolution, celle de gagner Ferney à pied. C'est dur pour le pauvre Gustave qui souffre horriblement. Cependant cela va fort vite, sept kilomètres en une heure. Nous faisons dans le salon une entrée réussie. On nous apprend que cet affreux Chaulin est venu et reparti. Un immense souper clôture la journée.

**Ferney, le vendredi 7 septembre 1860** Tant en est qu'Henri et moi, qui devions au bout de cinq jours partir l'un pour le nord, l'autre pour le midi, nous réveillons encore ce matin à Ferney. Henri s'est dégoûté du val de Bagnes et revient pour passer le Simplon; je reviens moi, pour me venger du voyage de Savoie par le voyage de Jura. Gustave m'en a tant dit sur la Chaux-de-Fonds que je vais, c'est bien vilain, manquer de parole et mentir comme un gueux à Lefébure. Au vrai je tremble, après cette chaude hospitalité de Ferney, d'aller tomber sur un intérieur qui m'est étranger et je le crains, peu sympathique. Pour la même raison je n'irai pas à Herry, malgré une lettre d'une désespérante amabilité qu'Emmanuel m'a écrite. Cependant Gustave arrange un itinéraire du Jura si perfectionné que nous entraînons Henri à se mettre des nôtres. Mais qui m'eût dit que je ferais des frais pour décider Michel à être mon compagnon de voyage? C'est pourtant ainsi.

Les soins de mes plantes et ma correspondance occupent ma matinée. Dans l'après-midi Gustave et moi allons au Lyon avec des lignes de mouche. Le pêcheur de St-Jeoire lui a mis cette idée en tête et nous nous mettons à pêcher à la truite. Cela ne va absolument pas, c'est une promenade assez absurde, au bout de deux heures j'y renonce et me mettant au bord d'une mare me prends, plaisir

14 Rodolphe Töppfer, écrivain et homme politique Suisse, auteur de récits de voyage très appréciés par Edmond. Il fut aussi un des premiers auteurs de bandes dessinées (biographie et bibliographie sur Wikipedia).

15 *Voyage en zigzag par monts et par vaux*, récit de Töppfer, 1836

innocent, à pêcher des verons. A quatre heures Gustave qui est à cent mètres de moi pousse un hurlement terrible, il vient d'enlever une petite truite. Presque au même moment un combat à mort s'engage entre lui, Michel et une truite d'une demie livre qu'il vient d'accrocher. L'engagement finit à la confusion de la truite et à la joie de Gustave, joie immense, exclusive, qui dure toute la soirée et après.

**Ferney, le samedi 8 septembre 1860** Journée en tout semblable à la précédente, le matin des plantes, l'après-midi le Lyon. Je ne prends que des verons et commence à m'en ennuyer. Gustave enlève une petite truite. La soirée se partage de more entre la ferme et le salon.

**Ferney, le dimanche 9 septembre 1860** Nous changeons aujourd'hui de victimes. Après la pêche et le déjeuner nous allons à Bellevue et nous rendons chez le tonnelier de Ferney. Son fils est un pêcheur émérite, il nous emmène sur son bateau. Nous pêchons la perche à la ligne et aux cerceaux. Ceci est indigène. On laisse tomber au fond du lac un cerceau garni de filet, amorcé au centre d'un peu de drap rouge et retenu à la façon des échiquiers par une corde qu'on tient dans la main gauche; dans la droite on a une petite perche enfilée au bout d'une longue corde qu'on jette au loin dans le lac en la ramenant par saccades. Les perches suivent en moutons de Panurge et l'on relève. Les experts y font merveille. Je prends pour mes débuts trois ou quatre perchettes, mais Gustave qui fait de l'art s'étonne avec sévérité de me voir recourir à un tel procédé. Nous abordons à Genthod où nous avons assez de succès. Je prends seize poissons. Nous revenons dîner à Ferney, il y a Melle d'Angeville. Une discussion brûlante s'engage. Au retour de Thonon les gens de Gex ont été à Genève vilainement insultés, le drapeau déchiré, etc. Gustave hurle, c'est sa façon d'être. Au surplus c'en est le lieu, et pour si peu impérialiste qu'on soit à Paris, il aurait fallu l'être au Quai des Bergues et attraper quelques horions ou même un bain froid. Nous pouvons mépriser de certains états de chose, mais nous devons contraindre tout ce qui n'est pas nous à les respecter.

**Ferney, le lundi 10 septembre 1860** Je vais ce matin avec Mr Félix Gerlier, fils du docteur de Ferney, voir chez le curé un herbier de haute réputation ici, et qui ne la vaut pas. Le jeune homme, botaniste lui-même, me ramène chez lui et me comble d'un faisceau de plantes, quelques unes rares, toutes admirablement desséchées. Je sors enchanté. Je le suis moins de retourner au Lyon après déjeuner, mais cela amuse tant Gustave qu'il y a conscience. Il prend sa petite truite, moi mes verons. Le soir il arrive une dépêche télégraphique de la Chaux-de-Fonds «Attends aussi l'ami de Mr Gustave pour la noce». C'est on ne peut plus aimable, mais il y a deux amis maintenant, Michel n'a pas d'habit. Je ne veux pas lui manquer de parole après l'avoir entraîné, d'ailleurs j'ai envie de voir Fribourg.

**Ferney, le mardi 11 septembre 1860** Gustave et toute sa famille ascendante partent à 4h ½ du matin pour «la noce». Henri et moi nous levons à dix heures, volupté très appréciée. Nous devions partir à une heure pour aller coucher à Cirant, mais il pleut à torrent sans cesse. Mr Lambert nous retient très gentiment et nous nous laissons faire. Nous passons la journée dans la Bibliothèque, appartement peu fréquenté où je dévore *l'Histoire de Dix Ans*. La soirée est très gaie, Mr Lambert est décidément un bien bon enfant, sa femme qui pose pour le Sixte-Quint du marivaudage jette je ne sais pourquoi ses béquilles ce soir et est d'un esprit de démon. Puis le soir il vient Melle d'Angeville qui n'ayant pas son whist, cause et est pleine de verve et de récits.

**Vevey, le mercredi 12 septembre 1860** Aujourd'hui ce n'est plus la pluie mais la bise. A ce propos il y a ici trois vents, sans plus: le vent tout court qui vient de Fort Lecluze, la bise noire qui vient du lac et la bise de la Dole, c'est du beau temps. Aujourd'hui il y a controverse mais pour les plus experts, Marc, le garçon d'écurie, c'est la bise noire pleine d'affreux présages. Henri et moi convenons cependant que nous ne pouvons pas prolonger à Ferney cette situation anormale. Nous

allons au matin faire des visites d'adieux, au père Liblet d'abord, un vieux sourd héros de plus d'une épopée, auquel on dit des horeurs d'un air d'aménité. Il nous faut goûter son Malaga, flatteur d'abord, affreux jus de pruneaux ensuite. Ma pipe me sauve la catastrophe. Nous allons après chez Melle d'Angeville. A midi enfin nous partons, on nous conduit à Genève et nous prenons le Bateau à Vapeur, Rive Sarde (sic). Ni lui ni moi ne connaissons la côte de Savoie. Ce que nous en voyons me charme peu. Nous ne retrouvons pas ces croupes molles et charmantes de l'autre rive, ces riches villages, ces chalets et ces villas pêle et mêle. C'est, il faut bien le reconnaître, un des côtés de cette opposition constante entre la nature de la Suisse et celle de la Savoie, mais ici je suis obligé d'abandonner mon amie. La rive n'est nullement accidentée, de tristes mesures pourrissent le long des rives, le temps du reste gris, nuageux, bise noire en diable, nous dérobe tous les seconds plans et ôte au paysage son principal charme. Il fait un froid de loup, les vagues prennent de petits airs conquérants, mais nous avons la pipe en haut et en bas le salon des premières où on peut, balancé par ces vagues innocentes, lire, dormir, rêver tout à la fois. A Eviant<sup>16</sup>, les bateaux dansant sur le haut des lames tardent à arriver. Le capitaine fait d'un grand sang-froid jeter au lac une dizaine de caisses vides qui flottent de leur mieux en attendant qu'on les atteigne. Elles sont Françaises, nous dit le timonier par manière d'explication. Dans la seconde partie du trajet je retrouve ma Savoie, les montagnes se rapprochent du lac et il apparaît de ces aspects sévères et grands qui me sont si chers. Les rochers de Meillerie, malgré la route qui les dépouétise, tiendraient bien leur place à Fluelen. Malheureusement la nuit arrive bien vite, nous ne verrons pas le fond du lac. Une fois la bougie allumée ce n'est plus qu'une affaire de temps, nous touchons le Bouveret puis Villeneuve et enfin arrivons à 7h ½ à Vevey. Nous avons quelque peine à trouver l'hôtel des Trois Rois. Nous dînons et allons fumer un Vevey, c'est un devoir strict pour un touriste consciencieux, mais il est dur. Il n'y a pas de place dans la diligence de demain matin.

**Fribourg, le jeudi 13 septembre 1860** Conformément à ce qui avait été arrêté nous nous levons assez tard et voyons à notre très grande joie briller le soleil auquel nous croyions qu'il nous fallait dire adieu pour le reste de notre voyage. La bise est enfoncée. Après avoir pris nos places, nous montons à la terrasse du Panorama. Il y a une splendide vue, le lac s'étend à nos pieds, enceint de hautes montagnes, en face de nous Thonon, Eviant, Saint-Gingolph et le Bouveret apparaissant comme de petits amas de petits cailloux blancs jetés entre les montagnes et le lac, qui sont empreints à cette heure de teinte sombre; sur notre rive à droite et à gauche les ravissants villages de Cully et de Montreux, derrière, de superbes montagnes, la dent de Jamant, un croc magnifiquement décharné, et la dent de Naye, dont Henri, Gustave et Chaulin ont fait l'ascension l'an dernier, quelque chose d'épique. Nous distinguons même, mystérieusement dans les nuages, les neiges de la Dent du Midi. Une table de pierre agencée comme au Schlossberg donne des points de repère et indique les noms des choses et des villes. Il n'y a rien d'ennuyeux comme un paysage anonyme. Nous revenons déjeuner aux Trois Rois et montons en diligence. Celle-ci escalade la montagne qui domine Vevey, nous faisons à pied une partie de cette montée. A chaque tour de la route, Vevey au dessous de nous se rapetisse et finit par n'être plus qu'un point entre la terre et l'eau bleue. C'est charmant. Arrivés au plateau qui n'a pas d'intérêt nous nous endormons du sommeil du juste. Nous nous réveillons à Bulle, à mi-route, au milieu d'un concours agricole. C'est des bannières, de la foule, un tilleul transformé en exposition florale, des vaches primées qui passent, des voitures de toute espèce. Je m'achète immédiatement une pipe et un couteau, tous les deux empreints à un haut degré de couleur locale. A partir de Bulle la route dans la vallée de la Sarine est jolie. Elle est de plus menée avec beaucoup d'art dans un pays qui n'y prêtait guères. Malheureusement les nuages se sont abaissés pendant notre sommeil et la pluie vient nous ôter la vue pour le reste du jour. Nous passons la Glance, un affluent de la Sarine, sur un très beau pont de pierre. Enfin à sept heures la diligence entre, ou plutôt se précipite dans Fribourg. Quelles pentes et où sommes nous? Nous allons à l'hôtel de Zaehringen, voisin de l'église, à côté du grand pont. Nous allons d'abord prendre

16 Il ajoute un t final à Evian.

de celui-ci une vue nocturne et sommaire, puis courons à la cathédrale entendre les orgues. Beaucoup dans ce que nous allons voir est donné à l'effet, mais il est pleinement réussi. On est introduit un à un silencieusement dans le chœur, on vous indique un banc de la main, tout est plongé dans une obscurité profonde, à peine distingue-t-on à droite et à gauche quelques ombres recueillies et muettes comme vous; deux lampes brûlent seules, l'une dans l'orgue dont la lumière joue dans le haut des voûtes, l'autre devant l'autel, qui dessine sur les colonnes l'ombre de la grille du sanctuaire. Et quand dans le silence, dans l'obscurité, éclate le tonnerre de l'orgue, il y a véritablement une impression forte et puissante. Je suis beaucoup moins sensible aux effets, étonnantes d'ailleurs de sonorité, que produit l'orgue. Je suis incompétent pour en décider le mérite et ne crois pas ces orgues très supérieures à celle de St-Eustache par exemple. Quoiqu'il en soit tout le temps que dure l'audition le recueillement se prolonge. Cela finit par l'orage inévitable. On sort de là avec un peu de migraine. Nous dînons et nous allons coucher.

**La Chaux-de-Fonds, le vendredi 14 septembre 1860** Nous avons une demie journée à passer ici et nous préparons une visite tranquille et conscientieuse de Fribourg. Tout d'abord, pleins de nos impressions d'hier, nous courons à l'église mais l'illusion est détruite, il y a de simples chaises là où nous voyions les ombres de stalles sculptées, les colonnes nues ont perdu toutes les arabesques qu'y dessinaient hier les lueurs incertaines. L'ensemble nous paraît ordinaire. Le portail seul est curieux, orné qu'il est de figures naïves. Disons tout de suite que Fribourg et surtout le vieux Fribourg que nous verrons plus tard est une vraie ville Suisse, Allemande, Gothique. Il y a par-ci par-là sur les places, comme à Schaffhouse, ces charmantes fontaines surmontées d'un bon braguard de crannequinier<sup>17</sup>, d'un archer barbu, d'un homme d'arme tailladé. Le portail de l'église est dans ce style. De l'église nous entrons par hasard au Palais de Justice et c'est le cas de dire, comme Cas. Delavigne, que la justice n'a pas de palais à Fribourg. Nous entrons dans la salle où le Tribunal de la Sarine tient ses séances. C'est une chambre, non des plus grandes, tendue de papier bleu. A un bout siègent quatre juges à mines hétéroclites et un greffier imberbe, et un Président portant une cravate blanche en signe de sa dignité, et aussi un gilet à ramages. Cependant qu'un avocat moustachu en pantalons gris s'évertue à expliquer sa cause, le Président qui nous voit obstruer timidement la porte nous indique des sièges de la voix et du geste. Nous formons, en chemises rouges, le public. Un justiciable crétinisé se jette au travers de la plaidoirie en réclamant impérieusement une remise. «Ma jument est attelée», dit-il en s'avancant au milieu du prétoire. «Faites-la dételer», dit le président, levé en pied et bégayant. Cependant la cause va son train et nous sortons sans en attendre la fin.

En hommes ingénieux nous avons gardé les ponts pour la bonne bouche. Nous en faisons la promenade complète. Nous passons le grand, au-dessus de la Sarine, puis le petit qui est aussi le plus haut et qu'on nomme la passerelle de Gotheron. Nous descendons par les rochers dans le vieux Fribourg sur le bord de la Sarine, nous passons celle-ci dans le pont couvert, escaladons de nouveau les parois de l'entonnoir et rentrons. Singulière chose et qui trompe nos prévisions, ce qui résulte de cette promenade, c'est surtout une impression de charme exquis. La sensation du vertige, attendue, prémeditée, dégustée quasi, nous a manqué sauf un moment quand nous avons senti se balancer sous nos pieds le petit pont et vu au dessous de nous, en relief, les toits anguleux du vieux Fribourg. Mais jamais l'aspect d'aucune ville, d'aucun paysage de ce genre n'a plus parfaitement satisfait nos yeux, cette gorge du Gotheron s'enfuyant au loin et tournant, sombre, étroite, mystérieuse, puis la Sarine tournant et enceignant dans un ovale la montagne sur laquelle est campé le Fribourg nouveau, dominé par la tour de la cathédrale. Les jardins et les terrasses descendent jusqu'à la Sarine, ça et là des maisons s'accrochent au rocher abrupt, en bas le vieux Fribourg étale ses vieilles maisons, ses toits anguleux; une enceinte continue de murailles et de tours pointues comme à Lucerne barre la Sarine et escalade la montagne pour la redescendre de l'autre côté et plus au loin couronner les hauteurs. Puis, par dessus toute chose apparaissent ces ponts qui dominent tout le

17 Braguard? Cranequinier : cavalier armé d'une arbalète

spectacle, hardis traits d'union, lignes d'une incroyable témérité jetés sur l'abîme. C'est un de ses aspects qu'on voit une fois, éclairé par un grand soleil et une grande joie, et qu'on garde toujours, il me semble, au profond du souvenir.

Tout n'est pas fini et l'hôtel du Zaehringen est charmant, nous allons y déjeuner et passons encore deux heures au soleil sur la terrasse, fumant et contemplant. A nos pieds est le vieux Fribourg, devant nous la passerelle avec la gorge du Gotheron qui s'enfuit dans les profondeurs de la montagne. La vieille ville fume comme le foyer d'une ballade allemande, le pont fait songer à cette lame de sabre qui mène au Paradis, la gorge qui s'enfuit a un air de mystère tentateur. Tout cela est une charmante rêverie et quand il passe un pygmée sur le pont on a perdu le sentiment de la réalité et on le croit marionnette.

A deux heures  $\frac{1}{2}$  nous partons et je déclare avoir rarement emporté d'une ville quelconque autant de souvenirs. Nous nous fourrons dans une malle suisse à deux places, j'allume ma pipe, Henri met son voile vert, et fouette cocher. Notre bonne humeur vaut son pesant d'or, et puis il fait si beau. Nous faisons route dans les prés et les sapins. C'est à peu près la Forêt Noire avant l'Hellenthal. A quatre heures nous apercevons le lac de Morat et pour si humble qu'il soit, qu'un lac vu d'un peu haut, par surprise et dans un beau jour, est toujours une chose charmante! La diligence ou plutôt la série des voitures de la poste, parties de Fribourg avec la nôtre, s'arrêtent successivement sur le rivage. On ne fait qu'un saut de la route au bateau à vapeur et l'on part. Morat vu du lac a un très fier aspect. C'est un petit bourg fortifié à la façon du Moyen Âge et campé sur les rives en pente du lac. Le lac de Morat est vite traversé, nous entrons dans le canal qui le joint à celui de Neufchatel. C'est ici que le capitaine monte sur son banc de quart et jure comme un possédé, puis voici que nous apercevons toute la chaîne de l'Oberland dont nous avions en diligence deviné quelques sommets. Ces grandes Alpes sont belles comme toujours, nous en reconnaissions quelques sommets, la Yungfrau est resplendissante. Nous arrivons au lac de Neufchatel<sup>18</sup>, nous le traversons comme nous avons traversé celui de Morat et touchons au port. Neufchatel est une ville nullement jolie, c'est de grandes maisons tirées au cordeau et bâties avec une bête de pierre jaune qui éccœure. Gustave, profond pêcheur, m'avait donné mission de lui apprendre ce que c'était qu'un sallut. Après avoir interrogé de nombreux naturels, je vais ici au musée Challande où il y a une faune complète des Alpes, moins les habitants de l'onde. Au vrai c'est une espèce de silure gigantesque, et fort rare. En prend-on souvent, disais-je à l'hôte? Assez souvent, monsieur, tous les huit ou neuf ans. Je monte au château qui domine la ville, on y a une belle vue sur le lac et on aperçoit encore les grands sommets qui se plongent dans les brumes. Henri et moi nous retrouvons à dîner, après nous montons à la gare du chemin de fer et ne faisons qu'un somme jusqu'à La Chaux-de-Fonds où nous arrivons à dix heures, mal réveillés, un peu ahuris et aussitôt entourés par une cohorte qui nous attendait. En tête est Mr David, et Gustave qui fait les présentations sous un bec de gaz. Mr Boch père, son parrain, Mr Jules Boch, Mr Paul Boch, Mr Charles Boch. Gustave nous conduit à la Fleur-de-Lys. Gustave est folâtre, chancelant, c'est dit-on l'air du pays. Tout aussitôt il nous déroule un programme sans fin de parties à exécuter, nous nous endormons en méditant de grandes choses. Espoir qui ne devait pas être trompé.

**Au moulin de la More, le samedi 15 septembre 1860** Je m'éveille à six heures et cours la ville, ou plutôt le village car c'est encore le nom officiel et habituel de La Chaux-de-Fond qui compte plus de vingt-mille âmes. Elevée en dix ans, elle donne assez bien l'idée de ces villes américaines conquises sur les prairies. Ce sont de grandes larges rues, des maisons toutes blanches encore aux toits rouges, on bâtit de tous côtés, il y a de l'activité même à cette heure, nous sommes dans le Jura industriel! Je me fais indiquer la maison Boch. Un domestique m'empêche d'entrer, ce que l'heure explique, et je patauge dans la boue jusqu'à l'instant où je vois apparaître à une fenêtre le menton barbouillé de savon de Mr David. J'entre alors et cependant que Gustave s'éveille, les fils Boch m'accueillent comme une vieille connaissance née au logis et ne l'ayant jamais quitté. Vous savez, me dit l'un

18 Il écrit généralement Neufchatel au lieu de Neuchâtel.

d'eux, que c'est servi, et il me mène tout honteux prendre des étangs de café au lait et aussi faire connaissance avec Mme Boch, une grande maman de verte allure. Henri rejoint. Cependant il a plu toute la nuit, il pleut encore ce matin, et l'existence même de la grande partie de la pêche méditée pour aujourd'hui et demain devient douteuse. Nicolet qu'on a envoyé consulter a dit qu'il fallait partir. On s'arme donc en guerre. Mme Boch garnit mon sac et celui de Gustave de provisions de toute sorte, on dit adieu à Mr et Mme David qui partent pour Ferney. On part et on va prendre Nicolet. Il a été tant parlé de ce personnage que nous étions impatients de le voir. C'est un gros bonhomme de formes athlétiques, à grosse figure épanouie et qui après les premières présentations nous laisse voir un flacon d'eau-de-vie sortant de sa poche, nous renseigne sur les auberges qui coupent le chemin et nous avoue qu'il a fait porter à la More, but de notre promenade, un bariquet du meilleur vin blanc «Et cela étant, messieurs, nous voulons nous amuser.» Hourrah! La troupe se forme et l'on sort de La Chaux-de-Fond en bon ordre. Il y a Mr Nicolet et ses deux fils, Fritz et James, 19 ans et quinze ans, tous trois chargés d'engins de pêche, Paul Boch et moi portant les sacs, puis Gustave et Henri. Nous avons trois lieues à faire et marchons bien. Nous sortons du vallon nu et assez triste, au fond duquel s'étale La Chaux-de-Fond, et au bout d'une heure de marche nous entrons sans transition dans une forêt splendide. Ce sont les premières pentes de la gorge du Doubs. La végétation a une admirable puissance qui rappelle Fourvoirie, mais c'est au dessous de nous que nous la voyons se développer. La descente est fort longue et belle toujours, puis nous découvrons le Doubs. C'est ici un beau bassin, pur et bleu comme un lac, dans lequel se mire une petite maison blanche bâtie aux flancs du rocher. Des deux côtés la montagne s'élève toute verte, un rayon de soleil, comme aujourd'hui nous en avons trop peu, éclaire toute cette scène. C'est un moment enchanteur. Il y a dans les voyages à pied des heures, des instants d'une joie suprême, d'un bonheur à la fois intime et expansif dont on sait à peine la nature mais qu'on goûte avec puissance. En voici un, j'en noterais bien d'autres. Ce sentiment je l'ai éprouvé en voyant Lourdes, à mon entrée aux Pyrénées, à Embialets, sur le pont de Montmélian. Il n'est pas fatalement produit par une beauté d'un ordre supérieur, je ne l'ai point, il me semble, retrouvé à Chamonix l'an dernier. Il naît de la surprise, et aussi et par dessus tout d'une communion immédiate, intime qui s'établit entre la nature et l'âme. Il faut que celle-ci soit d'ailleurs bien disposée à la gaieté et ouverte au bonheur. Il est par suite plus fréquent au commencement des voyages. Je dois pourtant le retrouver au sommet de la Dole. Notre ami Mr Nicolet, en homme qui sait son monde, nous apprend que la maisonnette est un cabaret, l'auberge à Monsieur, et qu'il serait déshonoré s'il passait sans s'y arrêter. On entre, on avait chaud, les rafraîchissements arrivent en masse. La gaieté éclate avec tumulte, on chante un chœur, et un banc, messieurs, pour notre capitaine!!! Ce titre dû à mon initiative parlementaire flatte extrêmement le bon Nicolet qui dit en me regardant d'un air complaisant que «celui-là ne nous veut pas laisser pleurer» C'est ainsi que ma réputation fut faite à la Chaux-de-Fond et que Mr Nicolet passa capitaine. Le nom lui est resté.

Nous passons le Doubs en bateau. Le chemin continue sur l'autre rive, qui est française. Il y a là un petit cabaret nommé l'hôtel de France. «Un peu de galette, messieurs», insinue le capitaine. Après la galette nous reprenons un bateau. Nous avions espéré continuer presque jusqu'à notre but cette façon d'aller qui nous va fort, mais l'eau est trop grosse, nous dit-on, pour pouvoir franchir les rapides de la More, et nous abordons bientôt de nouveau à la rive droite qui à ce point est Bernoise, à un petit hameau nommé Biaufonds. On ne peut suivre à partir de ce point le Doubs, bordé sur cette rive de rocs à pic. Il y a un col à passer, nous montons. Chaque passant salue profondément le capitaine, celui-ci fait ici ramasser des prunes qu'on paie et qu'on dévore; sur l'autre versant du col il gagne une cabane où il prend des champignons, des œufs en masse et du beurre. Partout il est chaudemment fêté. Dommage qu'il pleut.

Enfin après pas mal de marche et surtout pas mal de haltes nous recommençons à descendre vers le Doubs. Ici le paysage a complètement changé, c'est une gorge profonde, abrupte, au fond duquel le Doubs coule furieux. Nous descendons par un chemin qui fait des zigzags entre les sapins, sur une pente presque perpendiculaire. Des deux cotés le roc est coupé à pic, à gauche la montagne s'est

fendue et une immense pyramide, détachée du roc, se dresse menaçante. Tout rappelle le Gemmi et c'est bien beau. Au fond est le petit moulin de la More<sup>19</sup>, but de notre marche, lieu de plaisir du bon capitaine. Celui-ci, en homme très fort, a fait du meunier son tenancier et son obligé. Du plus loin, ou plutôt du plus haut qu'on l'aperçoit, tout s'agit, tout se met en branle, les enfants sortent, le meunier entre dans des transports de joie, sa femme accourt empressée et trente œufs ne font qu'un saut dans le poêlon. On examine les provisions du moulin et on boit un coup de l'excellent vin blanc du capitaine. Et croiriez-vous, père Court, dit le capitaine au meunier, que c'est notre premier depuis ce matin! Pas possible, dit celui-ci. La mère Court apporte la marmite, les œufs sont dévorés. Le capitaine nous montre tout l'établissement de Robinson Crusoé qu'il s'est fait ici. Mais il pleut et cela gène bien la pêche. Chacun s'arrange et je m'enfouis dans les sabots et le pantalon du meunier qui se met en quatre pour nous être agréable. Nicolet et Gustave poursuivent la truite. J'ai l'immense satisfaction d'attraper un petit poisson blanc particulier au Doubs qu'on nomme freuse, puis une autre, puis une écrevisse qui s'attache bêtement à ma ligne.

C'est là tout mon bilan, mes camarades n'ont pas eu meilleure fortune, quoiqu'il en soit cette expédition de sauvages compte pour tous parmi nos meilleures journées. Il y a de longues pipes au coins du feu du moulin, ou à l'abri dans quelque trou car il pleut toujours. On va poser des nasses. A sept heures il est fait un souper un peu exigu. Le capitaine réserve tout pour le dîner de demain, dont il prétend qu'il soit parlé. Après une dernière pipe on décide qu'on va livrer la maison au capitaine et qu'on prend la grange. Il y a du foin en masse, on y porte des couvertures. Ceci est la volupté des voluptés, le foin est en pente douce, chacun y fait son trou le plus profond qu'il peut, j'ai le mien entre Paul et Fritz. Le capitaine vient apporter à chacun la goutte du soir et après quelques rires chacun s'endort d'un sommeil profond, délicieux.

**La Chaux-de-Fonds, le dimanche 16 septembre 1860** A cinq heures le capitaine apparaît dans le camp et l'armée est vite debout. C'est exquis de secouer du coup son matelas et son édredon et de se trouver tout debout sur ses pieds, frais et habillé. On va relever les nasses, on en avait posé dix, le résultat n'est pas brillant, il y a deux petites truites et un assez bon nombre d'écrevisses. Le capitaine qui voit le dîner compromis s'arme de sa ligne, je retourne à ma place aux freuses et en prends encore une, puis une écrevisse. Le Doubs en est plein, on pose quelques pêchetteries.

A sept heures ½ je monte à la messe avec les enfants du meunier et son garçon muletier, Aristide, dont le seul tort, à ce que j'apprends plus tard, est d'être un déserteur qui a mis le Doubs entre lui et sa patrie. Nous remontons la Gemmi et tournons à gauche, au bout d'une heure et demie nous arrivons à la paroisse de toutes ces montagnes, c'est le village des Bois. Quoique le village ne soit que de quelques maisons, il arrive de tous côtés des pâtres en habit du dimanche. L'assistance est nombreuse et l'office solennel. Je m'en vais avant le salut, scandalisant peut-être ces braves gens, et reprends seul et au pas de course le chemin du moulin, où mon départ avait fait un peu grogner. Je me perds bien un peu mais en fin de cause j'arrive à 11h ½. Je trouve la troupe fumant contemplativement durant que le capitaine se démène comme un possédé au milieu des casseroles. Pour ce digne homme une expédition de la More n'a de raison d'être que par le repas qui la termine, de là nos abstinences d'hier, de là ses efforts à la pêche. A midi, un peu ému, il ordonne qu'on serve. Un repas commence! En perdrai-je jamais mémoire? C'est d'abord le poisson, tant celui qui a été péché que celui qu'il a envoyé acheter le matin, freuses et truites nageant dans une sauce dont le capitaine a seul le secret: c'est blanc, épais, crémeux, il y a des petits oignons, il y a des clous de girofle, il y a des œufs, il y a du vin blanc! Il s'élève des hourrahs. C'est ici que notre homme goûte sa gloire pure et trouve le prix de ses fatigues. Il avait quasi prit pour une offense personnelle la proposition d'aller dîner à l'auberge à Monsieur. Je le crois bien! A la bouillabaisse neuchateloise succède un buisson d'écrevisses, puis je ne sais quel morceau de porc aux choux qui disparaît. On débouche «les fines bouteilles» apportées hier, on porte plus d'un toast à Nicolet qui s'épanouit, et on fume aussi plus d'une pipe. A deux heures, rejoints par un ami de Nicolet, nous nous remettons

19 Le site s'écrit aujourd'hui le moulin de la Mort.

en marche. Le Doubs est navigable jusqu'à une auberge peu éloignée d'ici qu'on nomme le Refrain, mais la rive droite sur laquelle nous sommes est absolument inaccessible depuis Biaufonds. C'est pour cela qu'hier nous avons escaladé le col, craignant de trouver, quand nous serions arrivés jusqu'en face de la More sur la rive française, les eaux gonflées et le passage impossible. Nous n'avions pas tort, mais le passage est parait-il faisable aujourd'hui. Aristide et le meunier nous mènent en France en quatre voyages. Il y a un joli moment, c'est celui où arrivant au milieu, on est pris dans le rapide et, grâce à un coup de rame heureux, jeté sur l'autre bord. Tout va bien et nous laissons ces braves gens contents, ce qui n'est pas cher.

Après une demie heure de marche sur le sol de notre patrie nous arrivons au Refrain. Là, plus de rapides, une belle eau profonde et bleue comme un lac. Nous prenons un bateau, c'est un voyage exquis, dans ce bassin d'azur encaissé dans les rochers coupés à pic. Nul canotage ne valut celui-là. Nous arrivons bientôt à l'auberge à Monsieur. Nous commençons une ascension lente et pleine de charme au milieu de ces splendides forêts. Puis au plateau nous allons, pour ne point blesser les habitudes les plus chères de Nicolet, de bouchons en guinguettes: aussi bien est-ce aujourd'hui jeûne fédéral. Entrant à La Chaux-de-Fonds à la nuit nous allons régler nos comptes dans une brasserie. On se sépare avec de chaudes poignées de main. Nicolet rentre chez lui. Paul Boch est des plus traître. Il nous engage avant d'aller à la Fleur-de-Lys à entrer nous reposer un instant chez lui où il n'y a personne. Nous nous laissons persuader et voici qu'il nous pousse dans la salle à manger où était dressée une table et où toute la famille Boch attendait. «Ah, messieurs, vous voilà. Bonsoir à tous. Asseyez-vous vîtement et faîtes de votre mieux.» Il y a un moment d'effroi, nous sommes crottés jusqu'à l'échine, notre chevelure porte les traces de notre couche, notre figure et nos mains de la défectuosité de notre toilette. La chemise rouge encadre le tout. Nous voulons nous excuser, nous retirer, il n'y faut plus songer et chacun barre la porte. «Ici, dit Mme Boch avec autorité, on ne fait rien de cérémonie». Et voici qu'il arrive un jambon fumant, une fondue au fromage, met national exquis qu'on mange à la gamelle. Mr Boch et son fils Jules remplissent nos verres, après viennent les cigares et les petits verres, bref vers dix heures la Fleur-de-Lys<sup>20</sup> nous voit rentrer, Henri et moi, très réjouis d'être au monde.

**La Chaux-de-Fonds, le mardi (lapsus pour lundi) 17 septembre 1860** «Messieurs, je vous salue» dit d'une voix sonore un grand et gros personnage, entrant dans notre chambre à une heure fort matinale durant que nous sommes dans le plus simple appareil. Gustave suit et présente. C'est Mr Joseph David, son cousin, joyeux personnage, celui qu'il y a deux ans, après avoir pendant trois jours hébergé Coulon à la façon de ce pays, le livrait au conducteur de la diligence de Besançon, ficelé dans un manteau comme un colis fragile.

«Vous avez donc vu la More, messieurs, dit la connaissance faite Mr Joseph David, Nicolet ne vous a pas fait prendre de poisson, je l'ai su et lui en dirai mon avis, mais ce n'est pas tout, il nous faut faire aujourd'hui le tour de Moron, voir le saut et les Brenets, bien dîner et tâcher de nous amuser. Nicolet vous a-t-il fait boire? Pour moi j'emporte un certain extrait qui sera de votre goût» Cette harangue a du succès. Paul Boch nous vient chercher pour déjeuner. Le café pris, nous partons à sept heures. Il y a avec nous Paul et Jules Boch, et un ami à eux Robert, immédiatement désigné Léopold, de noir habillé et d'une naïveté proverbiale ici. Le temps qui tendait hier à s'éclaircir est aujourd'hui superbe. En avant marche, et ma foi vive cette vie d'étourdissement, cette hospitalité qui fait succéder les parties aux parties. Hourrah!

La Chaux-de-Fonds ainsi que je l'ai dit est bâtie dans un vallon perdu, sans ruisseaux, sans arbres, nu et triste autant que possible. D'un côté s'élèvent de hautes montagnes, la tête de Rang, Chassal, Chaumont, très célèbres pour leurs vues sur les Alpes Bernoises. Nous devons demain en escalader quelques unes. De l'autre côté, vers la France, les pentes sont moins élevées, collines de ce côté. Ces hauteurs se coupent en un précipice au fond duquel coule le Doubs, et pour parvenir à cette rivière il faut toujours monter un peu pour descendre énormément. L'effrayante profondeur, l'aspect sauvage

20 Il y a toujours à La Chaux-de-Fonds un hôtel Fleur-de-Lys

et puissant à la fois de cette gorge constitue la splendide beauté du pays. Nous avons vu hier un point du Doubs, nous tendons aujourd'hui vers un autre, nous montons et trouvons comme hier les sapins puis tournant à gauche cette fois, nous arrivons vite à la ligne culminante. Nous la suivons jusqu'à un point nommé ici Moron et qui vaut la peine qu'on le regarde. C'est d'ici que la gorge du Doubs, que nous voyons depuis longtemps déjà bien à notre droite sans que nous en puissions pénétrer la profondeur, nous apparaît dans un de ses plus beaux aspects. C'est un entonnoir, un abîme immense dont les parois, ici coupées à pic les plus déclives, sont partout couvertes d'une vigoureuse et splendide végétation. Au fond, tout au fond, à des profondeurs qui donnent le vertige, est ce beau torrent bleu qui déjà nous est cher. On tire des coups de pistolet qui roulent en retentissant d'échos en échos et on descend en chantant en chœur et à grand bruit des marches neuchateloises. Depuis le sommet de Moron jusqu'au fond la route se fait à l'ombre, sous de beaux arbres. Arrivés à la vallée Mr Joseph David qui avise une cascade fait faire une halte et débouche solemnellement l'extrait. C'est au fond de l'absinthe et de la meilleure, mais agitée dans les eaux jaillissantes et glacées de ce petit ruisseau, c'est exquis et nul ne se scandalise. La route, et elle est charmante, se continue sous ces épaisse futaines jusqu'au village du Saut. Plusieurs, et j'en suis, demandent à voir le Saut du Doubs, qui viennent de passer tout près. Ici le Doubs forme une belle nappe limpide qui va tout à l'heure se précipiter. On y reviendra, l'important c'est qu'ici l'on déjeune. Durant que le festin s'apprête Gustave et moi prenant des lignes attrapons chacun nos deux gardons. L'endroit en abonde, on les nomme des rosses. Le déjeuner arrive. Mr David l'a commandé avec sa conscience ordinaire, il est abondant, même trop, et gai, trop aussi. Ce n'est pas que sur l'heure je m'en plaigne, mais je suis plus tard dans la nécessité de constater qu'il a fait une lacune dans mes impressions de voyage. Henri et moi allons voir après le Saut du Doubs qui est à peu de distance en aval. On nous passe sur la rive de France et nous allons contempler; or la merveille me laisse assez froid. On la voit de très haut, de très loin, ce qui est très mauvais pour une cascade. On pourrait bien descendre, mais la même raison qui rend ma vue mal certaine rend mes jambes mal sûres, et j'admire un peu de confiance. Cela reste très beau, surtout comme cadre, on m'avait surfait la hauteur et on ne peut d'ici juger la masse. Henri et moi allons rejoindre nos compagnons. Ceux-ci ont frété une barque et nous remontons le Doubs. Voici qui est splendide. Le bassin est plus large qu'à la More, les rochers sont plus hauts encore, leurs allures sont encore plus sauvages, on va croire qu'une semblable rivière sort du lac des Quatre-Cantons. Puis voici qu'aux grandes coupures succède une pente verte, sur laquelle se groupe le plus joli village du monde, les Brenets. La navigation s'arrête là et je ne saurais dire combien elle a duré.

Nous montons aux Brenets et allons, il le faut bien, nous rafraîchir de nouveau, et amplement. Je ne sais si c'est l'air ou ce que ces gens mettent dans leur vin (pas de l'eau, à bien sûr!) mais on vit ici dans un nuage aimable, vaporeux, qui donne un certain vague à toutes les perceptions. Après les Brenets une grande route, puis une admirable chose, le col des Roches. Le Doubs était enceint du côté des Brenets d'une muraille de rochers à pic, que pouvaient franchir seuls les plus hardis grimpeurs. Cette race du Jura Suisse unit l'audace de l'industriel à la ténacité du montagnard, et voici qu'à mi-hauteur on a percé la muraille d'un large tunnel et que des deux côtés on en a fait bifurquer deux galeries, à ciel ouvert d'abord et bâties sur de puissants remblais, puis perçant le roc en deux longues voûtes. Ces travaux gigantesques vus d'ensemble dans ce paysage triste et sévère à la nuit tombante, ont une grandeur d'un genre spécial qui nous était inconnu et nous saisit. Après le col passé, la grande route reprend. Nous arrivons au village du Locle à la nuit fermée. On s'était perdus, on se retrouve autour des liqueurs variées et on prend le chemin de fer pour la Chaux-de-Fonds. Un souper pantagruélique chez les Boch termine comme de droit la journée.

**La Chaux-de-Fonds, le mardi 18 septembre 1860** Il est honteux d'être encore ici. Nous en prétendions dans nos plans primitifs partir dimanche, et nos braves hôtes sont encore loin d'avoir épousé leur programme. Nous avons décidé toutefois qu'aujourd'hui serait le dernier jour. Il devait être consacré à une ascension mais il est, pensons-nous, écrit que nous n'en pourrons pas cette année

réussir une. Il fait le plus triste des temps du monde. Henri et moi allons cependant déjeuner, c'est-à-dire prendre le café dans la famille Boch. Henri et moi nous étions hier fait servir ce repas à l'hôtel et en nous revoyant le soir, Mme Boch nous avait dit d'un ton presque sec qu'elle nous avait cru partis. Le café pris, Paul Boch a fait atteler et veut nous faire faire une promenade en voiture, je ne sais laquelle. Une pluie abondante et sans réplique nous fait rentrer à la ville d'un pas allongé.

Nous allons, réduit à rester au logis, mener dans toute sa pureté la vie de la Chaux-de-Fonds. Quelle soit matérielle un peu, je n'ai que faire de le dire, fastidieuse à la longue, la chose est proverbiale, mais il faut comme Ulysse voir les villes et les mœurs de beaucoup d'hommes. Je me sens d'ailleurs en tant que voyageur par instinct un peu de cette facilité d'Alcibiade. Pêcheur acharné à Alby, sérigraphique à Saillans, malade consciencieux à Cauterets, rêveur sans doute à Orbey si j'y fusse allé, je me sens ici tout prêt à fêter la dive bouteille. Ce serait mal d'ailleurs de ne pas se laisser amuser par des gens qui s'y mettent de si plein cœur.

Bref, et ceci n'a l'air d'une précaution oratoire que, écrivant ces lignes entre le Corpus Juris et le Manuale, j'entreprends pour excuser cet étourdi d'Edmond Dantès, comme on dit ici, auprès du jeune et savant Mr E. Mouillefarine. Bref c'est aujourd'hui la fête de Mme Boch et il apparaît sur les midis un dîner first rate. Un Markgweffer de 1759, des vins du Rhin coupant des Beaujolais, des théories anhydres émises avec aplomb et pratiquées avec énergie. Quand au fumoir je prétends converser je trouve mes idées mal nettes, et sans fausse honte je vais tout bonnement me coucher. Et certes rien n'est sage autant qu'un instinct. Je dors trois heures.

A cinq heures Michel m'éveille et me rappelle à mes devoirs. Je fais ma visite d'adieux à mon capitaine. Mr Nicolet conserve de moi et des bancs que j'ai provoqué à son honneur un souvenir tendrement reconnaissant. Nous nous offrons le vin absinthé, une drôlerie de ce pays ci et qui ouvre la marche. A cinq heures ½ j'avais rendez-vous chez les Boch. Gustave avait prétendu apprendre à faire ce mets national, la fondué. Il s'agit de manger la fondue de Gustave. Or il est de tradition que la fondué ne passe qu'arrosée de vin blanc en masse. Bon. A 6h ½ absinthe chez Mr Joseph David qui nous l'avait déjà offerte ce matin. A 7h ½ souper chez le dit Mr Joseph David avec les deux fils Boch et un cousin par alliance de Gustave. Le repas est mené vivement vers les liquides. Très bien!! Dessert des plus vagues et dont je dois avec inquiétude demander le récit demain. 10h, on se lève pour aller boire du punch au cercle. Je m'attarde à un détour de rue et prenant à pas lents le chemin de l'hôtel je vais éteindre solemnellement le bec-de-gaz du corridor, et contemplant avec gravité mon œuvre, je me couche satisfait.

**Salins, le jeudi 19 septembre 1860** Il était, pour si bonne quelle fut, grand temps que cette vie finit et que la vertu reprit son emploi; mon cœur me le dit bien ce matin. Nous allons faire nos adieux à la bonne maman Boch et nous rendons au chemin de fer où arrivent successivement Mr Boch et ses trois fils, Mr Joseph David, le cousin Souky, et jusqu'à cet excellent Léopold Robert que j'ai un peu négligé dans mes récits d'hier. Les adieux sont courts mais tendres et la vapeur nous emporte à Neufchatel. Nous voyons au jour la pente effrayante de ce chemin. Il fait un crochet et l'on voit, au-dessous de soi, indiqué par la fumée des locomotives, le chemin qu'on doit parcourir.

A Neufchatel où nous sommes à dix heures nous faisons une seconde visite au musée Challande, nous déjeunons, c'est-à-dire qu'affadi à fond je les regarde faire en prenant du thé. Or je ne sais ce qu'il y a de drôle dans un homme qui a mal au cœur, mais il est bien certain que c'est une journée de fou rire dont je prends ma part plus que tous les autres. Il y a des grimaces qui les font éclater, et quand je me compare éloquemment au jeune Spartiate qui porte un renard sous sa tunique, il y a une explosion à ameuter les Neufchatois.

A midi nous remontons à la gare et montons au wagon pour Pontarlier. C'est le nouveau chemin de fer qui traverse le Val Travers par de si splendides œuvres d'art. On nous en a dit le plus grand bien et par une remarquable infraction à nos habitudes nous prenons pour mieux voir des premières! Le chemin de fer suit d'abord le bord du lac, puis il pénètre dans une gorge étroite, boisée, au fond de laquelle, lorsque l'on regarde en arrière, on aperçoit dans un cadre vert un petit coin bleu du lac. Un

peu plus loin la gorge s'élargit. Nous sommes dans une riche et large vallée, au milieu de laquelle coulent la Reuse<sup>21</sup> et où s'étendent de grands et beaux villages, Fleuriers, Motiers, Travers, etc. Le chemin de fer constamment à mi-montagne, se faisant une route par des tunnels, des remblais, des œuvres d'art invraisemblables, nous permet de dominer constamment la vallée. Plus loin nous passons sous le fort de Joux. L'effet produit est médiocre. Nous arrivons à Pontarlier. Ici finit notre bonheur, pluie, douane et contre-douane, affreuse diligence où nous nous empilons, pays le plus laid du monde. Nous arrivons de nuit à Salins et allons descendre au Sauvage, chez Mme Bavoux, ici fort renommée.

**Salins, le jeudi 20 septembre 1860** Salins a un aspect à lui, et même assez curieux. C'est un affreux petit amas de vilaines maisons, jeté au fond d'un trou, entre deux immenses montagnes sombres, couronnées de forts tout à fait sinistres. Il pleut avec cela et c'est complet. Nous faisons comparoir un voiturier, et dans un conseil où Mme Bavoux est mandée, nous arrangeons pour aujourd'hui une excursion au Fonds-Lizon. Chaque vallée est surtout chaque ville d'eau a sa promenade inévitable, fatale, à Cauterets c'est le Pont d'Espagne, à Vichy c'est la montagne verte, à Allevard les Sept Laux. Ici c'est le Fonds Lizon; donc en voiture! La pluie a cessé, mais les routes sont détrempées, le pays humidifié à fond. De plus la route que suit notre voiture se trouve dans cette situation administrativement délicate, d'avoir été abandonnée comme départementale sans avoir été reprise comme vicinale. Il nous faut plus d'une fois mettre à terre pour soulager la patache qui se disloque et le cheval n'en peut mais. Arrivé à la limite du département du Jura, notre guide nous annonce la fin de nos maux. En effet les routes du Doubs sont merveilles et nous roulons le mieux du monde. Nous passons parait-il à peu de distance d'Alise, une des Alésia pour lesquelles, de Bourguignon à Franc-Comtois, on se dit de savantes injures.

Au bout de deux heures nous débouchons dans le vallon de Nans-sous-Sainte Anne. L'aspect en est joli. C'est une large enceinte de montagnes peu élevées, couvertes de bois empreints déjà des mille teintes de l'automne, ou bien montrant leurs flancs nus et mêlant les rochers à la verdure. Par un côté seulement l'enceinte s'abaisse, c'est par là que sort le Lizon; au milieu est le village de Nans où nous mettons pied à terre. Durant que notre repas se prépare nous allons voir au-dessus même du village la source du Vernon, un des deux ou trois affluents qui se réunissent ici au Lizon et qui tous, gonflés par les pluies de l'été, roulent dans une abondance inaccoutumée. Cette source n'a d'autre mérite que celui d'une faible cascade sortant du flanc à pic de la montagne, et ne peut valoir que comme préparation au repas. Celui-ci est fort goûté, et la pluie qui tombe nous fournit pour le prolonger les plus excellents prétextes. Cependant nous nous décidons et par une accalmie, nous drapant de notre mieux, nous courons vers le fonds Lizon qui est à trois quarts d'heures à peu près du village, au point le plus éloigné de l'enceinte du vallon. Ceci est beau tout à fait: c'est une grotte profonde, de vers laquelle on arrive par un couloir sous le roc et de laquelle le Lizon se précipite, faisant à quelques pas une large cascade. On se croirait à Sassenage. L'illusion est plus complète encore quand les eaux plus basses permettent de pénétrer et de parcourir la grotte. Nous allons un peu plus loin voir le creux Beyard, c'est un précipice formé d'un côté par une muraille de roc à pic, de l'autre par une pente rapide de bois épais. Une mince cascade glisse le long des flancs du rocher. Henri a vu tout ce pays-ci après le chaud été de l'an dernier. Le creux Beyard était à sec, le Lizon qui roule aujourd'hui des flots troublés était réduit à un filet d'eau bleue. Il nous fait grand état de ce que doit être en de telles circonstances de ce que doit être<sup>22</sup> une cascade assez éloignée d'ici qui déjà l'an dernier lui avait paru fort belle. Nous délibérons dans un moulin que fait mouvoir la cascade du Lizon; il est décidé que malgré l'heure avancée on tentera à tous risques d'aller voir cette cascade nommée le Pont du Diable, un nom qui promet. Il faut qu'un de nous aille à Nans payer et apprendre au cocher ce changement de résolution, pour qu'il y conforme sa marche. Le sort tombe sur Henri qui part gaiement et revient presque aussitôt. A peine a-t-on pu fumer une pipe.

21 La Reuse pour l'Areuse.

22 Répétition manifestement non relue.

L'exécution de ce nouveau programme est joyeusement entreprise. Nous escaladons la montagne par un chemin qui se nomme l'Echelle, nom certes mérité. Les échelons sont tantôt des rochers, plus souvent la terre glissante et détrempée le long de laquelle on fait le plus fréquemment du monde des chutes accusées par des éclats de rire. Tout vient à point grâce aux arbres épais sous lesquels on passe et aux branches desquelles on s'accroche de son mieux. L'échelle cesse, nous traversons un bois où les violettes abondent et arrivons à la tuilerie de Migette. C'est là, nous a-t-on dit, que nous devons trouver un guide. On nous annonce que le chemin du Pont du Diable est impraticable. On nous avait déjà dit au moulin que l'Echelle était impossible. Nous insistons donc et décidons un des ouvriers à nous conduire. Nous pénétrons de nouveau sous bois et entrons dans un vallon étroit, des deux côtés ce sont d'épais couverts, au fond il y a place à peine pour le chemin et aujourd'hui le torrent s'en est emparé. Il faut donc tantôt marcher à côté en rampant sous bois, tantôt passer à gué sur des pierres qui glissent et s'écartent. Chaque insuccès est salué et l'on arrive vite à n'avoir plus de préjugés, jusque la cheville inclusivement.

Après une marche assez longue nous arrivons à la cascade qui la valait. Elle se précipite, aujourd'hui abondante, d'une haute roche qui ferme le vallon. La roche est fendue dans toute sa hauteur et un vrai pont du Diable, fort joli, est jeté sur le précipice. C'est un paysage tout fait pour un album. Mais l'ascension de la roche est aujourd'hui tout de bon impossible, et il nous faut nous contenter de voir le pont d'en bas, ce que nous regrettons. Tout cela est très beau et nous le quittons avec peine.

Nous revenons par la même voie, pataugeant au mieux. Je trouve de fort belles plantes. Nous payons notre guide et sortons du bois. Nous atteignons sans peine le village de Couvret où rendez-vous était donné à notre cocher. Nous l'attendons en nous chauffant, il arrive, le retour se fait à la nuit fermée. Nous sommes à 8h à Salins et soupons avec rage.

**Champagnolles, le vendredi 21 septembre 1860** Nous nous levons à quatre heures et disons adieu à la bonne mère Bavoux. Après un premier repas nous allons à la gare du chemin de fer et nous empilons dans la diligence de Nyon concurremment avec les voyageurs qui viennent de Paris. La route, vu l'heure matinale, est un peu somnolente jusqu'à Champagnolles<sup>23</sup> où nous sommes à 10 heures. Champagnolles nous séduit tout d'abord: il y a l'Ain qui est une rivière charmante, il y a deux ponts, l'un sur lequel on passe, l'autre qu'on regarde et qui étroit, branlant, est garni de lierres qui pendent en longues guirlandes sur l'eau et que l'eau reflète, il y a l'hôtel de la Poste où l'alimentation est des plus soignée et que tiennent de braves gens, une mère avec ses filles et ses fils, au-dessus, comme manière et comme accueil, de ce qu'on a droit d'attendre. Il y a par dessus toutes choses un baromètre qui quoique nous en plaisantions notre bonne hôtessse, nous chatouille de promesse les plus flatteuses. Tant et si bien qu'après déjeuner nous frétons un petit char suisse découvert à quatre places. Nous faisons route au milieu des bois jusqu'à Siam. Il y a des forges. L'Ain et la Seine<sup>24</sup> s'y réunissent en tournant dans la vallée. A partir de là, le paysage change de caractère. Nous pénétrons dans une gorge étroite et profonde, boisée sur ses parois et d'un joli caractère. Les Planches-en-Montagne, but de notre excursion, en font la fin. Là il y a une cascade superbe. Certes, après la Handeck, il n'y en a pas d'autant belle en suisse. Il est vrai que par cette fortune que je signale, les pluies l'ont grossie singulièrement. L'eau toute blanche de sa chute s'enfuit dans une galerie de roche admirable.

Après un temps assez long donné à la cascade, à la promenade et à des rafraîchissements divers, nous reprenons notre route. Nous visitons les forges de Siam.

Le soir il revient à l'hôtel un pauvre monsieur qui sur la même route s'est cassé la jambe. Ce n'est pas gai, il souffre à faire pitié.

L'hôtel est excellent et les gens les meilleurs du monde.

[Deux pages blanches correspondant à la fin d'un cahier]

23 Orthographe actuelle Champagnole. Plus loin: Syam

24 Il a bien écrit Seine, mais il s'agit de la Saine, affluent de l'Ain.

**Ferney, le samedi 22 septembre 1860** Le baromètre de notre bonne hôtesse avait dit vrai et les promesses d'hier n'étaient pas menteuses. C'est le soleil qui nous réveille, il n'y a pas un nuage au ciel. Nous allons donc pouvoir couronner notre expédition par l'ascension si rêvée, déjà manquée, de la Dôle. Nous nous habillons en nous congratulant joyeusement. Tant que nous avons eu des cascades à voir, la pluie est complaisamment venue les gonfler. Aujourd'hui que les nuages nous gênaient, ils s'écartent. Tout est donc pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Nous prenons le café, payons la note, très modeste, et à 9h ½ la diligence qui nous avait déposés hier nous emmène aujourd'hui. La route est charmante, les montagnes ont besoin de soleil pour apparaître dans toute leur beauté, les prairies resplendissent et leur vert éclatant fait ressortir les noirs sapins. Nous suivons l'Aime, un autre affluent de l'Ain. Sa vallée riche, molle et suave d'abord se resserre en une gorge sauvage avec des sapins, des rochers, des cascades. Nous voyons au dessus des montagnes vertes apparaître un petit coin de la tête chauve de la Dôle. Nous avons remonté l'Aime jusqu'au plateau et quittons celui-ci pour plonger dans une étroite et profonde vallée au fond de laquelle est Morez, ville populeuse, Chaux-de-Fonds du Jura Français à ce que dit Gustave.. C'est ici que s'ouvre la vallée de la Bièvre, déjà fort belle ici mais à ce qu'il paraît admirable plus loin. Si vite descendu l'entonnoir est long à remonter et le plateau sur lequel nous nous retrouvons est tout à fait triste et laid. Des landes et des rochers, pas de verdure, un village ennuyeux rien qu'à voir et un fort enterré sous les glacis. Ce sont les Rousses où nous nous arrêtons. Le village est sur un point culminant, cela se voit de reste, mais ce que l'on sait moins c'est la propriété quasi fabuleuse de son clocher. L'église en est précisément bâtie sur la ligne idéale du partage des eaux et lorsqu'il pleut, l'eau qui vient frapper l'une des faces du clocher s'écoulant vers Mijoux dans la Valserrine, va voir Marseille, tandis que l'eau qui a frappé l'autre face, coulant vers le lac de Joux, va en Hollande par l'Orbe, l'Aar et le Rhin. Ce dont les habitants ne sont pas peu fiers. La chose est vraie, sinon à la lettre, au moins en substance.

Aux Rousses durant qu'un commissaire, assez bon enfant, vise nos passeports, nous dînons. Il est une heure. Nous donnons au voiturier de Ferney nos sacs et un mot pour Mme David et nous enquérons d'un guide. On nous amène un rustre que nous jugeons tout d'abord crétin, et que la suite montrera rapace au moins, sinon coquin. Nous n'avons pas le choix. On le charge de provisions, à deux heures nous nous mettons en marche. Le temps est splendide, la Dôle se dresse devant nous, nous partons du pied gauche sur la route stratégique.

Cela va de plein pied jusqu'à la vallée des Dappes, terrain litigieux entre la France et la Suisse, asile provisoire de pas mal d'infortunés. Je prends une Gentiane jaune encore en fleurs qui en sera le souvenir. A ce point nous quittons la route qui va vers la Faucille et commençons à monter. Ce n'est rien du tout, nous en avons vu bien d'autres, notre pas étonne notre guide. A chaque instant la vue est plus belle derrière nous. C'est le fort qui vu d'ici a un très bel aspect, le lac noir des Rousses, la vallée toute verte de Mijoux, les sombres montagnes qui se dessinent en lignes noires. Mais une vive inquiétude nous tient au cœur. Ceci n'est qu'une très faible partie de la vue que nous venons chercher. Y aura-t-il des nuages sur le lac? Verra-t-on le Mont Blanc? David qui n'est point optimiste déclare net que non.

Cela nous fait hâter le pas. Moins de deux heures après notre départ des Rousses nous n'avions plus devant nous que cette crête de rochers blancs qui couronne la Dôle et qu'on voit de Ferney. C'est derrière qu'est le mot de l'éénigme. Je bondis le premier au sommet et pousse un cri. Je déclare que depuis que je cours les montagnes je n'ai pas eu une aussi forte émotion. Le cœur m'en palpite encore à l'heure décolorée où j'écris ces lignes. Mes camarades ont bientôt répété mon cri et il y a quelques minutes d'extase entrecoupée d'exclamations sans suite.

Devant nous, dans toute l'étendue de l'horizon, il se dresse une longue ligne non interrompue de montagnes de neige. Entre toutes le mont Blanc s'élève comme un roi. Nous en comptons tous les sommets jusqu'à cette aiguille effilée du Géant qui est merveilleusement belle avec tous les rochers du col; à côté c'est le dôme surbaissé du Buet. Au dessus la Dent du Midi dresse ses neuf dents plus

noires, striées de neige à l'aspect splendide, puis ce sont les montagnes du St-Bernard, les Diablerets et enfin le groupe des grands sommets de l'Oberland. Nous reconnaissions à leur forme des montagnes connues, le gigantesque Finsterarhorn, la Jungfrau aux deux pointes. Le dernier sommet de ce côté nous est inconnu, c'est une montagne aux formes bizarres, qu'à sa position nous croyons être le Titlis au dessus de Lucerne.

A droite du Mont Blanc il se dresse des sommets moins connus. C'est d'abord à coup sûr les montagnes du Val d'Aoste, deux pics de neige dont l'un est probablement le Ruythors, dominant superbement les masses de montagnes. De ce côté les montagnes de France, vraisemblablement celles de l'Oysans<sup>25</sup>, terminent la ligne des montagnes.

A nos pieds la vue est autre et des aspects d'une merveilleuse variété se développent. Les rochers et les sapins fuient au dessous de nous en pente rapide, puis ce sont les riches plaines du pays de Gex et du canton de Vaud. Penitus penitusque jacentes.

Les bois, les marais, les villages sont indiqués en teintes plates sur cet immense relief, puis tout le lac développe sa plaine bleue depuis Genève que nous voyons fumer jusqu'au fond du lac qui est devant nous, noyé dans l'ombre. Les Salèves et les Voirons, le Mole et enfin le Brevet forment les degrés du lac au Mont Blanc. De tous côtés, des grandes montagnes à la plaine, les contreforts s'accumulent. C'est un chaos de montagnes.

Splendide et grande chose! spectacle rare et de jouissances infinies. Je plains pour ma part ceux à qui de telles joies sont restées étrangères et qui ignorent cette immense dilatation de l'âme en contact avec la vraie, l'éternelle beauté de la création. Pour moi, qu'il me soit donné chaque année de goûter quelques uns de ces moments et j'accepte tous les travaux qu'ils embaumeront de leur espérance ou de leur souvenir.

Je voyage avec des gens qui me comprennent, Henri surtout qui devient sympathique à ce niveau. Retirés dans un petit replat à quelques mètres du sommet que balaye un vent glacial, nous dévorons les provisions apportées des Rousses et passons deux heures d'une vrai jouissance.

Mais le grand événement se prépare et nous remontons braver le froid au sommet pour en jouir dans son entier. Le soleil en effet touche au noir Jura; pour la plaine, c'est derrière Dole qu'il se couche, un grand coin d'ombre s'avance dans le pays de Vaud puis dans le lac, en atteint l'autre bord et monte vers les montagnes. Une nuance rose exquise apparaît sur les neiges de l'Oberland et gagne de proche en proche jusqu'au Mont Blanc. Toute la chaîne s'empourpre du Titlis à l'Oysans, puis cette teinte charmante monte le long des montagnes et finit par n'être plus qu'un nuage insaisissable au sommet du Mont Blanc. Le soleil est couché et quelques instants après une teinte blafarde et mate se répand sur toute la chaîne. Il est 6h ½ . Nous levons le siège.

C'est ici que notre guide se développe. Après nous avoir prélevé une journée de Chamonix, il nous montre un petit chemin et nous dit «Allez seulement, vous serez à Divonne avant moi aux Rousses» et il s'en va. Nous marchons en effet, le chemin qui devait grandir à chaque pas s'efface de plus en plus, la nuit tombe rapidement, déjà nous avons perdu la piste. Des bûcherons que nous avons aperçu dans un ravin nous y remettent en s'extasiant fort de notre présence sur la montagne à cette heure indue, et en déclarant que ce n'est pas un chemin pour nous autres Messieurs. Nous n'avons plus le choix et munis de nombreux conseils, nous enfonçons de nouveau dans le bois, et dans la nuit.

La lune s'est levée et avec elle les illusions. Une prairie devient un lac, ou une maison. Les feuilles qui tamisent les rayons dessinent de petits chemins dans l'épaisseur des bois. Nous marchons, tendant toujours à descendre, mais nous ne pouvons bientôt plus douter que nous n'ayons perdu le chemin et cette fois définitivement. Au fond l'aventure nous semble surtout gaie. On cause à demi mots de l'éventualité d'une nuit sous les sapins. Il n'y a ici ni bêtes ni trous, et nous avons des manteaux. Le vent nous apporte des sons de clochettes vers lesquels nous nous dirigeons. Gustave, qui sait ses montagnes, fait de grands appels en fausset auxquels on répond, et nous arrivons à un chalet occupé par sept ou huit bergers. Nous demandons un guide et trouvons peu d'enthousiasme.

25 Orthographe actuelle: Ruitor et Oisans

Après qu'ils se sont en leur patois renvoyé la corvée, deux visiblement mus de charité se détachent et marchent en avant en nous disant de les suivre. Nous marchons après eux sous les grands bois noirs. A quelque temps de là, nos guides s'arrêtent devant un uledal qu'ils nous ouvrent, nous font connaître que leur conduite s'arrête là et que le reste ira de soi. Le caissier Henri leur donne une pièce assez blanche, si blanche même qu'ils se la montrent ébaudis et que le chef déclare que pour ce prix là, on va plus loin. Et en effet ils nous guident à travers de nouvelles ténèbres, à travers des fourrés sans chemin dans lesquels nous aurions bien sûr couché et ne nous laissent que sur un vrai chemin. Jamais argent ne fut mieux placé.

Le reste de la descente est sans incident, fort long seulement, nous n'aurions jamais cru la plaine si basse. Nous sortons de la montagne pour tomber dans des marécages, nous nous tisons que bien que mal des ruisselets sans nombre et atteignons des maisons où nous allons frapper, demander un verre d'eau et notre chemin. C'est La Ripe, il y a encore Crassier, puis Divonne qui est au diable. Nous avons écrit des Rousses que nous y serions à 8h ½ . La voiture repartira sans nous, Ferney sera dans l'angoisse! Nous allons comme le vent et tombons enfin à 9h ½ à Divonne, éreintés et tous fiers de tant d'aventures.

Mais voici bien une autre affaire, personne, pas de voiture à la Truite, pas de voiture à la Balance. Que devenir? Coucher ici est un acte de désespoir. Faire à pied les trois lieues qui nous restent est impossible. Nous allons à l'hôtel des Bains demander au docteur Vidart une entrevue, pour obtenir de lui voiture, lit ou souper. On joue la comédie aux Bains, comme nous l'avaient dit des touristes rencontrés au sommet de la Dole, et le docteur Vidart qui veille aux coulisses, nous fait prier d'entrer dans la salle. C'est là bien notre affaire et cet homme nous devine. Par fortune un cocher qui voit notre peine nous propose un sauvetage, pas gratuit. Le marché est conclu et durant qu'il attelle un char suisse dont la vue seule fait geler, nous prenons un peu de repos et buvons. Nous montions! «La voiture de Monsieur» dit Jean le domestique, entrant comme un Deus ex machina. Il y a de l'enthousiasme. Laissant notre cocher satisfait, nous nous élancions dans la splendide berline capitonnée. Les chevaux nous mène de leur meilleur trot au château où Jacques le majordome nous attendait avec un souper. Cette journée si belle a donc son couronnement.

**Ferney, le dimanche 23 septembre 1860** Hâtons le récit de ces dernières journées. Nous trouvons la société de Fernay augmentée de trois personnes, Mr Robert que l'on connaît<sup>26</sup>, Mr Oudot, farouche professeur à l'Ecole, ici tantôt poète rêveur, tantôt organisateur de charades échevelées, l'amiral Larroque, un peu Tribord et Babord, graveleux de ton, franc d'allures, avec qui je suis bientôt le mieux du monde et qui vole des cigares pour m'en donner. Mr Oudot à ce qu'il paraît n'a pas dit du mal de moi. Le matin je m'occupe de mes plantes. Après la messe nous allons essayer de pêcher au creux à Grobé. Le succès est absolument nul. Nous allons prendre du lait chaud à la ferme. Le soir la ferme est remplacée par le billard, où le cigare a ses droits d'entrée de l'autorité de l'amiral.

**Ferney, le lundi 24 septembre 1860** Nous partons de bon matin revoir notre cher lac. Nous nous faisons conduire à Versoix. Mais les eaux se sont retirées de ces excellentes places de l'embouchure, et avec les eaux les perchettes. Nous remontons vers Genthod et trouvons quelques places passables où nous obtenons de demi-succès interrompus par l'heure du déjeuner. Ceci est laborieux, il n'y a à Genthod que des bouchons infâmes et il nous faut remonter jusqu'à Bellevue. Là nous nous régalaons de ferrats dans un jardin que borde le lac. Nous pêchons de notre place, d'une façon pas très productive mais très amusante. Dans cette eau si claire nous voyons les perches former des conciliabules autour de l'hameçon et mettre gravement la matière en délibéré. Une étourdie qui se promenait tombe dans le débat et en avale l'objet. Je suis plus heureux que Gustave qui vers la fin du jour insiste pour retourner à Genthod. Nous n'y avons pas de succès. Le frise ne vient pas. Le résultat final est pour moi quarante. Nous arrivons en retard et pour être grondés. Le soir Mr Oudot

qui part demain est éblouissant de rébus.

**Ferney, le mardi 25 septembre 1860** Il pleut tout le jour, nous vivons à la bibliothèque. C'est vers ce temps que nous arrivent les journaux racontant des grands désastres et les cris de douleur de la papauté. Castel Fidardo<sup>27</sup>, Ancône, et moi, lâche que je suis c'est à peine si dans cette vie d'étourdissement je trouve au fond de mon âme quelque stérile indignation, quelque vive sympathie pour cette cause qui est la mienne et pour qui je n'ai rien fait.

**Ferney, le mercredi 26 septembre 1860** Henri part aujourd'hui, nous faisons sa malle le matin et allons le reconduire à Genève. Gustave et moi employons le reste de notre journée aux préparatifs d'une pêche aux écrevisses et après dîner, par le plus beau des clairs de lune qui fait briller les glaciers du Mont Blanc, nous allons à une lieue de Ferney à Pregnin, suivis d'un gamin qui porte les pêchettes. Le Lyon s'est gonflé, les prés sont inondés, nous posons nos pêchettes. Nous nous retirons à minuit sans avoir la conviction que ce ruisseau, fécond en truites, possède une écrevisse.

**Ferney, le jeudi 27 septembre 1860** C'est ma dernière journée. Gustave prétend qu'elle soit signalée par une pêche splendide. Le temps y est merveilleusement propice. Nous partons après le premier repas et allons à pied à Bellevue; nous y déjeunons en hâte et commençons à pêcher en remontant vers Genthod. Nous avons assez de succès, il vient des perches de tailles diverses, pas mal d'ablettes, même un petit chevenne et des gardons pâles qu'on nomme ici vangerons. Le Mont Blanc est splendide et je n'ai pu encore m'en rassasier. Il vient sur le soir un frise tout à fait heureux; je quitte le lac avec tristesse. J'avais quarante sept poissons, Gustave un ou deux de plus. La bonne vie, et qu'elle a tort de finir. Gustave, ce qui me réjouit, pense de même. Mme Grétillat dîne au château et ce n'est le soir que marivaudages exquis. Je fais mes adieux à la ferme et au salon. Je voudrais mes remerciements éloquents, ils sont sincères. Ma malle vient après, sorte besogne, et m'occupe assez tard.

**En chemin de fer, le vendredi 28 septembre 1860** Je me lève à quatre heures  $\frac{1}{2}$  et vais prendre la café à la ferme. Gustave me mène à Genève où je m'embarque suivant l'habitude en 3ème. La pluie a fait de belles cascades près d'Ambérieux. Le reste du trajet, jour et nuit, je dors. C'est une grâce d'état.

**Neuilly, le samedi 29 septembre 1860** Après un long sommeil et deux courtes veilles employées à méditer un plan, je me trouve à 3h  $\frac{1}{2}$  à la station de Brunoy. Voici mon plan. Laissant filer mon bagage sur Paris je mets pied à terre. Il fait une pluie absurde, il y a un pied de boue et il fait noir comme dans un four. Je rappelle tous mes souvenirs et prenant pour point de repère la silhouette du clocher, j'arrive à ne point me perdre dans le village, à traverser l'Yère au bon endroit et à gagner la Pyramide. Là je m'engage dans la forêt, pataugeant jusqu'aux chevilles. Une perte aurait été plus grave, je suis encore heureux ici. Bref, à 5h  $\frac{1}{2}$ , au jour naissant, je passais le Pont d'Evry, tout fier de mon expédition. Un quart d'heure après j'embrassais ma mère.

Une heure coule vite dans les expansions du retour. A 7h je reprenais le chemin de fer et étais à déjeuner avec mon père comme je le lui avais promis et pouvais, par suite de ma course matinale, consacrer à Neuilly la journée de demain. Je vais prendre mes malles au chemin de fer de Lyon et rentrais chez moi me reposer.

Ici se place un épisode destiné à avoir dans ma vie une assez large place. On sonne et je trouve à la porte Renault, fort maigri et fort pâle. «J'avais, me dit-il, le pressentiment que je te trouverais. J'avais besoin de te voir. Embrassons nous, veux-tu» «De grand cœur, mon bon Léon».

Il entre dans ma chambre et me dit en réponse aux questions empressées que je lui fais sur sa pâleur qu'il a eu de vives angoisses, finies depuis quelques heures à peine. Il commence un récit que

27 Défaite des troupes pontificales à Castelfidardo le 16 septembre. Les états du Pape sont réduits au Latium.

j'écoute ému et charmé. Epris à Dresde d'une jeune fille, de la fille d'une amie de sa mère chez laquelle il logeait, il a lutté tout un mois avec lui-même, gardant de son amour un silence profond. Ce sentiment si mystérieusement enfoui dans son cœur était cependant partagé. La jeune fille refusait successivement des partis brillants. Léon, dont le cœur débordait, se décida à s'ouvrir à la mère, Mme Yung. Il le fit de la façon la plus honnête et la plus franche: «J'aime, lui dit-il, Amélie. Je n'ai pour la mériter rien que l'affection que vous me portez depuis si longtemps. Si vous me la refusez, laissez moi vous embrasser tout maternellement encore une fois, et vous dire adieu, car je ne puis rester un jour de plus à Dresde avec un tel amour».

Il est possible que Mme Yung eut de son côté formé le même rêve, elle recevait avec bonheur l'aveu de Léon et le jour même elle disait à sa fille qu'elle avait un parti nouveau à lui proposer. Quand elle le nomma, la jeune fille embrassa sa mère en fondant en larmes.

C'est du consentement de Mme Renault que cette demande avait été faite; resté seul à Paris Mr Renault ne savait rien encore. Léon, épousé d'émotion, partit pour Paris aussitôt. Il attendit plein d'angoisse son père. Celui-ci était revenu ce matin même. Il avait imposé pour seule condition à son consentement un délai de deux ans. Et Renault était fiancé.

Voici en prose froide le récit brûlant d'amour que me fit Léon, durant que ravi d'étonnement et de joie je ne pouvais comprendre d'où me venait une si grande confidence, et la preuve d'une amitié si vraie. Emu au profond du cœur je trouvai peu de paroles. Je ne pus que serrer bien fort dans mes bras Léon à qui l'heure présente donnait, je le jure, un ami à l'écouter, silencieux et rêveur, durant que portant en tout la fièvre de son âme, il me décrivait le musée de Dresde ou les travaux que nous allions entreprendre.

Cette pensée me suit le reste du jour et j'ai le cœur plein de joie. Que je l'aimerai, cette charmante jeune fille entrevue à travers tant d'amitié et tant d'amour. Je m'en vais rêveur à Neuilly revoir les miens. Je reçois un aimable accueil et trouve un bon lit et un repos dont j'ai besoin.

**Evry, le dimanche 30 septembre 1860** Je dors mes douze heures et me lève gaillard. Je vais à la messe à Neuilly. De retour à Paris j'y fais des arrangements bien nécessaires et vais dîner à Evry. Ma tante Emilie y est actuellement. La petite Jeanne, qui me fait un gentil accueil, agite fièrement son bras droit. La pauvrette a eu la clavicule cassée. C'est ma petite sœur Amélie qui, avec ses brusques mouvements, a poussé Jeanne sur une pierre. On lui a ôté ses bandages seulement aujourd'hui.

**Evry, le lundi 1er octobre 1860** C'est la date fatale pour se remettre à l'ouvrage. Je rouvre ce matin mon cher droit romain. Je rédige les notes prises au cours de Demangeat en plaçant en regard les textes. Mon oncle Henri part pour Marigny avec toute sa famille, laissant à nos soins un chat au berceau repêché d'un bassin où André et Joseph l'avaient jeté, par provisoire. Cet animal est destiné à devenir mon commensal. Le soir je vais avec Mr Morot, qui est à Evry, à la Conférence de Corbeil. Elle n'a pas pris de développement en mon absence. Il y a trois membres, nous compris. Je rentre et travaille une heure.

**Evry, le mardi 2 octobre 1860** Ma tante Emilie s'en va aujourd'hui. Je fais du droit jusqu'à trois heures, puis je pars pour Essonnes et vais faire visite à l'ami Gratiot qui définitivement entre à l'Ecole Centrale dans un assez bon rang. Je travaille tout le soir près de maman.

**Evry, le mercredi 3 octobre 1860** Je joins au droit romain la botanique. Je veux faire ces vacances tous les rangements qui occupent en général l'hiver et que cette année le doctorat ne me permettra pas. En même temps, l'accroissement de ma bibliothèque en relègue forcément mon herbier, que j'envoie à Neuilly. Aujourd'hui j'empoisonne durant quelques heures dans un petit galetas qu'on m'a abandonné. Je reçois des lettres de Lefébure qui n'est pas content de moi, et de Walker qui viendra la semaine prochaine.

**Evry, le jeudi 4 octobre 1860** Droit romain et sublimé corrosif. A cinq heures je vais prendre trois goujons pour changer d'air. Le soir du droit romain encore et une lettre à David. J'ai rudement pioché tous ces jours-ci.

**Neuilly, le vendredi 5 octobre 1860** Je pars avec maman pour Paris par le train de neuf heures. Nous allons ensemble faire visite à ma tante Adèle. Je vais de là chez mon père. Je rencontre de nombreux camarades et reçois des regains de félicitation, Watelin, Roche, Harel. Roche, ce qui m'est beaucoup plus agréable, m'apprend que Jules Bonnet est reçu à l'Ecole Polytechnique. On en avait beaucoup douté. J'écris à Jules mes félicitations les plus chaudes. Je vais voir Renault. Le pauvre amoureux est tout souffrant. Il en devait être ainsi après tant d'épreuves. Je vais aussi voir Harel. Je vais à Neuilly chargé de paquets d'herbier et passe la soirée en famille.

**Evry, le samedi 6 octobre 1860** Je quitte Neuilly ce matin. Je vais voir Coulon et nous avons une longue causerie sur Ferney, La Chaux-de-Fond, ses propres voyages avec Lechevallier, etc. Je vais déjeuner avec mon père. Je fais des courses en voiture. Je rencontre Mr Chaulin et manque encore Georges qui est à Paris. Je vais à 1h ½ à Evry. J'empoisonne derechef. Emile vient à trois heures. Nous fumons, mangeons du raisin et échangeons nos récits. Lui a fait avec Beslay un tour en Suisse et à Venise. Il a trouvé parfois mon temps du col d'Anterne. Le soir nous jouons au jacquet; notre partenaire habituel, le cousin Cheron, est à Bordeaux pour le moment.

**Evry, le dimanche 7 octobre 1860** Nous allons tous deux à la messe à Grand-Bourg, et après déjeuner allons à la pêche. Nous battons longtemps les deux rives sans trouver une place convenable et nous fixons enfin près du pont. La Seine est haute, on pêche assis sur l'herbe, dans un petit tournant et on a, comme disent les manuels de pêche, assez d'agrément. Sans être précisément abondante, les ablettes viennent. Nous prenons à nous deux une trentaine de petits fretins et rentrons contents. Le soir, jacquet.

**Evry, le lundi 8 octobre 1860** Notre demi-succès d'hier nous ramène à sept heures à la pêche. Nous sommes peu récompensés d'un aussi beau zèle, il fait un vent froid terrible, nous ne prenons rien. A déjeuner nous avons la visite de Renault, qui est actuellement chez son oncle à Essonnes. Renault resterait bien, mais son cheval qui est fringant s'y oppose et tous deux repartent. Après une délibération autour des treilles un rayon de soleil trompeur nous ramène à la pêche. Le succès est à peu près le même. A trois heures Walker arrive. Sa présence était une fête attendue depuis ce matin et dont je jouis pleinement. Il amène avec lui la gaieté et la bonne humeur. On l'adore à Evry. Le soir nous allons avec mon oncle à la conférence de Corbeil. Walker nous attend au célèbre café du Commerce où chacun, même ce père de famille, va en sortant fumer sa pipe.

**Evry, le mardi 9 octobre 1860** Emile part à 7 heures. La pluie nous retient pour toute la matinée au logis que Walker égaye. A une heure mon père arrive de Paris. Georges, son futur clerc et moi essayons de le promener, la pluie nous renvoie bien vite. Mon père après beaucoup de bons entretiens s'en va après dîner. Le soir on découpe, on peint, Georges se livre tout entier et avec supériorité à ces divers exercices. Il fait des caricatures et donne lui-même l'exemple d'une gaieté communicative et vraie. Il est charmant. Le soir, suivant une habitude chèrement conservée, nous faisons grand feu chez nous et causons en fumant fort avant dans la nuit.

**Evry, le mercredi 10 octobre 1860** La visite de Mr l'abbé Lheureux est promise pour aujourd'hui. Nous l'attendons tout ce matin en jouant au billard. A une heure nous allons faire une promenade philosophique, moyen agréable de varier la causerie qui entre nous deux ne languit pas. Nous allons à Essonnes et revenons par Corbeil où nous retenons nos places. Nous retrouvons cet excellent Mr

l'abbé au retour, et c'est une grande joie. Il y a toujours de Mr Lheureux à moi mille raisons d'expansions et de tendresses qui éclatent quand nous nous revoyons. Ce qui malheureusement est rare. Le soir il y a une mémorable partie de whist entre l'abbé qui est fort et sérieux, et nous deux qui éclatons en rires fous ou nous brûlons pour nous tenir éveillés le nez à la chandelle.

**La Rochette, le jeudi 11 octobre 1860** Nous avons le regret de laisser à Evry Mr Lheureux qui y passe la journée. Georges et moi partons ce matin par la pluie, nous prenons le chemin de fer, puis la patache. Nous arrivons par la pluie à Melun. Là nous louons une voiture pour la Rochette et y arrivons pour déjeuner. J'y retrouve cette même amicale réception qui met le cœur en joie. La pluie s'établit définitivement. Nous prenions lui son Allemand et moi mon Droit romain quand arrive Fernand de Mas, actuellement à l'Ecole des Ponts. On cause. Ils ont eu un affreux malheur, Auguste de Mas, leur beau-frère, est devenu fou, mais à lier. Nous fumons et jouons au billard. Après dîner il y a a smoking party autour du feu du jardinier, et au salon le raisin est servi en abondance.

**La Rochette, le vendredi 12 octobre 1860** Bercé dans le bon lit de la Rochette je me lève tard. Il y a de vagues rayons de soleil. Fidèle à une de mes chères habitudes j'emprunte le fusil de Georges et fais une poursuite vainque aux moigniaux du parc. A 2h nous allons avec André à Dammarie, nous rencontrons Raoul de Mas et cette bonne petite manière d'abbé qui lui sert de précepteur, et les entraînons à notre suite. Nous allons voir dans un parc les ruines de l'abbaye du Lys. C'est ou plutôt c'était une splendide chose, aujourd'hui vaincue du temps et que chaque jour efface. Il s'y attache cet attrait si puissant des ruines et l'on aime à les voir. Nous revenons pour dîner. Le soir pipe, raisin, bezig, puis Mme Walker qui vient toute repentante frapper à la porte de ma chambre. Je me rhabille, j'ouvre, elle avait oublié de me donner du raisin.

**La Rochette, le samedi 13 octobre 1860** Il pleut tout le jour, il n'y a pas de pêche possible et Mr Walker s'en mord les doigts. Lever à 10h, billard, droit romain, pipe et raisin.

**Neuilly, le dimanche 14 octobre 1860** Mme Walker s'est levée à six heures pour me préparer un déjeuner. C'est la mère de famille dans son plus beau type, avec une gaieté exquise, une bonhomie aimable, des prévenances qui ont le rare don d'être continues sans jamais gêner. Aussi sous le toit bénit de la Rochette chacun vit l'âme dilatée et se croit à chaque instant chez lui. Je pars à 7h27 et suis à 9h à Paris. Je vais à dix heures à la messe de St-Roch et suis à Neuilly à midi. J'ai apporté quelques fascicules et m'occupe de mon herbier tout le jour. Je dîne avec un ami de mon frère Georges nommé Reverchon qui habite le Jura et me donne des renseignements sur la partie que nous n'avons pas vue cette année, le Val d'Orbe.

**Evry, le lundi 15 octobre 1860** Ce matin je vais à Paris avec mon père et cours chez Chaulin. Je le tiens enfin, cet infâme à qui j'ai tant de reproches à faire. Mais ce n'est pas par là que nous commençons. Après avoir ébauché quelques uns des récits nombreux que nous nous devons je le quitte pour aller serrer la main de Renault et lui rappeler qu'il m'a promis une visite à Evry. Il attend pour ce soir Mr Yong avec un portrait de sa fiancée. Je dois m'incliner là devant et ne suis point jaloux. Nous causons d'amitié jusqu'à 10h. Je vais déjeuner avec Chaulin. Après commence une course effrénée, en fiacre et à pied, par la pluie, chez Renault chez qui j'ai laissé un livre, chez mon père, chez ma tante Emilie, chez le tailleur. J'atteins enfin mon but qui était de pouvoir prendre le train de 2h10. Je suis à 3h à Evry et passe le reste du jour à lire, en fumant une charmante pipe que Chaulin m'a rapporté de Zurich. Mon chat va des mieux et partage ma couche.

**Evry, le mardi 16 octobre 1860** Il faut rattraper, je travaille en furieux tout le jour mon droit romain. Il tombe à quatre heures une pluie atroce

**Evry, le mercredi 17 octobre 1860** Beaucoup de droit romain et un peu de botanique. Je travaille jusqu'à 11h et finis les successions ab intestat.

**Evry, le jeudi 18 octobre 1860** Comme hier, du droit romain jusqu'à 11h. Heureuses, au point de vue de l'examen, les journées qui n'ont pas d'histoire.

**Evry, le vendredi 19 octobre 1860** Identité parfaite, des plantes et du droit. J'en suis aux contrats verbis.

**Evry, le samedi 20 octobre 1860** Je travaille le matin. A midi je suis chargé d'escorter ma tante Elisa à Corbeil où elle fait des emplettes. Nous y allons à pied par un temps superbe et revenons en chemin de fer. Emile vient à l'heure du dîner, nous passons la soirée ensemble.

**Evry, le dimanche 21 octobre 1860** Nous allons à la messe à Grand Bourg. Après déjeuner le soleil nous conseille la pêche; nos espérances sont trompées, l'insuccès est constant. Toutefois Emile qui sent sa ligne retenue croit avoir accroché une herbe et amène avec stupéfaction un barbillon de jolie venue, ce qui nous fait rester en place une heure de plus. Vers trois heures nous prenons notre parti et revenons aux treilles que nous cultivons sans partage le reste du jour. Le soir, singulière expédition, nous allons au théâtre de Corbeil où on joue *Le Gendre de Mr Poirier* et *Le Gamin de Paris*. La salle n'est pas brillante, quant à la mise en scène, elle est à crever de rire. Trois chaises en paille, l'une est cassée et le Verdelet<sup>28</sup> gesticule avec un débris. Les acteurs sont des jeunes gens assez mauvais, sauf un qui fait Mr Poirier et Joseph avec assez de variété. Nous revenons par le plus beau clair de lune du monde. Il y a un vrai regain d'été, c'est un peu tard.

**Evry, le lundi 22 octobre 1860** Je fais du droit romain avec rage et me trouve au soir dans un état d'abrutissement vraiment excessif. J'ai vu tous les duo rei. Le soir nous allons à la Conférence de Corbeil.

**Neuilly, le mardi 23 octobre 1860** Je pars à sept heures et vais déjeuner avec mon père. A midi je vais voir Decrais. Son accueil est charmant, tout ému de bonheur et d'amitié. Decrais est une nature exquise, il est impossible de se défendre contre ses séductions, il faut croire à son amitié et je goûte avec bonheur les expansions si aimables de cette matinée. Renault lui a fait la même confidence qu'à moi, il en était cent fois plus digne. Je le laisse à son élève et vais chez moi faire de la botanique. Il vient me prendre à 2h ½ et nous allons ensemble chez Renault. Le sujet de notre conversation commune se conçoit. Léon nous montre le portrait de sa fiancée. C'est une figure pure, grave et distinguée. Il serre avec bonheur dans son tiroir cette image qui lui rendra des forces aux heures de labeurs. La belle chose que l'amour, même à voir de loin, j'entends l'amour pur et tel que Léon nous le montre. Je vais dîner à Neuilly et passe la soirée en famille. Albert et moi avons un instant sanguinaire. Un chat suspect de fréquenter la maison sans justification de son identité est désigné à nos coups. Nous l'enfermons dans un cellier où nous allons l'attaquer sur les bouteilles, sous les bûches et l'assommons finalement. Je m'occupe de mon herbier jusqu'à 1h.

**Evry, le mercredi 24 octobre 1860** Je fais le matin les mille et mille courses de chacun de mes voyages à Paris, et pars à midi ½ pour Evry. J'y trouve Gratiot dont je désespérais et nous convenons d'une pêche. Il finit la journée à Evry. J'emploie sans façon les loisirs forcés que me fait sa visite àachever l'empoisonnement de mes plantes, et il faut qu'il m'aide. Le soir je fais du droit romain.

**Evry, le jeudi 25 octobre 1860** Je pars à 7h pour Essonnes. Avec volupté je promène ma ligne sur

28 Un des rôles du *Gendre de monsieur Poirier*

ces rives si connues et si aimées. Vive la pêche à la ligne, c'est ma profession de foi, majeur ou mineur n'importe. La bête s'amuse et aussi l'autre qui va ou elle veut. Cela va bien jusqu'au déjeuner. J'en prends 25, nous pouvions espérer une belle journée. Il y a du ralentissement dans l'après-midi, néanmoins c'est toujours le plus charmant des plaisirs incompris. Je m'en vais à 4h ½. J'ai pris quarante-cinq poissons. Le soir droit romain.

**Evry, le vendredi 26 octobre 1860** Droit romain tout le jour et le soir jusqu'à 11h: De divisione stipulationum

**Evry, le samedi 27 octobre 1860** Travail tout le jour. J'entame les stipulations inutiles. J'attends à chaque train Renault qui ne vient pas et manque au plus beau soleil du monde.

**Evry, le dimanche 28 octobre 1860** Je vais à la messe à Grand-Bourg et travaille après le déjeuner. A une heure j'étais dans la grave question de l'infantia. Renault arrive et les livres sont joyeusement fermés. Nous errons un temps vers les treilles. Renault m'apprend qu'il ne fera pas son doctorat. Il veut employer ses deux ans à faire de la cléricature. C'est une résolution qui m'afflige car elle me prive d'un très cher compagnon d'études, mais je ne la puis blâmer, elle est, comme dit Walker, fort pratique. Après les présentations nous partons bras dessus bras dessous, heureux d'être ensemble et de respirer à nous deux ce bel air pur d'automne. Nous montons dans la forêt de Sénart. Depuis les premières confidences de Renault, nous n'avons pas eu de véritables expansions à nous deux et nous avons le cœur plein, moi d'amitié, lui de confidences. Nous nous étendons dans une clairière de la forêt de Sénart, le ciel est bleu, le soleil qui se couche dore les feuilles jaunes. Léon parle et j'écoute en extase; c'est toujours la même histoire toujours jeune et charmante de ce premier amour, je m'y identifie tout entier, j'aime d'une amitié vraie cette jeune fille qu'il me fait si pure et si aimée. Les heures coulent et nous revenons plus unis encore à la nuit tombée. Le soir la lune est splendide et nous prolongeons au jardin puis au coin du feu une de ces causeries sans raison et sans fin, tout imprégnées d'une amitié émue.

**Evry, le lundi 29 octobre 1860** Le temps est encore très beau, nous faisons ensemble une longue promenade. La conversation vole, sur le passé, sur le présent, sur l'avenir. On se bâtit en marchant des châteaux en Allemagne, où j'apparaiss en gants blancs, tenant l'emploi de confident. Nul ne me va mieux. Aurai-je mon heure d'amour? Je ne le sais: à coup sûr je place au second rang l'insigne bonheur d'être dépositaire d'un aussi chaste secret. Garçon d'honneur? Pourquoi pas! Nous allons ainsi, tantôt admirant cette belle nature d'automne, tantôt nous en abstrayant dans d'autres pensées. Nous faisons le grand tour de la forêt de Rougeau et le poussons jusqu'au château de Mr Clary, La Grange. J'assomme par là un jeune lapin sans expérience et suis un peu inquiet en passant devant les chiens du garde, durant que ma jeune victime repose dans ma poche de derrière. Nous passons l'eau à Morsang et revenons par la grande route et par Essonnes. Puis vient Evry, le dîner et les délices du coin du feu.

**Evry, le mardi 30 octobre 1860** Le temps gris est revenu, le soleil s'en va avec Renault. Après déjeuner nous allons ensemble à Essonnes. Je le laisse chez son oncle et vais chez Gratiot qui m'attendait. Nous pêchons, cela va assez mal. Il fait un froid absurde. Gratiot accomplit quelques exploits sur les goujons, je suis moins heureux. Je prends 22 poissons. Je reviens dîner à Evry en pleine nuit. Le soir, droit romain.

**Evry, le mercredi 31 octobre 1860** Je travaille tout le jour. Emile vient à six heures. Nous passons la soirée ensemble et fumons avec bonheur au coin du feu.

**Evry, le jeudi 1er novembre 1860** Que c'est bien un vrai temps de Toussaint. Il fait gris, il fait

froid, Emile est ennuyeux. Enfin, c'est complet. Notre journée est aussi parfaitement terne. Nous allons à la messe à Grand-Bourg, nous fumons, nous jouons au billard, nous allons à Corbeil au café du Commerce et passons la soirée comme hier, aussi comme demain.

**Evry, le vendredi 2 novembre 1860** Après la messe il nous semble que le temps s'est un peu amélioré et nous allons nous promener. Nous suivons la grande route de Paris jusqu'au grand pont de l'Orge. Là, nous descendons et suivons l'Orge jusqu'à Athis. Décidément Emile n'est pas amusant; après mes bonnes expansions avec Renault je trouve que cette promenade n'en finit pas. Emile se gâte, il devient dogmatique, pédant. Je lui dois beaucoup et ai besoin de le voir moins durant quelques temps pour rester avec lui aimable, comme il faut que je sois. Nous passons l'eau à Juvisy et revenons par Champrosay et Soisy. Nous arrivons à Evry pour dîner, c'est-à-dire par une nuit profonde.

**Paris, le samedi 3 novembre 1860** Emile et moi nous partons à sept heures. Je vais déjeuner avec mon père. Albert passe aujourd'hui son examen écrit du baccalauréat et mon père est dans des transes, ou plutôt dans des désespoirs anticipés qui font peine à voir. Je commence mes démarches à fin de prestation de serment, c'est-à-dire que je vais déposer mon diplôme au parquet du Procureur Général, ce que faisant j'assiste par raccroc à la sortie de la messe du Saint-Esprit. C'est un beau défilé. Mgr Morlot qui avait dit la messe était il y a deux jours à Valence. Mme Jacquin, dès longtemps son amie, l'avait prié de venir la voir. Je vais de là voir Renault et ne le trouvant pas je vais passer deux heures chez Decrais. Je reviens dîner avec mon père. Georges et Albert sont là, ce dernier est assez content de ses compositions mais il l'était aussi au mois d'août. Nous allons tous quatre aux Français. Je revois *La joie fait peur* avec plus d'émotion cent fois qu'au premier jour; à trois reprises, laissant tomber la tête, j'ai cru que les sanglots allaient éclater. *Les jeunes gens* qui viennent après sont faibles, mal écrits, mais amusants à cause du jeu des acteurs, surtout Delaunay qui est exquis.

Enfin cela finit par une pièce de qualité toute contraire, un marivaudage sans intérêt, mais modèle du genre, un dialogue en feu d'artifice, un esprit et un style excellents. Somme toute, on s'en va comme toujours en sortant d'ici, honnêtement satisfait.

[Collée en marge une coupure de presse annonçant à la Comédie-Française *La joie fait peur*, de Mme Emile de Girardin, *Les jeunes gens*, de Léon Laya et *Les deux veuves*, de F. Mallefille, avec les distributions.]

**Neuilly, le dimanche 4 novembre 1860** Je vais à la Conférence de St-Médard avec Chaulin et y vois P. Bonnet. J'entends la messe à St-Sulpice puis, prenant une voiture, j'achève le déménagement de mon herbier qui est définitivement casé à Neuilly. J'ai apporté aussi Demangeat. J'y travaille tout le jour et le soir jusqu'à onze heures.

**Le lundi 5 novembre 1860, Evry.** Je pars avec mon père. Il est toujours désespéré par avance de l'examen d'Albert et refuse toute espérance et toute consolation. Je vais déjeuner avec Chaulin et cours après à la Sorbonne. Je trouve le nom d'Albert sur le tableau des admissibles et éprouve un immense soulagement. C'est presqu'affaire faite. Son ami Devin que je rencontre là est bien content aussi. Nous allons ensemble à l'Ecole de droit prendre lui sa première et moi ma 13ème inscription. C'est je l'avoue un moment fort agréable pour moi que celui où j'inscris en marge: dix mots rayés nuls. Ces mots sont: pour-laquelle-il-a-payé-la-somme-de-trente-francs<sup>29</sup>. Je vais de là au Palais apprendre à mon père ce premier succès d'Albert. Mon père est dans une joie égale à son inquiétude, il n'y voyait plus clair et se perdait dans les couloirs. Je vais avec lui retirer mon diplôme du parquet et le porter au greffe où on me remet, en me donnant jour pour samedi, un petit règlement de vie d'une précision merveilleuse. Je remonte à la Sorbonne et assiste à l'examen

29 Grâce à son premier prix de concours général il est dispensé des droits d'inscription cf. Journal du 10 août 1860

d'Albert. Il passe facilement moins une noire pour la logique. Le voilà bachelier, je suis bien heureux, moins pour lui que pour mon père. C'est ma quittance, me disait celui-ci, et qu'y a-t-il de plus désirable qu'une quittance!

Prenant mes jambes à mon cou je mène une course enragée pour porter des cartes chez le Premier Président, chez le Procureur Général et chez le Bâtonnier. Ce dernier demeure à l'ancienne barrière Clichy. Je prends le chemin de fer et suis à Evry pour dîner. Cela n'y va pas tant bien, André est malade et aussi sa mère. Je travaille le soir.

**Evry, le mardi 6 novembre 1860** Je fais du droit romain tout le jour, et fort.

**Evry, le mercredi 7 novembre 1860** Droit romain, botanique, journaux de voyage. Le tout jusqu'à minuit.

**Evry, le jeudi 8 novembre 1860** Je me livre aux mêmes travaux qu'hier et avec le même acharnement. Je reçois une lettre toute heureuse de mon père, heureuse du succès d'Albert, heureuse aussi de son nouveau clerc, Walker, un modèle!!

**Evry, le vendredi 9 novembre 1860** Je fais du droit romain tout le jour, et aussi mes paquets.

**Paris, le samedi 10 novembre 1860** A sept heures je pars, et définitivement cette fois. Je quitte Evry sans regret, le vent, le froid le rendaient désagréable. Et cependant j'ai tort, je viens d'y couler un mois d'un calme parfait, d'un travail profond, et je me jette vers une autre vie plus agitée, dans une sphère bien étroite encore, Dieu merci. Mais j'ai encore l'âge où ces vues d'avenir ne troubent pas l'heure présente, si bien que je vais à Paris et qu'ayant noué la cravate blanche solennelle je vais revêtir pour la première fois chez le costumier Fontaine, au Palais, ma robe d'avocat. Je me rends à la bibliothèque, nous sommes treize, y compris Labour. A l'heure marquée nous filons en procession noire par les noirs corridors et arrivons à la 1ère Chambre. Le greffier bredouille une formule; chacun de nous à l'appel de son nom lève la main et dit «je le jure», avec une variété assez heureuses de gestes et d'intonations. Nous assistons suivant le programme à une partie de l'audience, que nous faisons la plus courte possible. C'est Mathieu qui plaide. Barrême m'attendait là. Je suis son débiteur d'un déjeuner. J'avais parié ne rien avoir au concours et dois acquitter convenablement ma dette. Le repas se fait selon l'usage chez Foyot et il est gai. Barrême arrive tout récemment d'Avignon, si bien que le premiers moments de ma vie d'avocat s'écoulent gaiement. Et cependant je le suis! Est-ce pour la vie? Je n'ose encore l'espérer. Mais si je ne réussis pas ce ne sera pas, je le jure, faute d'un énergique effort.

Après déjeuner Barrême et moi nous allons chez Decrais. Nous y trouvons Testu, qui est bien fâcheux. On cause de la Tronchet naturellement. Pauvre Tronchet! On va poser cette année sa question d'être ou de n'être pas. Il y a une grande dispersion, à peine pouvons-nous compter sur quinze fidèles. Par bonheur tous les bons nous restent, sauf Lecoer. Enfin nous verrons!

Je vais trouver mon père. Nous dînons ensemble avec le nouveau bachelier Albert, puis nous allons au Gymnase. Mon père se trouve assis à côté de Larnac, l'avocat qui sait son monde et commence quelques circonvallations; ce que voyant je prie mon père de changer de place avec moi et confisque à mon profit pour la soirée les amabilités et l'esprit de Larnac.

On nous fait avaler d'assez méchantes pièces où Lesueur est assez bon dans des rôles grimés, mais la dernière, qui est un succès, est amusante et a même une idée comique. Durant que Mr Perrichon, qui voyage à Chamonix, est en voie de tomber dans un trou, l'un des deux amants de sa fille le sauve: ce que voyant le rival se fait sauver par Mr Perrichon d'une crevasse creusée par son guide dans la neige. Extase de Mr Perrichon qui s'attache à son sauvé en même temps qu'il se détache de son sauveur. Le rôle du rival sauvé a des mots assez heureux et est pas mal tenu par un acteur qui fait des progrès, Landrol.

[ Collée en marge une coupure de presse annonçant au Gymnase Dramatique *Les philosophes de vingt ans*, de Mme Berton, *Le capitaine Biterlin*, d'About et de Najac, *Un tyran en sabots*, de Dumanoir et Lafargue, et *Le voyage de Mr Perrichon*, de Labiche et Martin, avec les distributions.]

**Neuilly, le dimanche 11 novembre 1860** Je vais à la Conférence St-Médard. Jules Bonnet y vient avec son uniforme de polytechnicien qui lui va à ravir. Je vais à la messe à St-Sulpice, après avoir déjeuné avec Chaulin au café de l'Ecole. Je vais après voir Mr Bonnet. Je vais à deux heures à Neuilly et je m'occupe de mon herbier le reste du jour.

Le soir, c'est la fête de mon père; il y a du monde à dîner, entre autres Mr et Mme Janvier qui provisoirement me plaisent. Mme Janvier, un peu gueularde et non très distinguée, est une très bonne femme. Mr Janvier, greffier aux ordres, très fort en droit pratique, est très amusant. Mais à la male heure j'attrape une invitation pour mercredi à Courbevoie. La chose est abominable!

**Neuilly, le lundi 12 novembre 1860** Ma mère n'arrive que demain et je passe la journée dans ma pénible cellule de Neuilly, à faire de la botanique et surtout du droit romain.

**Paris, le mardi 13 novembre 1860** Je pars de Neuilly après déjeuner, je vais à la messe. Ma mère arrive pas très fatiguée et avec toute sa smalah dans laquelle est comprise le chat sauvé des eaux. Je travaille tout le jour.

**Paris, le mercredi 14 novembre 1860** Je me lève tard. Hélas, c'est mon dernier jour de grasse matinée, dure année que celle-ci. Je vais au Palais savoir le nom de mon rapporteur au stage. C'est ainsi que je l'avais demandé Mr Rivolet. Je vais donc faire à Mr Rivolet la visite d'usage; je ne trouve que l'excellent Mr Vuatrin à qui je laisse mes pièces et avec qui je m'entretiens de vicissitudes du doctorat. Je rentre travailler. Après dîner je m'habille et vais rejoindre mon père à l'omnibus. C'est aujourd'hui qu'a lieu ce bal impossible à Courbevoie. On y arrive toutefois. C'est la fête de Mr Janvier. On danse avec énergie. Il y a des fillettes et non trop laides; il y a mes sœurs et ma pauvre Henriette plus jolie que toutes et que son infirmité, chaque jour plus visible, relègue au dernier rang. Je danse à la corvée, la bonne Mme Janvier est sur ce point le plus intolérant et le plus intolérable du monde. Aussi l'invité-je à danser: elle n'a que ce qu'elle mérite. A dix heures ½ , après avoir brillé au Lancier, je pars; je suis chez moi à 11h ½ et travaille jusqu'à une heure pourachever mes rédactions du troisième livre des *Institutes*. C'est ainsi que j'irai au bal cet hiver.

**Paris, le jeudi 15 novembre 1860** Or sus! Les grands labours commencent. Nous nous ceignons les reins et commençons ces rudes travaux du doctorat. A huit heures ½ je suis à l'Ecole. Rien en général n'est fade comme une première leçon, cet éternel boniment du professeur est agaçant en 4ème année. Chambellan n'y manque pas ; au moins Royer-Collard qui vient après fait-il le sien fort bouffon et adresse une invocation à ses muses. «Or mes muses, dit-il, c'est vous, messieurs». Royer-Collard, c'est le droit des gens, Chambellan c'est -Ecoutez!- le droit français étudié dans ses origines féodales et coutumières; sans aucun préjudice de Mr de Valroger, Histoire du droit romain et du droit français, lequel n'a pas commencé son cours.

Ce doctorat; ce n'est pas encore la solitude, mais c'est déjà la dispersion ! Je vois bien et avec plaisir Barrême, Robin, même De Larque et Lacaille. Je salue Collin, Danielopoulos, mais Chaulin est chez l'avoué. C'est lui qui me manquera le plus, aussi Chevrier, aussi Cheramy, aussi Walker. Decrais prépare son quatrième examen. Mais des favoris que l'on attendait guères se dessinent à l'horizon; c'est Renault qui vient assister au cours de Chambellan et part avant que je n'aie pu l'approcher. Pour déjeuner nous avons une demie heure, c'est trop peu. Aussi suis-je bien décidé à ne pas suivre Royer-Collard. Qui le croirait, c'est Vuatrin qui m'en a donné le conseil. Je déjeune avec Barrême et Lechevallier: ce dernier a passé l'an dernier son premier de doctorat. A onze heures je suis à Demangeat, avec Albert et Léon Devin. Je retrouve avec plaisir cette belle

clarté de parole. Je rentre travailler. Le soir Emile puis Renault viennent me voir. Le second qui est bien un peu girouette veut maintenant faire son doctorat, mais c'est en restant chez Meurret, son avoué. Je combats vivement cette résolution et lui démontre l'impossibilité de tout mener de front. Il faut que mes conseils répondent à quelque corde de son cœur, car il me quitte convaincu et clerc démissionnaire. Je travaille jusqu'à 11h ½ . Je gagne là un bon compagnon.

**Paris, le vendredi 16 novembre 1860** A huit heures, Valette. Il pleut, c'est dur, mais le cours est bon. Je déjeune au quartier Latin et je commence aujourd'hui une série d'essais et de pérégrinations dans toutes les crémeries, bouges et restaurants des environs. Après je travaille. J'entends un cours très remarquable, celui de Mr Duverger. Reliant la 2ème année à la 1ère, il établit que de l'organisation faite par le Code de la famille et de la propriété, devait découler son organisation des successions. Je rentre travailler. Le soir j'ai la visite de Cheramy à qui j'avais écrit, gourmandant son inertie au sujet de la Conférence Tronchet. C'était à tort, il a tout préparé pour que dimanche puisse avoir lieu ce déjeuner de réunion convenu l'an dernier. Travail jusqu'à 11h ½ .

**Paris, le samedi 17 novembre 1860** Je vais à Chambellan et Demangeat. Royer-Collard est supprimé. J'ai ainsi une heure et demie pour travailler et pour déjeuner. Il pleut toujours. Travail jusqu'à 11h ½ .

**Paris, le dimanche 18 novembre 1860** Je vais à la Conférence St-Médard et à la messe. A onze heures je me trouve chez Foyot où est le déjeuner Tronchet. Nous sommes douze, le bureau en entier, Cheramy, Testu, Robin et Barrême, puis Roche, Lalouel, Renault, Decrais, De Larque, Chevrier, Drechoud et moi. Chevrier ne sera pas des nôtres, mais plusieurs qui ne peuvent être au repas ont envoyé leur adhésion, comme Coulon et Corne; nous aurons sûrement à leur retour Lacoin, Baradat, Lefébure, Ameline et Duvergier. On nous a fait espérer Delaplane; Harel, Justin, Lacaille, De Lesser, Lemarchand, Labour et Regnault sont douteux. C'est donc quinze à vingt, au plus. Pouvons-nous élire sur ces bases? A la fin du repas qui est très gai et très amical, la question est posée et De Larque qui est toujours judicieux au champagne formule savamment l'option entre l'annexion et l'aggrégation. L'aggrégation<sup>30</sup>, c'est une idée de Cheramy et de Testu qui voudraient appeler à nous des étudiants de 3ème année, spécialement De Sancy, Bergeret et quelques autres de Bonaparte qui forment la Conférence Sieyès. L'annexion consisterait à se réunir à la Conférence Demante, où il y a des gens très forts; Renault et moi l'avons proposée. Mais l'annexion comme l'aggrégation rencontre une vive résistance et l'on décide qu'on se réunira le soir, au Palais. Je reviens avec Barrême, nous rencontrons Baudrier, tous deux viennent fumer chez moi. Je vais dîner à Neuilly, j'en reviens à dix heures et travaille une heure.

**Paris, le lundi 19 novembre 1860** Je vais aux deux cours de Valette, 3ème année, et Duverger, 2ème année. Je travaille à la bibliothèque de l'Ecole et à la maison. Renault vient me prendre pour aller à la Conférence Labruyère. C'est aujourd'hui séance de rentrée et d'élections. Le rouge Thureau fait le discours de rentrée et le fait bien, comme tout ce qu'il prépare. Mais voici qu'il est question de moi et que je deviens rouge. Thureau, énumérant les gloires de la Labruyère dans l'année qui vient de s'écouler, expose que d'une part, un de leurs plus anciens confrères va faire à la Conférence des avocats le discours de rentrée, tandis qu'un des plus jeunes vient de préluder aux succès du stage par le plus brillant succès de l'Ecole de Droit. Là-dessus on applaudit comme de raison, et la sueur me monte.

Après viennent les élections. Nous nous étions tous promis de nommer Decrais; hier nous avions bu à la santé du Président de la Labruyère, et voici que nous comptant nous nous trouvons quatre Tronchet. Si nous votons pour Decrais nous aurons l'air d'une cabale, aussi égarons-nous nos voix. Desjardins que portait la fraction Larnac-Demante est élu sans opposition. Sur quoi, voyant notre

30 Il écrit le mot à l'anglaise, avec trois g.

sagesse, la dite fraction avise de nous marquer deux bons points. C'est pitié de voir comme ces gens -là tiennent les élections en main. Renault est nommé 2ème Vice-Président et moi 1er secrétaire. Je trouve cette dernière nomination des plus gaies, mon droit romain étant mon seul titre littéraire. Je souhaite qu'il leur suffise pour me nommer plus tard Président, car je n'ai pas l'intention de leur en fournir beaucoup d'autres. Giraudeau est nommé 1er Vice-Président et Raoul Brun 2ème secrétaire. Le nouveau bureau s'installe et Desjardins prononce une assez méchante harangue. L'animation et la gaieté que je rapporte de cette séance ne sont pas de longue durée. Je trouve au retour chez moi que ma grand-mère a reçu les plus tristes nouvelles de Valence. Mme Jacquin, une sainte sur terre, est très dangereusement malade. Marie l'écrit, dans le désespoir.

**Paris, le mardi 20 novembre 1860** Je vais à Chambellan. Barrême et moi continuons nos recherches pour trouver une alimentation supportable. Cours de Demangeat et après le premier cours de Mr de Valroger, un enseignement qui n'est pas drôle. Travail jusqu'à 11h ½

**Paris, le mercredi 21 novembre 1860** Je vais au cours de Valette et de Duverger. Les trois ans de Duranton m'ont appris, entr'autres choses, à n'être pas difficile sur les cours de droit civil, et je goûte un vrai plaisir à suivre ces deux cours. Jamais enseignement ne se distinguera par des caractères mieux tranchés. Valette tient son cours le matin à l'heure brune encore, dans ce vieux amphithéâtre qui est si sombre, devant un auditoire peu nombreux. Penché sur le Code, en rappelant, en comparant tous les textes, il élève merveilleusement l'esprit du législateur au dessus de la parole écrite. Prétendant à instruire avant toute chose, il ramène à tout instant les principes, semble effleurer à peine les controverses et écartant les arguments d'un mot, il montre la raison de décider presque avant la raison de douter. Tout entier à son œuvre il est heureux d'enseigner, il parle d'une façon bonhomme et parfois éclate de rire en démêlant quelqu'obscurité de rédaction ou quelqu'inadvertance de texte.

Duverger est tout autre, il fait son cours au nouvel amphithéâtre, inondé de lumière, au milieu d'un public nombreux. Sa parole est rapide, nette, vivement accentuée; assez dédaigneux de son auditoire, il est plus sensible au charme de la discussion qu'aux intérêts didactiques de l'enseignement. Il cherche la controverse et s'y jette à corps perdu. Il expose d'abord le système de l'objection et séduit; puis revenant sur ses pas il reprend successivement les arguments qu'il vient d'exposer, les attaque, les combat, les détruit de fond en comble, et passe. Chacun des principes qu'il énonce est soutenu par l'histoire, par un examen approfondi des arrêts et parfois procède d'un examen philosophique très élevé.

Le soir je dîne chez Chaulin. C'est le repas d'adieu de ce bon Rozat qui vient de faire à Paris un très court passage. Il retourne à Bordeaux et prétend faire de là son doctorat. Tout le patronage dîne chez Chaulin, il y a aussi Chevrier qui dans ce public nombreux et officiel arrive en pantalon gris et redingote brune. Il y a aussi Coulon et sa mère, aussi Mr Perrens qui est actuellement professeur de Maurice<sup>31</sup>. La soirée est assez gaie. Je travaille un peu en rentrant.

**Paris, le jeudi 22 novembre 1860** Nous avons reçu la nouvelle de la mort de Mme Jacquin. Rien ne m'a laissé des souvenirs de vénération plus profonde que la visite qu'il y a deux ans je lui fis à Valence. Restée veuve de bonne heure et sans fortune, elle fit comme ma mère et perdant sa fille, elle se dévoua toute entière à l'éducation de sa petite-fille. Contrariée par la belle-mère de Marie, femme envieuse et rapace, par le père, un des hommes les plus bêtes qu'il se puisse trouver, elle est arrivée à faire de Marie cette jeune femme exquise et charmante. Quand celle-ci fut mariée, Mme Jacquin ne considéra pas sa tâche comme finie; elle se refusa la suprême joie de vivre avec sa petite-fille. Sa présence à Saillans aurait porté ombrage aux parents de Mr Eymieu. Elle alla se fixer à Valence pour être à portée de continuer à sa petite-fille ses conseils et pour lui donner jusqu'à son dernier instant.

31 Maurice Chaulin, le frère cadet de Georges.

Je vais aux trois cours. Baradat, mon cher Baradat est arrivé, je cours l'embrasser et le réembrasser. Je travaille jusqu'à 11h. Je reçois ma lettre d'admission au stage.

**Paris, le vendredi 24 (pour 23) novembre 1860** Ma vie se continue, uniforme et dure. Lacoin et Delaplane sont revenus. J'ai retrouvé avec plaisir le premier et relié connaissance avec le second: nous déjeunons le plus souvent ensemble chez Viot, un affreux bouge. J'assiste aux deux cours et fais mes visites de pauvre au quartier St-Médard, Mme Compère et Mme Hudricritou. Travail jusqu'à minuit.

**Paris, le samedi 24 novembre 1860** Je vais aux trois cours; travail jusqu'à onze heures.

**Paris, le dimanche 25 novembre 1860** Je vais le matin à la Conférence et à la messe; il m'est doux de déjeuner chez moi: Walker et Decrais viennent me voir. Ô Walker, les déceptions! Les débuts de Walker chez mon père furent étincelants, et mon père, croyant avoir mis la main sur le clerc modèle, arrêtait les passants pour se congratuler; la salle de Pas-Perdus retentissait de sa joie et l'expression m'en était rapportée par les Emile, les Talandier, les Coulon, car, au vrai, j'ai la basoche remplie de mes amis. Puis ne voila-t-il pas que l'autre soir, Jo vient de son air doux dire à mon père qu'il ne peut se résoudre à revenir le soir et que par suite il le prie de le considérer comme simple amateur.

Du reste, soit la cléricature, soit toute autre cause, Walker parfois si gai est le plus éteint et le plus morose du monde. Il ne viendra plus à la Tronchet et tient à ce propos un langage que Decrais ne trouve nullement à son goût.

Je vais dîner à Neuilly avec les frères Lebrun qui ne sont pas amusants et ont le plus mauvais genre du monde. L'un d'eux a eu cependant à dîner un joli mot. Je me plaignait de l'augmentation du prix du tabac. «C'est, a-t-il dit, une dépense pour ceux qui fument la cigarette. Or ils ont une odeur de tabagie à faire frémir»

Le Moniteur de ce matin contient un décret de la plus haute importance: faculté pour les Chambres de voter une adresse, ministres sans portefeuilles soutenant les projets de loi, élargissement du droit d'amendement. En outre on annonce un changement complet de ministère et d'idée. Ce peut être le commencement de la liberté constitutionnelle qui serait la seule consolidation possible à cette dynastie. Il faut attendre pour en juger.

**Paris, le lundi 26 novembre 1860** Je vais à Valette et travaille. On suit pour le doctorat des conférences à l'Ecole, dirigées par des suppléants. J'ai pris pour maître de conférence Vernet; son heure est la plus fâcheuse du monde et m'empêche de suivre Duverger, je m'en suis aperçu trop tard. Je vais aujourd'hui à sa première conférence. Il y a Danielopoulo, Cornudet, Barrême; il m'interroge beaucoup et spécialement. Cela dure deux heures. Je rentre travailler.

Le soir je vais à la Conférence Labruyère. Faugeron lit un fort bon travail sur Etienne Marcel, et Charpentier un assez insipide rapport sur un travail lu l'an dernier, Cicéron entre César et Pompée. Puis voici que Desjardins ne sait où donner de la tête et que pour la première séance de sa présidence les orateurs lui manquent absolument ; il appelle le bureau à son aide et envoie successivement Brun et Renault à la tribune. Je me dévoue et me grisant d'idées, j'y vais à mon tour. Je commence assez gairement par des remerciements: «Appelé, dis-je, par votre bienveillance toute préventive à siéger sur les fleurs de lys de la Labruyère sans y avoir jamais ni rien dit, ni rien fait, je compromets singulièrement en venant à la tribune mes chances d'avancement» Je développe sur Cicéron deux ou trois idées que j'avais notées. Les mots viennent, je ne me croyais pas capable d'improviser. Après avoir également éreinté Cicéron, César et Pompée, je réserve tous mes éloges pour Caton: «Monsieur Brun vous a dit, Messieurs, que de tels caractères avaient fini avec le paganisme; détrompez-vous, Messieurs, il y a encore des amants des causes perdues, des Catons chrétiens, qui ne se suicident pas et s'enveloppent dans leur défaite comme dans la plus belle

victoire» Le cœur me vient aux lèvres un moment, j'ai une vrai chaleur, je suis très compris et interrompu par des applaudissements. «Croyez-le, Messieurs, dis-je en dominant le bruit à pleine gueule, si précieux, si abondant qu'ait coulé le sang, si c'est pour un principe, il n'est jamais perdu» Et je vais m'asseoir applaudi de nouveau, crispé, tremblant, mais enchanté. Mes amis me félicitent à la fin de la séance.

**Paris, le mardi 27 novembre 1860** Je vais aux trois cours et de plus à une Conférence que Pellat nous fait sur les Pandectes. Il explique, et fort savamment, une loi De captivis. Je rentre éreinté. A huit heures nous sommes au Palais de Justice: la Conférence Tronchet tient sa première séance dans un beau local, la chambre des appels de police correctionnelle; nous sommes seize membres présents. Ne voilà-t-il pas que Cheramy arrive en cravate blanche et revêt sa robe qu'il a fait apporter. Il déclare la séance ouverte et commence un discours. Oh, ceci est trop fort! Cela dure bien vingt minutes, dans les hauteurs d'une éloquence fulminante. La Conférence Tronchet ne pouvait périr (ici une tartine contre les annexionnistes). Elle est semblable à ces institutions du moyen-âge qui restaient seules debout dans l'affaissement universel! La confraternité!! L'indépendance!! Entrez en lice orateurs de la Conférence Tronchet! Vous qui aspirez à être de grands avocats! Ou qui bornez vos vœux à être d'honnêtes officiers ministériels! Ce ne sont là que les apices rerum. Le discours était à sténographier. On n'osait ni se regarder ni rire. Cheramy est à dater d'aujourd'hui perdu dans mon esprit.

Puis sont venues les questions de règlement. Voici tout simplement ce que proposait le bureau. Un ministère public. Publicité des séances. Obligation de porter la robe. Les deux dernières ne méritaient que des éclats de rire, la dernière a passé, le croirait-on. Nul n'a su ce qu'il votait. Ainsi a ajouté le petit Testu de sa voix aigre, nul ne sera reçu ici s'il n'est en robe. C'est sur le dos de ce petit animal là que nous prendrons notre revanche aux prochaines élections. On a admis également un plan de Decrais: nous voterons des projets de loi! Nous ferons de la belle besogne, de la belle besogne nous ferons. Renault n'était pas là et j'avais un mal de gorge à ne pas articuler un mot. Je suis sorti furieux.

Disons tout cependant, il y a eu un bel élan de présentations. De Vienne, mon camarade de collège Viallet, un ami de Barrême nommé Goubet, puis Morard, un ancien, et des bons qui demandaient à rentrer, Collin le lauréat, Delaplane qui ira très bien et enfin un Mr Toussaint, jeune homme beaucoup plus âgé que nous, très sérieux dit-on, et un des anciens de la Conférence Labruyère.

**Paris, le mercredi 28 novembre 1860** Je garde la chambre pour enrayer mon mal de gorge. Beaucoup de tisanes et de droit.

**Paris, le jeudi 29 novembre 1860** Les trois cours. Un grand dîner le soir chez Mr Rivolet, où je vais avec mon père. Ce n'est nullement gai. Je ne suis pas même à côté de Mr Vuatrin, une grosse demoiselle rougeaudé m'en sépare: c'est Melle Oudot, la fille du professeur. Je me souviens de fortune qu'elle était l'amie de Marie Cornuault et l'entretien va. La soirée, on a des professeurs de droit pour s'amuser. Heureusement que Mr Rivolet, touché de mon ennui, me présente à un jeune secrétaire, Madelin, et que j'accroche mon président, Desjardins. Je rentre à minuit.

**Paris, le vendredi 30 novembre 1860** Valette et Vernet. Je vais au Palais revêtir pour la première fois ma robe et assister à la fin de l'affaire Leymarie qui a fait assez de bruit. Mr Leymarie avait publié une brochure intitulée *Une demande en autorisation de journal*, dans laquelle il relatait ses conversations avec Mr Billault et Mr de la Gueronnière. Le refus qu'on lui faisait était motivé sur ce que son opposition, étant modérée, serait difficile à détruire par les avertissements. Dans la discussion du budget à la Chambre, Ernest Picard vint à parler de cette brochure. Mr Baroche qui siégeait au banc des commissaires, prit les choses de très haut et déclara que les allégations de la brochure étaient absurdes, mensongères, ou quelque chose d'approchant. Lettre de Mr Leymarie en

réponse à ce discours, adressée par lui à tous les journaux qui l'ont reproduit avec le compte-rendu des débats. Un Mr Dronsart, chef du bureau de l'Esprit public au ministère, parcourt activement les bureaux des différents journaux en leur signifiant officieusement que l'administration les verrait avec déplaisir insérer la lettre. Refus d'insertion et procès, dans lequel les journaux viennent s'en rapporter à justice.

Leymarie perdra, le fait est sûr. Mais ce qui est révoltant est le fait suivant: ce Dronsart, un bel homme ma foi, a un fauteuil à côté du Tribunal, dans lequel il se carre, regardant dédaigneusement l'assistance. Quand Andral est arrivé dans sa plaidoirie à parler de son intervention, Mr Benoist-Champy a suspendu l'audience . Dronsart est sorti en même temps que le Tribunal, rentré en même temps, et quand Andral a voulu reprendre sur ce point, on l'a interrompu tout net. C'est un manque de dignité surprenant.

Je rentre travailler jusqu'à 11h ½ .

**Paris, le samedi 1er décembre 1860** Je vais aux trois cours, je fais mes visites de pauvres et vais voir ma tante Adèle, toujours très faible et bien souffrante. Travail jusqu'à 10h ½.

**Paris, le dimanche 2 décembre 1860** Je vais à la Conférence et à la messe. Après déjeuner il me vient du monde, Emile, Baradat puis Herbette. A quatre heures je vais faire une visite de retour à Mme Grétillat puis à Mme Gratiot. Albert et moi nous dînons chez Mr Devin, le père de son ami. Je suis reçu dans cette maison d'une façon fort aimable. Devin, l'ami d'Albert, est un garçon sérieux qui pioche son droit. Je travaille un peu au retour.

**Paris, le lundi 3 décembre 1860** Après le cours de Valette je déjeune en hâte avec Renault et Gaultier, et vais à 11h ½ à la bibliothèque des avocats. C'est aujourd'hui la séance de rentrée de la Conférence des Avocats. Je prétendais travailler en attendant l'heure, mais j'avais compté sans Ripault qui vient s'installer à mon côté. Du reste la foule devient envahissante et la chaleur étouffante. C'est à deux heures seulement que le bâtonnier fait son entrée, avec le Conseil et les orateurs, et Jules Favre, que je n'avais jamais vu, prend la parole. Quelle magie. Sa voix harmonieuse et charmante lit un discours d'un art merveilleux et en certains passages d'une haute éloquence. Il fait en énumérant les pertes de l'ordre un portrait de Bethmont qui est exquis, il dépeint avec un style délicieux Liouville, Vatimesnil. En parlant de ce dernier il désigne Berryer à qui une ovation d'un véritable enthousiasme est faite par l'assistance. Je veux rester sur les souvenirs d'un si beau discours et sors sans entendre Beslay ni Aymé. A la maison je vais voir mon oncle Henri qui s'est heurté le genou ces jours-ci et garde le lit avec une vive douleur à la jambe.

Après dîner je vais à la Labruyère. Beslay suivant l'usage y lit son discours. Ceux qui fatigués de la séance l'ont entendu après Jules Favre l'ont parfois assez peu goûté, pour moi qui l'entend ici à tête reposée, je le trouve fort bon. Le sujet en est: retracer les formes et le style de la plaidoirie. Beslay l'a traité non didactiquement, mais historiquement, c'est-à-dire qu'il a tracé avec vivacité et esprit des portraits d'avocats de plusieurs époques; il a fini par Berryer, Marie, Dufaure et Jules Favre, très joliment encensés, surtout le dernier.

Après Beslay, Paul Thureau est venu lire, et lire fort bien, un bon rapport de son cousin G. Thureau sur le D'Aguesseau de Renault. La discussion a commencé, Renault a parlé et fort bien. Prétentieux et compassé au commencement comme cela ne lui arrive que trop souvent, il s'est échauffé et a été fort applaudi; puis comme il n'y avait des orateurs inscrits que pour la séance prochaine, Desjardins a été parler jusqu'à onze heures moins un quart, ainsi qu'il me l'avait dit en quittant le fauteuil. C'est un merveilleux robinet d'eau tiède. Je dirai à ce propos que je suis fort content de mes rapports avec lui, ainsi qu'avec mon collègue Raoul Brun qui, séduit de l'éclat que nous jetons ici, va venir à la Tronchet.

**Paris, le mardi 4 décembre 1860** Je vais aux trois cours et à la Conférence de Pellat qui est faite

aujourd'hui de main de maître, mais du tout on sort éreinté. C'est le soir la seconde séance de notre chère Conférence Tronchet, on y présente Brun et Cornudet, un ami de Lefébure que nous reluquions depuis la fondation. Je plaide contre Corne la question suivante: l'hypothèque légale s'étend-elle sur les conquêts de communauté. J'ai étudié depuis longtemps et avec amour l'affirmative, je tiens une argumentation vigoureuse que je disais ces jours-ci à tous venants. Je l'expose ce soir, et si bien que Corne se lève après, fort troublé, ne sachant pas un mot de la question, barbouille quelques mots, et gagne. J'ai été absurde, ténébreux, rapide et incomplet dans mon exposition, je n'ai pas fait comprendre un mot de la question, après deux ans je ne sais pas plaider un point de droit, je sors découragé. Decrais, délicat et bon comme toujours, s'empare de moi, me garde une heure et me renvoie un peu consolé.

**Paris, le mercredi 5 décembre 1860** Le mercredi est mon meilleur jour de cours, j'ai Valette et Duverger. Le Palais par lequel je passe au retour est en émoi: on a trouvé un Président de Chambre, Mr Poinsot, assassiné dans un wagon de chemin de fer. Travail jusqu'à 11h ½.

**Paris, le jeudi 6 décembre 1860** Je fais du droit romain et vais aux trois cours. J'en suis dans mes rédactions de Demangeat à l'action de constitut: elles m'occupent exclusivement, mais fort utilement. Je travaille jusqu'à 11h.

**Paris, le vendredi 7 décembre 1860** Valette et Vernet. Au retour de l'Ecole, je rencontre au Palais, par lequel je fais souvent maintenant l'Ecole Buissonnière, Lechevallier et Coulon. Je ne sais comment je viens à leur communiquer un désir infini qui me ronge le cœur depuis tantôt un mois: aller voir *le Pied de Mouton*. Ils se trouvent d'humeur à faire aussi cette folie; nous l'arrêtions pour ce soir et allons tout de suite prendre des places. Je vais faire visite à Mme Mouillefarine, arrivée de Neuilly ces jours-ci. Je dîne en hâte et suis à 7h à la Porte Saint-Martin.

Grande chose que *le Pied de Mouton*, une œuvre simple d'intérêt, complexe de lieu, d'action, d'intrigue, mal astreinte aux unités, d'une grande valeur littéraire, et puis des décors, et puis des ballets, des trucs, de la lumière électrique, des tableaux vivants où se groupent des femmes vêtues d'une cascade, voilées d'un rayon, et puis Melle Céline Montaland qui est délirante, et une apothéose éblouissante. Je déclare que pas un enfant dans la salle ne s'est amusé autant que moi. Il faut, avant et après ces choses là, un mois de droit romain. Et ce sont des costumes, et ce sont des figurantes. On finit à la fin par n'y voir plus clair, et au dernier tableau on perd toute perception du monde sublunaire. Nous sortons tous trois enchantés, moi plus qu'eux tous, nous allons manger du jambon au café (Rich...mot tronqué) et après nous poursuivre et nous battre sur le boulevard, comme à ma première année de droit.

Cependant mon oncle Henri est toujours fort souffrant. Son genou s'est enflé, il souffre beaucoup.

[Collée en marge une coupure de presse annonçant à la Porte-Saint-Martin *Le Pied de Mouton*, féerie-revue-ballet d'après Martainville, avec la distribution.]

**Paris, le samedi 8 décembre 1860** Je vais aux trois cours, je fais mes visites de pauvres. Delaplane, qu'une grande communauté d'idées a rapproché de moi, me dit aujourd'hui qu'il a écrit à Mr de Becdelièvre pour s'engager à Rome. Encore un, et moi je reste, lâche et sans foi. Ceci me met au cœur un long souci: j'espère que l'envahissement s'arrêtera, que Rome ne sera pas attaquée; autrement tout homme qui le pouvant ne fera pas comme Delaplane sera apostat.

Je consacre un certain temps à mon oncle Henri toujours immobile, très souffrant, le genou terriblement enflé. Je travaille jusqu'à 11h ½ .

**Paris, le dimanche 9 décembre 1860** Je vais à la Conférence et à la messe. Balde vient me voir, nous sommes en rapport incessant de cahiers. Decrais vient faire une longue fumerie, aussi Emile;

je vais avec lui tenir compagnie à mon oncle. Je fais ma visite de retour à Mme David, je vais voir ma tante Emilie, je dîne chez mon père.

**Paris, le lundi 10 décembre 1860** Valette et Vernet. Je vais à la Conférence des Avocats. On y plaide la question du procès De Villette: un fideicommis peut-il exister en l'absence de tout concert entre l'héritier et le testateur? J'arrivais ici tout prêt à admirer, la discussion m'a paru très faible. Jozon, un secrétaire, a parlé le premier: il ne va pas à la cheville de Cheramy ni de Decrais. Le second est un certain Lassys, très faible, le troisième Denault, du collège, qui a pas mal plaidé, et enfin un Mr Martin qui a parlé fort joliment, mais à côté de la question. Jules Favre, qui présidait, a fait un résumé exquis. Il a surtout complimenté Denault qui avait fait, à propos de fideicommis, une petite tartine sur les communautés religieuses.

Le soir, Labruyère. Il y a eu une discussion de règlement et un brouhaha épouvantable: déjà je brossais le chapeau de Desjardins pour qu'il put se couvrir avec décence. Il s'agissait d'établir à nouveau les conditions pour être membre libre. On a repris la discussion sur d'Aguesseau. Toussaint a parlé d'une façon convenable mais froide et nullement écoutée, puis Serout est venu dire une série d'inepties, avec une voix faible et pointue au milieu d'un auditoire égayé qui faisait songer aux grands succès de Cretté de Palluel. Renault a terminé la discussion qui, somme toute et lui excepté, a été mauvaise. Renault est toujours sur la brèche, c'est une des colonnes de la Labruyère. Il a lu aujourd'hui sur *Merlin l'Enchanteur* d'Edgard Quinet un travail un peu long, mais bien fait.

**Paris, le mardi 11 décembre 1860** Il y a aussi trop de cours aujourd'hui, Chambellan, Demangeat, Valroger, Pellat. On sort abruti. Le soir conférence Tronchet. On plaide la grande question des reprises de la femme commune. Lacoin soutient le droit de propriété et Testu le droit de créance. Lacoin a fait d'un coup des progrès étonnantes, il parle bien. Testu est un peu moins bon qu'à l'ordinaire, surtout au commencement où il est ampoulé. Il y a eu une discussion générale. Collin, qui venait ici pour la première fois, a demandé la parole: il est pâteux mais c'est un puits de science, il a démolí Lacoin. Raoul Brun a parlé aussi, puis quelques autres. C'est une bonne séance, elle indique un vrai mouvement de vie, nous sommes trente membres déjà.

Toutefois une bien curieuse algarade a terminé le débat. Nous nous tenons dans la salle des appels de police correctionnelle, une autre Conférence, la Delangle, se tient dans la Chambre du Conseil; nous sommes donc fonds servant et il faut qu'ils nous traversent. Or aujourd'hui, est-ce erreur, est-ce raillerie pour nos robes, voici qu'ils sortent bruyamment, une partie le chapeau sur la tête et le cigare à la bouche. Cheramy ( ce qui, à tort suivant moi, lui a été très reproché) ne dit rien. Tout à coup une voix retentit derrière moi «Quels sont ces c... là et que viennent-ils faire ici? » Coulon s'est levé et l'œil en feu apostrophe les Delangle. Il se fait un grand silence. «Très bien» , dit le seul Baradat de sa voix accentuée. Les jeunes gens que Coulon avait apostrophé et qui étaient les deux ou trois derniers du cortège reviennent à eux et un dialogue très vif s'établit: «Monsieur, de quoi vous mêlez vous, est-ce vous qui faites ici la police?» «Messieurs, je parle ainsi parce que je suis seul et vous nombreux» «A coup sûr, Monsieur, vous le faites d'une façon tellement singulière» «Messieurs, c'est pour être impoli que je le fais» «Monsieur Coulon, Messieurs, Mr Coulon, dit Cheramy qui sue sous sa toge et ne sait à quel saint se vouer, Monsieur Coulon, n'insistez pas, de grâce. Messieurs l'incident est terminé, veuillez vous retirer.»

Les Delangle se retirent en criant comme des mouettes. Coulon demande la parole et parle avec beaucoup de charme. Il déclare que ne retirant pas, bien plus confirmant vis à vis de ces MM de la Delangle ses expressions et son épithète, il se reconnaît très coupable vis-à-vis de la Conférence dont il a troublé la séance, et vis-à-vis du Président dont il a usurpé les fonctions, toujours bien remplies. Ici un petit éloge très bien fait de Cheramy. Il termine en sollicitant un blâme qui dégage la Conférence de toute solidarité avec lui. Cheramy enveloppe toute la procédure dans quelques mots pâteux et l'on se sépare. A part Renault qui phrase à perte de vue sur l'incident, on est assez pour Coulon. Un groupe dont je fais partie avec ce dernier rejoint son domicile en se tordant dans le

fou rire. Je riais encore en m'endormant.

**Paris, le mercredi 12 décembre 1860** C'est mon meilleur jour: j'entends les deux excellents cours de Duverger et de Valette. Entre les deux je vais au Palais. Il y avait aujourd'hui une affaire contre le journal l'Union dans laquelle devait plaider Berryer. Le substitut qui venait de recevoir un pli cacheté a demandé la remise de l'affaire pour des motifs qu'il ne pouvait expliquer au Tribunal Ceci a une certaine importance. Mr de Persigny annonce des idées fort libérales, libérales à sa façon s'entend. Il y a déjà eu une amnistie pour les avertissements, on attend quelque chose de semblable pour les condamnations judiciaires. Je sens vivement le soir la volonté de rester chez moi et de faire du droit romain au coin du feu.

**Paris, le jeudi 13 Xbre 1861**(pour 1860) Je vais aux trois cours et travaille à la maison. Mon pauvre oncle est bien à plaindre: il souffre abominablement. Mr Jobert, le chirurgien, est venu voir sa jambe: il a une inflammation synoviale, affection extrêmement longue et pour le moment très douloureuse. Je dîne chez Mme Coulon avec mon illustre président Desjardins et sa cousine Mme Ganderax. Le soir Desjardins et moi nous acquittons ensemble d'une corvée, le Jeudi de Mr Rivolet. Ce n'est pas gai encore que, nous voyant, Vuatrin soit dans l'extase et nous monopolise.

**Paris, le vendredi 14 décembre 1861** (pour 1860) Valette et Vernet. Travail jusqu'à 11h ½ .

**Paris, le samedi 15 décembre 1861** (pour 1860) Je vais aux trois cours. Le soir je travaille jusqu'à neuf heures et vais chez Emile. Réinstallé après de nouvelles vicissitudes dans l'appartement qu'il a occupé il y a trois ans rue d'Hauteville n°1, il pend aujourd'hui la crémaillère. Il y a nombreuse compagnie, ses cousins Théron, Duchauffour et Fouret, puis Ripault, Pector, Coulon, Ballot et nécessairement Lacoudrais. Nécessairement aussi on passe la soirée à houspiller Lacoudrais, même on en abuse, cela devient fastidieux, surtout quand cette brute de Duchauffour lui fourre une glace dans le dos. Toutefois au départ il y a des idées assez heureuses: lui cachant son violoncelle on le fait courir désespérément après l'étui. Cela se fait par les escaliers à grand fracas; par bonheur le fils du propriétaire est avec nous et fait plus de bruit que personne. Somme toute on a beaucoup crié, beaucoup ri; on a pris du punch et des glaces.

**Paris, le dimanche 16 décembre 1860** Notre conférence<sup>32</sup> va suivant son usage annuel entendre la messe à St-Médard et tenir séance chez le curé. De Lapparent est maintenant des nôtres. Je rentre déjeuner. Après j'ai chez moi cour plénière, Renault, Decrais, Harel, Emile, Baradat. Je dîne chez mon père avec Mr Guilhaumon. J'ai pour la seconde fois un fier mal de gorge.

**Paris, le lundi 17 décembre 1860** Valette, Vernet. Je vais à la Conférence des Avocats. Il s'y traite une question fastidieuse: le propriétaire d'une pharmacie, n'étant pas pharmacien lui-même, peut-il faire gérer son fonds par un pharmacien. C'est Rivolet qui préside, Ripault parle, et d'une façon si étonnamment ennuyeuse que je m'en vais entendre Léon Duval à la Cour. Quel homme! Le soir le mal de gorge me retient au logis. Je ne vais pas à la Labruyère, j'ai remis mon cahier à Brun. Je travaille jusqu'à 11h.

Léon est parti à cinq heures pour Dresde, il y va passer les fêtes de Noël, il sera ici le premier janvier, il l'a juré, on s'est permis d'en douter, et de lui à moi il a été signé au cours de Valette, le syngraphum suivant

Inter Leonem Renault, advocatum, et Edmundo Mouillefarine in Parisiensi curia advocatum, ea lege sponsum restipulatumque fuit.

Ab Edmundo ita stipulatus est Leo : Mihi, si trans Rhenum non plus quam dies XV morer,  
praecepta sermonesque antecessorum, quos, ut soles, accuratissime collegeris, mihi te

32 Conférences Tronchet, Labruyère et autres, on peut s'y perdre un peu. Ici il s'agit de la conférence St-Médard.

commodaturum esse promittis ? Ait Edmundus, Promitto.

Restipulatus autem est Edmundus: Si trans Rhenum plus quem dies XV moreris, te desidia, ignaviaque captum, fidesque tuve immemorem confessurum esse promittis ? Ait Leo, Promitto.

Atque adesse bonam fidesse abesse autem dolum malum pro D. principum constitutionibus, uterque stipulatus est, uterque promissit.

Actum Lutetiae die XXVI novembris, dum frustra anhelantibus faucibus, de committenda inter virum et uxorem societate, dutitabat antecessor doctissimus.

Amboque, cum signare non possent, subscriberunt

L.Renault. E. Mouillefarine.

**Paris, le mardi 18 décembre 1860** Je vais à mes cours. Je me confesse. Le soir c'est la Tronchet.

On plaide la question de l'inaliénabilité de la dot mobilière. Robin plaiddait l'inaliénabilité et De Larque l'aliénabilité. De Larque nous a étonné, non qu'il ait été supérieur, mais si l'on se rapporte à ses débuts, on doit rester convaincu de l'utilité de cet exercice des Conférences. Il y a eu une discussion générale, cela devient l'habitude. J'ai présenté un aperçu historique de la question: cela n'a pas été mal et m'a un peu relevé à mes yeux. J'ai eu le plaisir de retrouver mes idées dans la plupart des considérations, car on a voté par Attendu. L'aliénabilité a eu toutes les voix, sauf celle de Baradat. Du reste, la question a généralement été peu comprise et quand Collin et moi avons parlé d'inobligabilité, on a cru que nous parlions Turc. J'en ai du reste écrit à Léon.

**Paris, le mercredi 19 décembre 1860** Les deux cours. Travail jusqu'à 11h ½ . Je vais voir un premier de doctorat, il me paraît facile. Travail jusqu'à 11h ½ <sup>33</sup>.

**Paris, le jeudi 20 décembre 1860** Les trois cours. Entré par hasard aux Assises j'y entend Ripault. Je ne l'aurai jamais cru si faible: il perd absolument la tête. Je rencontre mon père, nous allons ensemble voir mon oncle Henri qui est toujours bien souffrant. Je travaille jusqu'à 11h. J'en suis à l'action rei uxoriae.

**Paris, le vendredi 21 décembre 1860** Valette et Vernet. Je vais au Palais et entend Senart et De Sèze plaider à la 1ère Chambre de la Cour. Travail jusqu'à 11h ½ .

**Paris, le samedi 22 décembre 1860** Je vais à deux de mes cours, et comme c'est jeûne, je manque Demangeat pour déjeuner. Je fais mes visites de pauvres. La neige a couvert le quartier Rollin, j'y joue comme un enfant. Ce temps froid me va à ravir. Travail jusqu'à 11h ½ .

**Paris, le dimanche 23 décembre 1860** Je vais à la Conférence et à la messe. J'ai cour plénière chez moi, Walker, Emile, Jules et Paul Bonnet, Decrais, Chevrier. Je vais faire visite à Mme Coulon et à Mr Devin. Je dîne chez mon père. Le soir j'écris à Renault. Je reproduis ici ma lettre, elle indique assez bien le point d'amitié, gaie et tendre à la fois, où nous en sommes:

«*Mon cher Léon. Tu es si Allemand à cette heure qu'il faut, pour être accueillis, que mes compliments de nouvel an t'arrivent à Noël. Je ne suis pas fâché d'ailleurs, je te l'avoue, de leur faire passer le Rhin. Il est convenu entre bons amis que le tête-à-tête doit être émaillé d'injures, mais au moins n'est-il pas défendu de s'écrire une fois, de Paris à Dresde, ses bonnes vérités. Or la plus vraie, mon cher Léon, est que je t'aime de tout mon cœur et que, malgré le caractère dont Nature m'a doué, comme dit Lefébure, je crois que tu m'aimes autant..*

«*Partant de là, le reste du compliment va tout seul. Je commence, à la façon de mon concierge, par te souhaiter la bonne année. Tu sais tout ce que comporte ce souhait, et tout le programme ambitieux que nous lui avons tracé, à cette année de bénédiction, un certain soir que nous rêvions,*

33 Répétition. Il se relit peu.

*étendus au soleil couchant, dans la clairière de la forêt de Sénart<sup>34</sup>. Aussi bien, mon cher Léon, c'était une bonne heure que celle-là, où tu me faisais ma petite part dans ton grand bonheur, et où nous nous épanchions en toute liberté d'âme avec les grands bois pour témoins. Tu as sans doute oublié une bonne part de ces rêveries, mais au moins tu te souviens, je pense, de la logique des événements.*

*«Le reste est loin de toi sans doute. Tu ne penses guères à nous, et comme tu as raison. Oublie moi, cher Léon, du mieux et du plus longtemps que tu pourras. Je ne suis pas jaloux: le tour de l'amitié ne viendra que trop tôt. Retarde-le. N'aie pas de honte de diminuer un peu tes inflexibles résolutions du départ. Ce n'est pas un manque de parole de plus, dans le nombre, qui te fera changer de réputation. Fais bonne et longue provision de courage, ce sera encore une économie de temps. Songe que tu as un alter ego qui va aux cours à ta place, parcours les examens, note les réponses, et suis les Conférences pour toi, même il arrive quelquefois à l'heure et va fréquemment à Valroger, ce dont je te sais incapable. Ainsi!*

*«A Paris la vie suit son train, ce n'est pas précisément un combat, mais c'est une étape. Il neige. Poétique à ma façon j'ai joué tout seul une grande demie heure à rouler mélancoliquement une boule de neige derrière le Panthéon puis, rêveur et marchant, sur une glissade j'ai roulé dans le ruisseau, à la joie d'un omnibus qui passait complet. La Labruyère prépare une chaude discussion sur Etienne Marcel. Guizot parlera, et même Cheramy.*

*«La Tronchet du mardi a été superbe. On plaiderait la dot mobilière. De Larque a été étincelant. Baradat avait mis son habit bleu et, faute de Dalloz, entendant la question tout de travers, il faussait le jugement à son voisin Corne. A la fin, tout le monde ayant parlé, nul ne comprenait plus, et Collin, penché vers moi, prenait le spleen à vue d'œil. Cependant les Delangle «qui sont singuliers», passaient dans le lointain, découverts et paisibles.*

*«Et pendant que nous nous agitons, tu vis, toi, cher Léon, et respire le bonheur à pleins poumons. Dieu me garde de t'y troubler. Mes meilleurs souhaits t'accompagnent et je te vois ici, dans cette nuit du Noël allemand, comme tu me l'as décrit, poétique et charmant. Comme on va te fêter, pauvre étranger qui ne fait qu'apparaître! Comme on a raison et comme je voudrais être de la fête; et puis, c'est bien ambitieux peut-être, mais tes confidences m'ont habitué à ne plus te séparer de ta fiancée, comme il me plairait ce soir là de faire à Mademoiselle Amélie une bonne déclaration d'amitié qui ne la fâcherait pas j'espère, et dont à coup sûr tu ne serais pas jaloux. Mais ce sont là des rêveries, cette nuit là je ferai sans doute du droit romain. Aussi bien je crois que c'est là mon lot et que mon heure ne viendra pas.*

*«Toi jouis de la tienne. Quoique ta tête soit très bien où elle est, je la voudrais tenir un moment pour terminer ma lettre en t'embrassant de tout mon cœur.»*

**Paris, le lundi 24 décembre 1860** Valette, Vernet. Conférence des Avocats. Dubois y parle passablement, mais je suis charmé du 4ème orateur, Bocquillon. Il est de la Demande. Je vais me confesser. La Labruyère se tient pour la forme. On lève aussitôt la séance, après avoir voté la nomination de Chaulin et de Duvergier de Hauranne. Je vais avec ma tante à la messe de minuit, j'y communie. J'ai la foi, mais où est la ferveur? Fove quod est frigidum!!

**Paris, le mardi 25 décembre 1860. Noël.** Après la messe je vais embrasser Duvergier, tout frais débarqué d'Herry. Il neige à force. Je travaille tout le jour.

**Paris, le mercredi 26 décembre 1860** Valette, Duverger. Mon oncle est toujours impotent et moi j'ai un gros rhume. Travail jusqu'à 11h.

**Paris, le jeudi 27 décembre 1860** Les trois cours. Mon oncle se lève un peu. Aujourd'hui qu'il s'accommode de son mieux sur sa chaise longue, voici que la porte s'ouvre: c'est Mme Digard très

parée. Mon oncle ne la reconnaît pas, confusion réciproque; la conversation qui s'en suit est à sténographier. Elle venait faire sa première visite à Elisa, en lui demandant je ne sais quel service de charité. Elisa est en peignoir. La chambre est émaillée de pipes et les draps non des plus blancs. Joseph, les pieds nus, se chauffe au feu où cuit un cataplasme. Mme Digard s'asseoit sur un album. Mon oncle se veut rattraper par faire l'éloge du petit enfant de Mme Digard et insinue flatteusement qu'il ressemble à son père. Mr Digard est un vrai macaque. Cependant, n'ayant pas de mouchoir ni le courage d'en demander, il se frotte le nez au moment les plus opportuns. La visite prend fin et je commence à rire. Travail jusqu'à 11h.

**Paris, le vendredi 28 décembre 1860** Valette. Vernet. Robin et moi revenons badaudant, parcourant le Palais et achetant nos étrennes. Travail jusqu'à 10h ½.

**Paris, le samedi 29 décembre 1860** Je vais aux deux cours et fais mes visites de pauvre durant Demangeat. Je tousse et j'ai mal à la gorge. Maman m'abreuve de tisane. Je travaille jusqu'à 10h ½.

**Paris, le dimanche 30 décembre 1860** Je me lève tard et vais seulement à la messe. Je passe la journée à me soigner. Il me vient Chevrier, mon père, et le soir ce bon Baradat.

**Paris, le lundi 31 décembre 1860** Je me lève tard et, sauf une course de trois quarts d'heure, je garde la maison. Je travaille tout le jour. Chaulin vient me voir. Le soir je me couche de bonne heure. Il y a du mieux.

**Paris, le mardi 1er janvier 1861** Ce jour est insipide. Levé tard, je vais adresser à maman mes petits souhaits de bonne année. J'entends la messe à St-Louis d'Antin. Déjeuner de famille chez mon père. Il est restreint et peu gai. Ma cousine Amélie n'a pu y venir, retenue qu'elle est au magasin de son père, et Paul s'est à grand peine échappé du sien. Je suis repris vivement du mal de gorge. Je fais en hâte visite à ma tante Emilie et à ma tante Henriette, et rentre m'offrir beaucoup de tisane et beaucoup de droit romain. Je finis mes rédactions du 4ème livre des *Institutes*, du cours de Demangeat, je vais immédiatement commencer les parties du 2ème livre que je n'entendrai pas cette année, car je compte passer à Pâques. Je suis du reste assez bien lancé au travail pour n'avoir pas très peur de ce premier examen; pour le second, que je dois passer au mois d'août, c'est tout différent.

**Paris, le jeudi (lapsus pour mercredi) 2 janvier 1861** Autant rhume que paresse, je me lève encore tard. D'ailleurs il n'y a pas école aujourd'hui. Maman et moi nous prenons une voiture et nous allons faire des visites. Nous allons chez ma tante Adèle, puis rue du Sentier, chez Mme Bonnet. Rien n'est aussi charmant que cette vénérable dame, jeune encore d'esprit et de cœur, causant gaiement de chacun de ses nombreux petits-enfants et des étrennes qu'elle leur a données. Je laisse là la voiture de maman et vais tout d'un trait faire trois visites, Mme David, Mme Coulon, Mme Chaulin. Je rentre me remettre à la tisane et au sirop. Mon frère Georges vient me demander à dîner. Je travaille jusqu'à 11h.

**Paris, le jeudi 3 janvier 1861** Les trois cours. Il fait un temps froid superbe qui fait mon bonheur et désole maman. Je vais faire visite à Mme J. Bonnet et à Mme Gratiot La petite Jeanne est malade, elle a une fièvre continue qui inquiète un peu. Delaplane vient me voir. Je travaille jusqu'à onze heures.

Il vient de disparaître à Paris une individualité assez curieuse: c'est Mme de Bawr dont Lacoin m'a parlé aujourd'hui. Elle avait fait des ouvrages assez peu connus maintenant. Cependant on joue encore aux Français *Les suites d'un bal masqué*. Elle était de son premier mariage femme du

philosophe Saint-Simon. Celui-ci désirait un fils et se croyait incapable d'en avoir de son chef. Il croyait d'ailleurs à la transmissibilité héréditaire des facultés de l'esprit, et ne crut pouvoir mieux faire, pour avoir un héritier digne de lui, que d'accointer sa femme avec le célèbre mathématicien Poisson. Mme de Saint-Simon, qui avait en les idées de son mari une foi complète, consentit de bonne grâce à cette expérience. L'événement trompa leur attente, l'enfant qui naquit de ce commerce est parait-il un idiot renforcé. Mais ce qui ne laisse pas d'être curieux, c'est qu'une revue biographique publia, du vivant même des personnages, l'expérience et son pauvre résultat. Voilà au moins ce que Lacoin m'a conté<sup>35</sup>.

**Paris, le vendredi 4 janvier 1861** Valette et Vernet. Entre les deux je vais à la première Chambre du Tribunal entendre une affaire qui intéresse Elisa. Son oncle Mr Lelong a légué sa fortune, qui est belle, aux hospices, avec cette clause que si les hospices ne pouvaient pas recueillir la totalité de sa fortune, le legs en serait réputé non écrit, et un Mr Chagot, son ami, institué légataire universel. Il paraît que cet homme, auteur unique de toute sa fortune, n'avait pu se faire à l'idée que le monceau rassemblé par lui serait divisé après sa mort, et s'était arrangé pour qu'il fut, en tout cas, réuni en une seule main. On plaide la nullité de la clause en tant que contraire à l'ordre public, comme paralysant, supprimant l'examen que doit faire le Conseil d'Etat avant d'autoriser l'acceptation. Cela me paraît difficile à faire passer. Ce n'est pas mon oncle qui plaide, heureusement, c'est un cousin d'Elisa nommé Bisse, mais l'événement du procès ne peut leur être indifférent. L'affaire du reste ne vient pas aujourd'hui. J'entends dans une autre cause, Dufaure et Nicolet. Travail jusqu'à 11h.

**Paris, le samedi 5 janvier 1861** Les trois cours. Jeanne a toujours la fièvre. Renault est rentré, il vient me voir et moi je l'attends trois heures chez lui. Travail jusqu'à 11h ½.

**Paris, le dimanche 6 janvier 1861** Je vais à la messe et à la Conférence. Je trouve au retour un petit mot de Renault crayonné sur je ne sais quoi

*«Mon bon, mon cher Edmond, je suis de retour à Paris, je n'ai encore vu personne, ma première visite t'étais due: tu m'as écrit une lettre qui m'a été si droit au cœur. Je ne t'ai pas trouvé hier, j'avais demandé qu'on te priât de venir le soir chez moi. Quand je suis rentré pour dîner et qu'on m'a dit que tu m'avais attendu près de deux heures dans mon cabinet, j'ai été véritablement désolé et je serais dès le soir même venu te remercier si mon père et ma mère n'avaient désiré me garder avec eux ce premier soir de retour, etc».* Decrais, Baradat et Emile viennent me voir, puis je fais des visites, Mme Michel, Mme Coulon, Mme Bourdon, Mme Bonie, Mme Denormandie. Je dîne chez mon père et travaille le soir.

**Paris, le lundi 7 janvier 1861** Léon vient me prendre et nous allons au cours de Valette, causant de beaucoup de choses. Je vais à Vernet et à la Conférence des Avocats. On plaide une question de dotalité. J'entends comme premier orateur un Mr Gaultier de Valbray, qui est bon. Mais ce qui a beaucoup plus d'intérêt pour moi, Paul Bonnet est le second orateur. Paul est net, mais long à n'en finir plus. Le bâtonnier dans son résumé a quelques mots charmants sur son grand-père, le défenseur de Moreton, et sur son père. Du reste ces résumés de Jules Favre sont toujours exquis. A la Labruyère on discute sur Etienne Marcel. Deux opinions se dessinent nettement. Pour les uns, Et. Marcel est un tribun entraîné à des crimes par ses passions politiques, pour les autres c'est un homme de 1830. La discussion est menée sans grand éclat mais avec intérêt par Faugeron et Renault d'un côté, Michel et Toussaint de l'autre.

35 Sophie Goury de Chamgrand, femme de lettre née en 1773, épouse le comte de Saint-Simon en 1801, divorce en 1802 et se remarie avec le baron de Bawr. Elle meurt à Paris le 31 décembre 1860. L'anecdote de Lacoin semble relever de la rumeur.

*(Sans datation quotidienne jusqu'au 21 janvier 1861)*

Mes notes s'arrêtent ici et c'est plus de quinze jours après que l'âme encore navrée je reprends mon journal.

Ma grand-mère est morte et j'ai perdu avec elle, pour longtemps au moins, ma force au travail, mon inaltérable gaieté. Dieu veuille que ma foi religieuse survive au naufrage et que de toutes les qualités qu'elle m'a données je conserve au moins la plus précieuse.

Je n'aurais pu faire plus tôt ce récit, aujourd'hui j'y trouve un grand charme.

Maman se portait à merveille, sa gaieté et sa sérénité étaient comme toujours exquises et charmantes, seulement ce temps froid la désolait: «Ce doit être un temps de maladie, il nous causera quelque malheur». Et moi je riais. Pauvre mère, va. Il devait nous la tuer.

La longue impotence de mon oncle Henri, la petite maladie de Jeanne, mon gros rhume l'inquiétait et la tourmentait. Quand je revins de l'école mercredi je la trouvai avec un autre soucis: le petit André rentrait de la promenade en tremblant la fièvre. Je pris l'enfant dans les bras, nous le montâmes chez lui. Au retour j'allais m'excuser auprès de Mme Chaulin chez qui je devais dîner le soir. Mon oncle Albert dînait également en ville. Maman devait avoir pour convives les deux petits garçons. Je ne voulus pas la laisser dîner seule, inquiète comme elle l'était. Soirée bénie, c'était la dernière que je devais passer avec elle. Nous causâmes mariage, comme le plus souvent. Elle avait vu Mme Transon dans la journée et me parla, en ce sens, de sa cousine Mme Ducloux, de la bonne éducation que celle-ci donne à ses filles, etc.

Jeudi je revins de l'école avec Renault. Celui-ci se plaignait de je ne sais quels ennuis. «Ma foi, pour moi, lui répondis-je, je suis trop heureux. Durant cette année laborieuse, intime, il me monte au cerveau des bouffées de bonheur qui m'enivrent». Renault rit et analysant avec lui ma situation, je le forçai à convenir que je remplissais l'idéal d'un homme heureux. Rentré chez moi je racontai cet entretien à maman, comme je lui raconte tout. Il l'amusa beaucoup, plusieurs fois dans la journée elle me fit revenir sur ce sujet. J'y revenais de plénitude de cœur, nul n'a je pense savouré ni senti mieux que moi son bonheur.

Le soir j'allai chez Mr Rivolet. Je rentrai tard et eus un peu de mal le lendemain, **vendredi 11 janvier**, à me lever pour aller au cours de Valette. Ce fut maman qui entra toute habillée dans ma chambre pour me plaisanter de ma paresse. J'allais dans la sienne lui dire adieu et l'embrasser: je ne devais plus l'embrasser vivante. Je partis gaiement.

A dix heures, maman monta chez mon oncle Henri, trouva les deux aînés sans fièvre et en eut une grande joie. Elle ramena avec elle le petit Joseph et le fit jouer. A onze heures en causant avec mon oncle Albert elle se sentit un léger frisson et mit un châle. A midi elle se coucha.

Je revins de l'Ecole avec Decrais, causant gaiement de mille choses, de notre amitié si vraie et si virile avec Renault et Baradat. Je rentrais chez moi à trois heures et demie.

Dès cette heure aucun espoir n'était plus possible: entrant dans la chambre de maman et entendant sa toux oppressée et sa respiration haletante, je ne me fis aucune illusion. Il fallut en un instant me résoudre à perdre ce guide bien aimé de ma vie, que j'avais laissé ce matin si pleine de santé, avec qui je me promettais un si long avenir. C'était dur.

Elle, j'en ai la plus ferme conviction, n'avait pas sur son état la moindre illusion. Je lui entendis demander la clef de son secrétaire qui contenait, je le savais, des lettres pour nous, mais semblable dans sa mort à toute sa vie, elle chercha à nous faire illusion, elle fut gaie. Les derniers mots qu'elle m'adressa furent «Que fais-tu ici, toi, va-t-en travailler». Elle eut sa connaissance entière, une demie heure avant sa mort elle demandait à Elisa un détail pour Evry.

Nous étions tous rassemblés, mon oncle Henri était descendu, souffrant horriblement. J'eus bien peu de ces précieux derniers moments. J'allais chercher le médecin, pleurer avec mon père. A cinq

heures et demie maman demanda le prêtre, c'était le curé de St-André, il dînait en ville. Je le ramenai, maman se confessa.

Nous croyions tous la perdre, mais nul ne le pensait si tôt.

A six heures et demie les progrès furent rapides. On m'envoya de nouveau chercher le curé. Après l'avoir ramené à la maison j'allais chercher les saintes huiles; en remontant avec le bedeau je trouvai le curé qui redescendait. Il me dit «C'est fini». Il était sept heures.

J'eus encore un instant de force et il me réjouit. Mon oncle Albert vint à ma rencontre et il m'embrassa. «Tu souffres, lui dis-je, plus qu'aucun de nous. Tu es le plus abandonné et tu es le seul à qui maman n'ait pu léguer ses croyances et ses sentiments de piété. J'ai tort de te parler ainsi, mais pardonne moi, c'est sa tâche que j'accomplice».

Puis je tombai par terre, en proie à une rage de douleur. On me releva, j'allai baisser son front encore tiède.

Mais j'avais trop présumé de moi, je ne puis continuer ce récit quoique quinze jours soient passés.

(Lundi 28) Je reprends où j'en étais resté avant-hier. Je ne saurais trop dire comment j'ai passé la semaine qui suivit. Le premier soir fut tout à l'emportement de la douleur; il fallut s'en remettre pour écrire à nos plus proches la nouvelle effroyable. J'écrivis à Emile, mon oncle Albert à Mr Ernest Denormandie. J'écrivis aussi à Mme Eymieu et à Mr Lheureux.

Mon oncle me prit dans son cabinet. Il fut très bon et très courageux. J'étais brisé comme un enfant, je m'endormis épuisé. Mais quelle dure chose que ce premier matin où on s'éveille orphelin. A chaque mouvement qui se faisait dans la chambre de maman je croyais qu'elle allait m'appeler comme hier pour aller à l'Ecole, puis les sanglots m'étouffaient.

Nos lettres étaient parvenues. Mme Denormandie qui perdait sa meilleure amie, puis Mme Bonie, vinrent le matin. Emile arriva tout en larmes. A deux heures mon bien aimé Chaulin apprit au Palais la mort de maman et accourut. Il n'essaya pas de me consoler: il m'embrassa et il pleura.

A part les quelques heures de sa visite, je passai presque toute ma journée chez mon oncle Henri, tremblant de froid, seul, orphelin. J'allai aussi voir mon père, il est très bon pour moi comme tout ce qui m'entoure, mais c'est au dehors que je sens plus ma solitude et que mon cœur se déchire. Je ne suis calme que dans ma chambre où tout est encore plein d'elle. Il doit en être ainsi pendant les premiers jours.

Le lendemain **dimanche 13** nous enterrâmes maman. Je ne sais si je me trompe, mais il m'a paru qu'il y avait de la douleur. Mes amis s'étaient empressés et m'ont conduit jusqu'au bout. Chaulin, les frères Bonnet, Chevrier, Renault, Coulon, Decrais, Gratiot, Duvergier, etc.

La semaine qui suit est toute d'atonie et de vide. Je suis brisé, je n'ai plus de force ni d'énergie, il m'est impossible de travailler. Mon oncle Albert, qui est très bon pour moi, m'a imposé des distractions forcées et des travaux; mon père m'a forcé aussi à venir recevoir mes comptes de tutelle, j'ai du faire des placements et aller trouver Mr Chaulin, qui m'a demandé «s'il y avait un testament et s'il y avait des compliments à me faire» !!

Mes amis m'ont montré une affection qui m'a extrêmement touché, Emile, Chaulin et Paul Bonnet m'ont entouré les premiers jours et reçu les plus vives amertumes. Un peu plus tard sont venus Renault, Duvergier et Coulon. Puis après ces consolations vraies, j'ai eu bien des banalités de visite et de lettre. Lefébure, Lacaille, etc. Je veux excepter une visite de Dubois et une lettre bien bonne de Lacoin. Mais rien n'est aussi amer à une grande douleur que ces consolations des indifférents. De plus j'ai trouvé absente une amitié sur laquelle je croyais pouvoir compter, Walker. Il n'est pas même venu dimanche, et cependant ma mère l'aimait bien.

**Mardi** je me suis décidé à aller voir ma tante Adèle. Je l'ai trouvée mieux que je ne le pensais. Elle est à l'âge où les grandes afflictions s'émoissent et elle a de plus contre la douleur une foi vive. Je suis sorti de chez elle meilleur et plus religieux.

Un autre fait a réveillé en moi le sentiment religieux qu'à ma honte tant de douleurs avait engourdi.

**Jeudi 17** nous avons ouvert le secrétaire de ma mère, examiné et détruit les papiers qu'il contenait.

Nous avons trouvé, comme je le pensais, des lettres d'elle. Voici celle qui m'est adressée. Je l'ai lu avec abondance de larmes et la relirai souvent:

*«Je te quitte, mon Edmond, mais c'est pour aller rejoindre ta mère, ensemble nous prierons et veillerons sur toi. Je vais lui rendre compte de la mission qu'elle m'avait laissée à remplir auprès de son enfant; j'ai bien eu toute la tendresse qu'elle aurait eu pour toi, mais la douleur de l'avoir perdue, la crainte et les inquiétudes que je ne cessais d'avoir sur ta santé m'ont rendue bien souvent faible pour cette première éducation d'enfant si importante, et les petites imperfections que nous te reprochons quelque fois tiennent encore à cette gâterie; mais tout cela n'a rien de sérieux et j'ai la plus grande confiance en tes principes religieux, en ton bon sens et la droiture de tes intentions. Tu te rappelleras tout ce qu'on t'a dit de ta mère, la vénération que malgré sa jeunesse elle avait su inspirer, même aux gens de la campagne; ses vertus, sa douceur, son extérieur si angélique étaient restés gravés dans leur souvenir, et plusieurs t'ont dit, en retrouvant dans tes traits quelque ressemblance avec ceux de ta mère: oh, monsieur Edmond, ressemblez lui en tout. Je te dirais comme eux, ressemble lui, mon enfant.*

*«Sois toujours tendre et reconnaissant pour ton père, maintiens toi bien avec Mme M., sois l'ami, l'appui, le conseiller de tes frères et même de tes sœurs. Tache de prendre un peu plus de patience, méfie-toi de ton premier mouvement. Tu es dans une situation exceptionnelle, jusqu'à présent tu t'en es tiré assez bien, l'age et la réflexion te rendront encore plus habile.*

*«Je te recommande, mon Edmond, d'être avec tes oncles ce que tu dois être: tu peux avoir besoin de leurs conseils, ne crains point de leur demander et sois assuré de leur tendre affection. Tu les as souvent trouvés trop sévères, plus tard tu comprendras que cette prétendue sévérité ne tient qu'à leur tendresse pour toi, et à l'extrême désir de retrouver les qualités de leur bien-aimée sœur.*

*«Je te bénis, mon Edmond, et en ton nom et en celui de ta mère. Sois son digne enfant, et que dans quelques années ceux qui m'ayant connu et sachant la tendresse que j'avais pour toi puisse se dire : Ô, comme elle eut été heureuse de voir son cher Edmond mener une conduite si digne d'éloges, si charitable et si bon pour tous.*

*«Prie pour moi, cher enfant.»*

(Sur un feuillet détaché) *«Je n'écris pas à ton père, comme je l'avais fait il y a quelques années: je n'ai plus rien à lui demander pour toi, mais je veux que tu lui dises combien je l'aimais, combien l'attachement et la confiance qu'il m'a toujours témoigné m'ont été sensibles; et après notre malheur commun, lui seul pouvait me rattacher à la vie, en te confiant à moi. J'ai pu encore éprouver quelques jouissances en remplaçant auprès de toi celle que nous avions perdue.»*

Sa lettre était datée du 3 février 1857<sup>36</sup>, vers les consultations de Cruveilhier. Elle se prépara à une mort subite, nous crûmes la perdre; nous avons repris courage et voici que tout cet édifice de bonheur s'écroule. Quels déchirements. Que je suis abandonné. Les larmes viennent et m'interrompent encore une fois.

Reprendons et soyons son fils, s'il se peut, soyons homme. Le vendredi et le samedi se passèrent encore dans la torpeur. J'essayais de travailler, mais à chaque instant la pensée s'en allait et je quittais la plume. Elle n'était plus là pour aller la voir de temps en temps, causer avec elle et reprendre du courage. J'essayais pour me remettre d'écrire un peu. J'eus durant ces jours là une bonne visite, bien tendre, de ma tante Pauline et sa fille. C'est peut-être de là que doit venir la consolation.

Mon père, qui m'avait beaucoup vu, vint me voir le samedi soir et me rendit un peu de force. Nous causâmes de moi. Que vais-je faire maintenant? Continuerai-je mon doctorat, entrerai-je dans son étude après le premier examen? Le premier plan est plus conforme à mon goût, le second est plus raisonnable, je gagne un an, j'ai l'appui de mon père comme avoué un an de plus, je puis, ce qui est d'une bien autre importance, me créer un an plus tôt un intérieur. Mon oncle Albert m'a dès l'abord engagé à ce dernier parti, mon père n'est pas du même avis. Où es-tu, mon guide infaillible, ma chère mère bénie? Quoiqu'il en soit, les bonnes et fortes paroles de mon père m'ont remis. Il m'a

36 Il évoque cet accident de santé dans le journal du 5 février 1858, daté par erreur 5 février 1857

excité à passer mes deux examens cette année et j'ai repris mes cahiers. J'ai eu dans le même sens une visite de Baradat dimanche soir. Baradat est malgré ses formes rudes une âme tendre et triste, il a des paroles d'une amitié virile qui relèvent l'âme.

Mme Eymieu m'a écrit une lettre bien tendre. Elle doit comprendre ma douleur par la sienne. Dans les premiers instants j'avais envie d'aller à Saillans: je commence à comprendre que le travail console seul.

**Dimanche** mon oncle Albert a désiré que j'aille avec lui voir les terrains et les maisons de Passy et de l'avenue Frochot qui dépendent de la succession de mon grand-père. Il se préparait là de l'aisance pour maman.

**Le lundi 21 janvier** je suis retourné à l'Ecole, mais seulement pour les cours de droit romain, Vernet et Demangeat. Je n'ai pas encore le courage de passer comme je le faisais ma journée à l'école. Je ne suis pas les cours de droit français.

De longtemps mon journal ne pourra reprendre sa forme continue: j'avais un bonheur inouï à enregistrer les unes après les autres ces journées tranquilles, uniformes, heureuses. Tout cela est bien fini aujourd'hui et pour longtemps.

Ce même lundi soir on m'a remis un trésor de famille, d'un prix inappréciable pour moi. C'est la correspondance échangée entre mon père, ma grand-mère et ma mère, jusqu'à la mort de celle-ci. Quel charme, que d'amour et de pudeur, puis le mariage fait, la grossesse survenue, que de joies et que d'espérances. Il y a une lettre où parlant des souffrances de la grossesse, ma pauvre mère dit «Cet enfant là me fera mourir!!»

Puis ce qui par dessus toutes choses m'a déchiré le cœur, ce sont les lettres de ma grand-mère si pleines de sagesse et de bontés. Ces conseils-là, je ne les aurai pas quand viendra mon heure. Il me semble que je perds mes deux mères à la fois. Et à la pensée de ma solitude, mon cœur d'orphelin s'ouvrit de nouveau, dans l'amertume.

**Le mardi 22.** J'ai été à la Conférence Tronchet. On m'avait nommé Président il y a quinze jours, maman s'était réjouie de ce petit succès: n'était-elle pas la confidente de tout ce qui m'arrivait dheureux ou de fâcheux. On a , en mon occasion, dérogé à une coutume invariable de la Conférence, qui est de nommer le Vice-Président. On déteste Testu, qui a en effet un ennuyeux caractère, et j'ai servi de prétexte. Barrême est Vice-Président, Lacoin secrétaire et Corne trésorier. Aujourd'hui on a plaidé deux questions, l'une entre Collin et Renault. Renault néglige la Conférence, il ne savait pas sa question; Collin savait à fond la sienne, mais il parle pitoyablement. La seconde entre Corne et Goubet: Corne est toujours nuageux, Goubet, qui parlait pour la première fois, montre une grande facilité de verbiage.

**Le jeudi 24** Réception du R.P. Lacordaire à l'Académie Française. J'ai lu son discours, il est très faible, bien inférieur. Celui de Mr Guizot est d'un beau langage, mais par trop Guizot, tout rempli du moi.

Je commence à aller dîner chez mon père. On m'y reçoit fort bien, Henriette est extrêmement tendre. Mais c'est encore un pain qui me paraît bien amer. Puis je rentre chez moi, je travaille. Que mes soirées sont donc longues et que j'ai peu de goût au travail.

**Vendredi 25.** J'assiste à une grande solemnité oratoire: le procès Bonaparte. Les enfants du 1er mariage du Prince Jérôme revendentiquent sa succession contre le Prince Napoléon. C'est Berryer qui plaide pour eux. J'ai eu l'insigne honneur de l'entendre. Qu'il est beau, ce vieil athlète, quelle énergie dans sa parole. Il a eu une péroration tonnante. Je ne suis pas resté au plaidoyer d'Allou qui, à la lecture, m'a paru bon, et je regrette de le dire, fondé en droit.

**Mardi 29 janvier 1861** Je préside la Tronchet. Il fait un brouillard intense. Duvergier qui devait plaider est retenu chez lui. Douces contraintes et dont je ne pouvais m'empêcher de me souvenir. La

douleur s'enfonce, me disait ma tante Adèle, c'est bien vrai. J'ai fait durer la question tant que j'ai pu, c'était entre Morard et Justin, faibles tous deux. J'ai présenté quelques observations pour allonger et ai eu ce rare succès que les deux orateurs sont venus après m'accuser, l'un de l'avoir fait perdre, l'autre de l'avoir empêché de gagner. Duvergier n'arrivant pas, Ameline a improvisé la question. C'est un esprit d'une singulière netteté. Barrême plaide contre, il a fait un plaidoyer très soigné et pas mauvais. Il vise à la Présidence, je crois qu'il n'y arrivera pas. Après la séance nous nous sommes échappés, Baradat et moi, et avons été causer chez lui. Baradat travaille avec force, il doit réussir. Durant que Renault et Decrais étincellent à la Labruyère et à la Molé, lui se restreint au droit. Il va dans une Conférence Delvincourt où il y a des forts, Ballot, De Bellomayre, Bayley, et on y fait grand cas de lui.

Nous nous épanchons beaucoup ce soir, nous nous fortifions l'un l'autre. Sous son écorce grossière Baradat est une des âmes les plus tendres et les plus tristes que je connaisse. Vingt fois les larmes sont venues aux yeux durant cet entretien.

**Vendredi 1er février**, je retourne aux répliques de l'affaire Paterson. Berryer est sublime dans la sienne, il avait l'écume aux lèvres. Allou dans sa plaidoirie avait cité comme exemple du droit qu'ont les souverains d'annuler les mariages des princes de leur famille, l'annulation par Louis 18 d'un préteud mariage du duc de Berry. Si les enfants issus de ce mariage venaient à réclamer leur légitimité mon adversaire, a-t-il dit, serait à ma place<sup>37</sup>. Berryer après avoir mis le fait à néant s'est enlevé par un mouvement furieux d'éloquence. Non, je ne soutiendrais pas une telle cause, pas une action de ma vie ne permet de l'affirmer. D'ailleurs, laissez-moi soulager mon cœur et vous dire que jamais le Comte de Chambord, s'il eut traité des frères comme le Prince Napoléon a traité le sien, n'intenterait une semblable action. Berryer a eu tant de feu en disant ces mots, que j'affaiblis, que l'enthousiasme a été irrésistible. Tout le monde a applaudi. Le Président a donné l'ordre assez mal exécuté de faire évacuer la salle.

Je suis resté à la réplique d'Allou. Il a été braillard, avocat, plaidant tout. Ma conviction n'est du reste pas changée, ce que je regrette vivement.

**Dimanche 3 février** Je vais voir ma tante Henriette. Renault le soir réunit le cénacle dans une soirée intime, Decrais, Baradat et moi. L'amitié qui nous rapproche tous les quatre est merveilleuse. Réunis par la Conférence Tronchet nous avons successivement éloigné de nous plusieurs jeunes gens, Herbette, Lacaille, Barrême, Chevrier, Lefébure. Nous gardons avec tous de bonnes relations de camaraderies, nous avons senti se former entre nous un lien profond.

Mes amitiés pour moi ont subi des vicissitudes. Au collège nous formions un groupe fort uni, les Cinq, Leprevost, Talandier, Michel, Coulon et moi. Au dehors du Collège<sup>38</sup> ce groupe diminué de Leprevost, augmenté de Chaulin et de David, s'est transformé en une bruyante camaraderie. Là sont venus les samedis de Coulon qui en étaient le centre. J'ai d'abord eu l'enthousiasme de ces bruyants plaisirs, ma première année de droit en a été remplie. La lassitude est venue dans la seconde année, mon journal en a quelques traces. Je n'ai pas d'amis, écrivais-je souvent, je n'ai que des camarades. Il n'en pouvait être autrement, en raison de la scission chaque jour plus profonde qui se faisait entre eux et moi au point de vue moral et religieux. C'est à ce moment que s'est fondée la Tronchet. Là on a pu s'apprécier et se choisir.

En l'état où elles sont, mes amitiés me rendent fort heureux. Chaulin, avant tous, Renault, Baradat, Decrais, puis tout en dehors de cela, Paul Bonnet et Emile. Mes amis de collège ont marché durant ce temps et je suis parfois étonné de la distance qui nous sépare. Quoique je voie rarement Coulon, c'est un de ces coeurs avec lesquels on reste forcément et toujours à l'amitié, mais je n'en suis plus qu'à des sentiments de bonne camaraderie avec Talandier, David, Michel. Ils ne savent que faire de leurs soirées, à vingt-et-un ans!!, et en sont réduits à fonder un cercle pour s'ennuyer le soir en

37 Croche-pied d'Allou: Berryer est notoirement légitimiste. Plus haut: Louis 18 est bien écrit en chiffres arabes .

38 Lapsus pour collège.

commun. Nous cependant, animés d'une même ambiance, nous poursuivons notre rude labeur et nous accordons de temps en temps, comme aujourd'hui, une soirée en commun pour nous fortifier les uns les autres.

Maman me disait «je m'aperçois avec plaisir que tes nouveaux amis valent mieux que les anciens.»

**Lundi 4 février 1861** C'est ce soir une grave affaire qui nous occupe depuis une semaine, les élections de la Labruyère. Decrais, par son talent hors ligne, est le seul candidat possible, mais il a des ennemis. A propos d'un rapport de Renault dans lequel il indiquait l'influence de la Réforme sur le développement des libertés anglaises, on est venu à jeter sur le tapis la question brûlante de savoir qui, du Catholicisme ou du Protestantisme, est le plus favorable à la liberté. Paul Thureau paraît-il a défendu le Catholicisme avec beaucoup de vigueur. Decrais lundi dernier, je n'y étais pas à mon grand regret, a prononcé un discours fort beau, mais terriblement Huguenot. Ceci a excité les fureurs de certains membres de la Labruyère que Chaulin nomme les Catholiques rouges et Desjardins le parti Catholique-crétin. Le chef de ce parti est Sciout, un gros bonhomme à la voix grêle, il est représenté au bureau par De Baulny et Plantier, qui m'a succédé. Même Lair et son cousin Faugeron, qui ne sont pas des imbéciles, y trempent quelque peu.

Le dit parti a rassemblé pour ce soir toutes ses forces contre Decrais, nous l'avons su par Delaplane qui en tant qu'ancien élève des Jésuites y a des intelligences. Nous même avons réuni nos adhérents. La salle avant les élections avait un certain aspect, nous croulions. Les Catholiques rouges se massaien, et Beslay et Paul Thureau les appröhendaient l'un après l'autre, les dissuadant de faire de l'opposition et appuyant Decrais à toute force. Cela a acquis ma sympathie au second, le premier l'avait déjà; c'est à eux que le succès a été du. Decrais a été nommé par 29 voix sur 40. 10 voix inébranlables portaient Thureau quand même.

Nous avons pour le reste appuyé la liste du bureau, Faugeron et Toussaint, Lefébure et Gheerbrant, au comité des élections Desjardins et Cretté de Palluel.

Desjardins et Decrais se sont bien tirés de leurs discours. La fameuse discussion a recommencé. Renault a fait un bon discours; ce bon Léon est en très grand progrès, il a très bien parlé récemment à la Molé. Un ami de Decrais, Mr de Richemont, a lu à la tribune une étude d'histoire anglaise bien faite mais ennuyeuse. Puis Petitot, dont l'entrée dans la salle avait été saluée par des applaudissements, est venu à la tribune. C'est un de ces fameux fondateurs de la Labruyère dont on parle tant. On nous l'avait surfait, il a une très grande facilité mais il est commun.

**Mardi 5 février 1861** Conférence Tronchet. Cela va mal, il ne vient personne, un des orateurs n'a pas pu parler. Baradat l'a remplacé. Viallet a été détestable, Ameline est en très grand progrès, Coulon a parlé fort bien et longtemps dans la discussion générale.

**Mercredi 8 février 1861** Triste pèlerinage: Elisa et moi allons à Evry. On va vendre la maison; nous rangeons et remuons des souvenirs d'un bonheur perdu.

Les ouvriers sont rue de la Chaussée d'Antin: mon oncle Albert a obtenu d'installer ici l'étude, de cette façon il ne vivra pas éloigné de son frère. Il m'a offert de garder ma chambre; je le voudrais, je suis plus voisin du souvenir de maman. La solitude d'un appartement à moi m'effraye. Mais je crains que mon père ne veuille pas par une jalouse paternelle que je connais.

Hier jeudi j'ai diné avec ma tante Pauline: je veux m'en rapprocher.

**Lundi 11 février.** Il y a un mois. Nous allons à la messe anniversaire.

Ce sont les jours gras, je travaille beaucoup, avec goût. Ces études théoriques me plaisent extrêmement, il m'en coûte de les abandonner pour les études pratiques. Il le faut cependant, les raisons m'en apparaissent chaque jour plus fortes. Mon père marque de toutes les circonstances qui me rapprochent ainsi de lui une joie bruyante et gaie que je ne reçois pas comme je le devrais: il y a des instants où elle m'exaspère. Je tâcherai.

Mes camarades et moi nous sommes beaucoup vus. Dimanche nous nous sommes réunis tous quatre chez Renault et lundi chez Baradat. Ces réunions sont d'une gaieté intime qui n'exclut pas les épanchements. Lundi nous avons beaucoup ri de la description faite par Baradat de l'étude où il est clerc, dans laquelle on tue les rats à coup de carabine. Puis, quand Renault fut parti, Albert et Ernest causèrent de leur pays, des soins de leurs mères au retour, des causeries du soir avec elles Moi je me souvenais d'il y a un mois. Albert qui m'a vu la tête dans les mains s'est interrompu et est venu me demander pardon des souvenirs qu'ils évoquaient..

Je leur ai apporté une lettre assez sotte de Lefébure. Il me dit que j'ai abusé de son cœur et que tout est rompu. Si ce sont mes manques de parole de ces vacances, qu'a-t-il donc attendu? Il est vrai que j'ai un peu ri d'Ermengarde. Mais qu'y a-t-il donc à rompre? J'ai répondu court, sec et très haut.

**Mardi Gras 12 février** Je vais avec Decrais voir Saint-Denis. Il me mène par la plaine jusqu'à (Dugny? nom mal lisible), maison de campagne de Mr Alexandre, du fils duquel il fait l'éducation. Nous manquons le train au Bourget et revenons à grand peine.

**Mercredi des Cendres.** Travail tout le jour.

**Jeudi 14 février** Je vais à l'enterrement de Mme Beaumont, qui a fondé les prix de droit. Elle m'avait procuré, et à maman, la plus grande joie de ma jeunesse. Rien n'était plus triste que cet enterrement, pas de famille, quelques professeurs de l'Ecole, Collin, Lacoin et moi, des indifférents, une trentaine de personnes en tout.

On n'entend parler que de morts de tous côtés, et de morts subites. Nous ne sommes pas seuls frappés. Gratiot a perdu un oncle enlevé en quelques heures. Lalouel et Toussaint, de notre Conférence, viennent d'être frappés de deuils subits. Il est mort deux hommes de lettres en quelques jours, Guinot et Murger.

**Vendredi 15 février** On juge le procès Bonaparte dans le sens d'Allou, comme je le pensais. Bisson, le cohéritier de ma tante Elisa dans la succession Lelong, perd également son procès. Ma pauvre tante à la plus mauvaise mine du monde, je la crois grosse encore; son mari ne va pas mieux et se traîne péniblement à son bureau.

Je vais voir Baradat le soir; Decrais et Renault y viennent en sortant de la Conférence Molé.

**Samedi 16 février** L'Ecole vaque pour l'enterrement de Mr Laferrière, inspecteur des écoles de droit, un homme éminent, mort de chagrin, trois jours après sa fille!!

Je travaille tout le jour et vais dîner chez ma tante Emilie. Nulle réception plus amicale, mais je n'y puis aller dîner deux fois de suite le même jour de la semaine, ni trois semaines de suite. Cela constituerait un jour, une habitude qui avec leur empressement bon, mais fatigant, deviendrait inamovible.

**Dimanche 17 février** Conférence le matin. Renault et Emile viennent me voir dans la journée.

**Lundi 18 février** Conférence des avocats. Conférence Labruyère. Il y a un assez joli travail de Tondut: la discussion religieuse recommence avec virulence. Sciout tient la tribune une heure au milieu des huées et des rires. Guizot, qui s'annonçait depuis trois semaines, vient fort embarrassé à la tribune, dit quelques mots entortillés, sans grande couleur et se rassoit. Beslay lui succède, il attaque purement et directement le Protestantisme en tant que religion, avec une violence que je ne puis m'empêcher de trouver inconvenante, mais à laquelle son grand talent d'orateur donne du charme. Guizot s'en va, Decrais accepte la lutte et répond avec la passion d'une conviction blessée. Pectus id est quod disertos facit. Decrais est éloquent. Les ultras crient, Faugeron perd la tête au fauteuil, quelques voix amies encouragent Decrais qui domine le tumulte avec des allures à la Guizot. Avec

un débat si aigri je suis convaincu que la Labruyère se serait dissoute le soir si les protestants avaient été en égalité numérique. Cela grâce à Beslay: il a dit que la Bible était un livre mort. Un bien singulier incident a troublé le discours de Decrais Au moment le plus chaud entre un vieux monsieur. Emotion, mouvement. «Arrêtez-vous, dit-on à Decrais de toutes parts, arrêtez-vous» «Non messieurs, je dirai ma pensée» «Non, non, arrêtez-vous, arrêtez-vous». Decrais qui n'a pas vu l'intrus insiste et veut parler, les cris redoublent de toutes parts et le bonhomme qui avait cru entrer dans un cours public s'aperçoit enfin de sa méprise au moment où Decrais quittait la tribune en furieux. Il la reprend et conclut.

Beslay y revient, pacifie le débat avec sa parole charmante et en homme qui voit sa faute. Il termine d'un mot accablé de bravos: «Mr Decrais a parlé du fils aîné de l'Eglise. Je n'en dirai rien, Tartuffe allait à la messe!!» Il est certain que Decrais s'est défendu de toutes armes, mais il l'a fait avec une belle énergie. On repousse la clôture que nous avons proposée et que j'ai appuyée, mais il est entendu que la discussion redeviendra purement historique.

Cependant Lefébure, en face de qui je croyais devoir faire une assez sotte figure, est dans un embarras mortel à mon égard. Je m'en aperçois et prends tout aussitôt un petit air digne et froid. Lui est bien comique «J'ai été chez toi dimanche, tu avais du monde, je n'ai pas voulu entrer. Je voudrais bien te voir seul» «Mon cher, je le conçois!» Et je fixe jeudi soir.

La Conférence Tronchet encombre la Labruyère et il y entre nombre d'amis à moi, Chaulin, Duvergier, De Ségur, (Ruet? nom mal lisible), Prudhomme, aujourd'hui Bonnet, etc. Larnac devra compter avec nous, je pense.

**Mardi 19 février 1861** Je continue à ne suivre que les cours de droit romain et à travailler d'une façon assez suivie.

Je vais ce soir à la Conférence Tronchet. Elle va bien aujourd'hui, il y a beaucoup de monde. Je fais passer un peu en traître un petit article additionnel qui restreint les projets de loi en ne leur permettant pas d'occuper plus d'une séance. Il y a deux questions de plaidées et pas mal. La femme qui a épousé par erreur un ancien forçat peut-elle faire annuler son mariage pour erreur sur la personne? Baradat a plaidé pour l'affirmative, et très bien; il est en grands progrès, ce qui est bien dû à son travail. Delaplane débutait dans la négative. Il a beaucoup d'émotion, un feu mal réglé, il ira cependant. Il y a eu une discussion générale. Le pauvre Emmanuel a débité un petit discours écrit, Cornudet a dit quelques mots et Ameline, excellent comme toujours, a décidé la victoire pour l'affirmative. 2° Peut-on hypothéquer ses biens présents quand on n'a pas de biens à venir? Lacoin, pas mauvais, et De Larque qui fait des progrès. L'honneur du jour est à Baradat, il pourrait bien me succéder, mais sa fougue est terrible durant que son adversaire parle. J'ai eu un mal terrible à le contenir et ai du l'interpeller nominativement. Je préside avec ardeur et de mon mieux, j'en sors enroué.

**Mercredi 19 (pour 20) février 1861.** J'apprends le soir un affreux malheur, Mr Scribe est mort subitement dans sa voiture. Je cours voir Coulon, je ne le trouve pas. Il doit être bien malheureux. Il est à peu près certain pour moi que Mr Scribe était son père, c'est une idée répandue. Lui l'ignore évidemment, mais il le chérissait à titre de parrain et de tuteur. C'eut été une vive douleur pour maman, Mr Scribe avait été son ami d'enfance et de jeunesse. Sa visite de l'an dernier avait réveillé au cœur de maman de tendres souvenirs, enfouis sous son passé de mère. Elle avait étouffé en son cœur un vif amour pour ce compagnon d'enfance. C'est pour cela, pour se vaincre, qu'elle ne s'était mariée qu'à 24 ans. Pauvre mère, elle me l'avait raconté il y a un an, ces innocentes amours dont le souvenir l'avait fait palpiter encore. Deux morts, à un mois de distance, et nous qui pleurons. J'ai le soir Lacoin et Barrême chez moi. Nous faisons avec grand soin le rôle de la Tronchet. Je n'en veux pas léguer à mon successeur un aussi rot que l'a fait Cheramy. Nous nous étions entourés de documents, et avons choisi huit questions entre soixante-deux.

**Jeudi 20 (pour 21) février 1861** Je vais voir Coulon ce matin et ne le trouve pas. Mon jeûne m'ennuie fort et je meurs de faim à l'habitude. Après le cours de Demangeat, je commence à travailler ma question de la Conférence Tronchet. Elle ne vaut rien.

La réconciliation avec Lefébure à lieu dans une des salles d'examen. Je me tiens assez bien, très facile quant à ses excuses, mais très sec pour arrêter toute explication ou récrimination. Je me donne le plaisir de lui dire agréablement ce que j'ai sur le cœur sans lui laisser placer un mot. Le tout froid comme le Pôle Nord. Je ne pense pas qu'il m'écrive jamais d'aussi sots protocoles.

Je vais voir Paul Bonnet. Son père vivement impressionné de la mort de maman reçoit un second coup dans la mort de son parent, Mr Scribe. Je vais voir aussi ma tante Adèle. Le soir je retourne chez Coulon et ne vois que sa mère. J'y retrouve cet excellent Mr Guilhaumon avec qui je m'en vais chez lui.

Cet infâme Mirès après de trop longues insolences est enfin arrêté. C'est un effroyable cataclysme. Nombre de gens haut placés sont compromis: le fils Baroche, le fils Magne, le prince Napoléon, le sénateur Siméon. Mr de Richemont s'est tué, dit-on. Il va y avoir de la boue répandue sur ce monde infâme. Ils sont une insulte au travail honnête. C'est pour cela, dit mon père, que je ne trouve pas de texte.

**Vendredi 22 février 1861** C'est une triste date. J'entre dans la période, dès longtemps prévue, des discussions de famille et des affaires d'intérêt. Mon oncle Albert est venu ce matin dans ma chambre me demander ma signature comme il eut demandé un sou. Il veut emprunter au Crédit Foncier 75.000 fr. pour achever de payer son étude dont mon grand-père a cautionné le paiement, et veut que nous lui consentions une affectation hypothécaire sur les terrains de Neuilly et de l'avenue Frochot qui nous appartiennent par indivis. Ceci à peine expliqué le matin. Le soir, après en avoir causé avec mon père qui était furieux, j'obtins de lui plus d'explications. Ce n'est pas moins un engagement qui me rendrait sa caution pendant quarante-cinq ans. Le Crédit Foncier se paye par annuités; il est incroyable de venir le demander à un jeune homme à peine sorti de minorité.

Je le crois fort embarrassé dans ses affaires. Il a je pense absorbé tout l'actif de la succession de mon grand-père Delacourtie, et recule autant qu'il le peut la liquidation et les comptes.

Il faudra que mon père prenne mon fait et cause: je crains seulement sa rudesse. Si je mourais je ne sais ce qui adviendrait. J'ai fait un testament où je lègue à mon oncle ce qu'il me doit. Je le plains et l'aime, le pauvre homme, mais il y aura toujours dans mes rapports d'affaire avec lui une incroyable hauteur de sa part; il me faudra un défenseur, je suis un enfant.

Mon oncle Henri ne voit que par ses yeux, mon oncle Charles qui voit le Potose dans ses terrains de Passy signerait pour cent mille francs. Je serai seul.

Je porte pour la première fois de ma vie un lourd fardeau d'ennuis et je suis seul. Ô ma mère, ma mère.

J'obtiens de mon père qu'il passera, pour avoir un second clerc, sur le travail des soirées et je vais proposer la place à Baradat.

**Samedi 23 février 1861** J'apprends de Mr Guilhaumon que Coulon a de son parrain un legs de trois cents mille francs. Je suis au bonheur. Qui mérite mieux que lui la fortune et qui en fera un meilleur usage? Il laissera cette étude qui le supplicie, il écrira, plaidera pour de pauvres diables, vivra selon ses goûts. Je faisais au cours les folies d'un homme pris de vin. Telle est la vie. Bien heureux quand on se sent jeune assez pour oublier ainsi les premiers soucis. Baradat qui m'avait demandé la nuit pour réfléchir me donne une réponse affirmative. Je travaille une question de Conférence.

Mon oncle et mon père se sont vus. Mon père n'a rien accordé, demandé- ceci est trop- qu'il soit fait un inventaire. C'est trop, mais c'est un moyen de hâter cette liquidation que chaque jour de retard rend plus difficile. Nous verrons.

**Dimanche 24 février 1861** Une bonne journée, je ne vois pas mon oncle Albert, que je redoutais. Je ne suis qu'un enfant devant lui et tremble quand je lui parle affaires. C'est honteux, mais ainsi. Je passe la journée avec mes amis.

J'ai omis de dire qu'hier j'ai enfin vu Coulon: il est dans un amer chagrin. Nous n'avons pas parlé argent, bien entendu. Il n'est pas de ceux que ces idées consolent.

Je déjeune avec Baradat et Decrais. Après une visite à Emile je reviens piocher ma question de Conférence. Le soir, je présente Baradat à mon père, il dîne à la maison; mon père plus gai que d'habitude est charmant et Baradat enchanté. Il entre vendredi. Cela ira-t-il? Je l'espère vivement, mais franchement j'en doute un peu, vu les vivacités réciproques. Si cela va ma vie de clerc, cette vie que je vois venir avec horreur, serait exquise. Le soir nous allons tous deux chez Renault.

Decrais y vient: il y a cénacle. La conversation est toujours animée, mais ce soir nous avons brûlé. On est arrivé, en passant de Mr de Talleyrand à Mr Duvergier de Hauranne, à discuter l'influence des salons politiques au point de vue libérale. Decrais s'en est porté le défenseur contre de vives attaques.

Il a paru la semaine dernière une brochure de Mr de la Gueronnière dont on avait fait le plus grand bruit, *Paris, Rome et l'Italie*<sup>39</sup>. Elle allait, prétendait-on, conclure au retrait des troupes de Rome. La brochure paraît, elle est très violente contre la Papauté, puis tournant court à la conclusion, déclare que l'Empereur maintiendra son épée protectrice. Or il paraît que cette conclusion a été greffée sur le reste, d'ordre supérieur et en raison de la composition de la commission de l'Adresse au Sénat et au Corps Législatif. Le fait est à noter.

**Lundi 25 février 1861** Conférence Vernet. Corne, de la Tronchet, fait ses débuts à la Conférence des Avocats. Corne est chez nous d'une extrême faiblesse et nous tremblions d'ouvrir ainsi le feu. Or il nous a étonné, il s'en est tiré non pas brillamment du tout mais très potablement. A la Conférence Labruyère la discussion est morte de vieillesse. Un Mr Plantier, après de très bons aperçus sur la question historique, est retourné en plein dans la macadam religieux: il est catholique, très applaudi. Decrais qui n'avait pu le retenir et qui rageait, s'est vengé sur un coreligionnaire à lui qui venait répondre, un Mr Lehman à qui il a tout net ôté la parole. Cela a fait un incident désagréable. Faugeron et Desjardins ont fini. On a voté, en repoussant toutes les conclusions qui sentaient le fagot. Decrais en a déjà par dessus les yeux de sa Présidence, il n'a pas de travaux et gémit.

**Mardi 26 février 1861** Demangeat. Je travaille ma question. Conférence Tronchet. Cornudet fait ses débuts, et fort bien, contre Testu. Puis vient notre question à Robin et à moi. Robin a tous les auteurs pour lui, il présente innocemment tous les arguments qu'ils ont rebattu, même ceux qui n'ont plus de sens aujourd'hui. Il s'agissait, je n'oublie de dire que cela, de la question de savoir si le conjoint peut renoncer au jugement de séparation de corps quand c'est lui qui l'a obtenu et en faire cesser les effets par sa seule volonté. Tous les arguments tirés de Duranton, même ceux qui ne signifient rien depuis la loi de 1850, étant venus en ordre comme moutons à l'abattoir, je me suis levé et ma foi j'ai été content de moi. J'avais beaucoup préparé, beaucoup écrit sans apprendre, j'ai pas mal dit. On m'a parfaitement écouté et applaudi à la fin très fort. Robin a fait observer qu'il était bien tard pour répliquer et j'ai eu l'unanimité moins une voix. J'ai eu beaucoup de compliments et, ce que j'aime mieux, les félicitations sincères et joyeuses de mes trois amis.

Puis, c'est tout. Quand je rentre chez moi, triste ou joyeux comme ce soir, je n'ensuis pas moins seul. Ô ma chère confidente.

**Mercredi 27 février 1861** Je vais le matin à la messe pour mon grand-père. Je travaille et vais à l'école. Renault m'a décidé à aller dîner chez lui avec Decrais et Baradat. Il m'avait promis un dîner tout intime, il y avait quelques personnes et quoique ses parents, excellentes gens, mettent leurs hôtes à l'aise, j'étais honteux et fâché d'avoir accepté cette invitation, et m'en repens.

39 Le titre exact de la brochure est *La France, Rome et l'Italie*.

**Jeudi 28 février 1861** Je me suis retrempé en de profondes émotions en recevant ce matin une lettre de Mme Eymieu. Nous sommes frère et sœur par la douleur, me dit-elle. Cette chère Marie bien-aimée, cet ange de mes souvenirs d'enfance. Il faut, dit-elle, resserrer notre amitié, et elle me demande de lui écrire. Je ne l'avais osé faire. J'ai mis mon cœur dans la lettre suivante que je copie ici.

*Je viens de recevoir votre lettre, Madame. Permettez-moi de vous dire qu'elle a augmenté s'il se peut l'affection que je vous portais. Notre sort a été si semblable pour le bonheur et pour la douleur que nous nous devons comprendre l'un l'autre. J'avais un vif désir de vous écrire, je vous suis profondément reconnaissant de me l'avoir permis.*

*Vous voulez savoir quelle est ma vie, Madame. Hélas elle ne ressemble guères à la vôtre. Je vous vois au milieu des vôtres, conservant pieusement, avec votre douleur, les souvenirs de votre grand-mère et imitant ses vertus. Dans la première douleur je voulais aller à Saillans, passer quelques jours auprès de vous, vivre dans votre calme et méditer avec vous sur les leçons de la mort et sur ce qu'il nous faudra faire pour rejoindre nos mères. Je ne l'ai pas pu, Madame, il a fallu, mon père me l'a fait comprendre, reprendre presqu'aussitôt ma vie ordinaire. J'ai un examen à préparer. Je me suis, autant que je l'ai pu, étourdi de travail. Cet apprentissage de jeune avocat oblige à se rejeter aussitôt dans le monde, non pas bien entendu pour les plaisirs, mais pour l'agitation de l'Ecole de Droit et du Palais, pour les discussions et les exercices des Conférences dans lesquelles nous nous réunissons. Ce sont des distractions forcées qui vous manque; mais quand le soir je rentre chez moi, Madame, c'est alors que je me trouve en face d'un effroyable isolement qui vous est inconnu, et que je me sens orphelin.*

*Plus de ces conseils de tous les jours, plus de confidente de mes efforts, de mes succès ou de mes traverses. Certes, je prétends bien conserver au cœur les principes chrétiens que ma mère y a mis, mais où sont ces chers et précieux exemples? Priez pour moi, Madame, car je vais sans doute me trouver en face de grandes difficultés de toute espèce dans ma situation, et je n'ai plus ses conseils pour en sortir. Je crois comme vous que nos mères sont au ciel à prier pour nous, mais comme je me sens seul. Je me croyais homme quand elle était là, quel pauvre enfant je me trouve! Vous savez quelle situation heureuse et aimée elle m'avait faite entre mon père et mes oncles; les uns et les autres m'aiment certainement bien tendrement, mais tout cela est fini.*

*Aussi bien, j'étais trop heureux. Je n'étais pas ingrat envers le bonheur. La veille de sa mort, je lui exprimais tout ce qu'il y avait d'heureux dans la vie qu'elle m'avait faite. Je la faisais sourire par mes enthousiasmes de bonheur. Cela aussi est fini: pour toujours, je ne le crois pas. J'arriverai à la fin de ces jours de solitude, maman m'enverra, je l'espère, une autre famille; mais j'ai devant moi cinq ou six années d'épreuves fort rudes. Que Dieu m'envoie la virilité nécessaire pour les supporter.*

*Je ne sais trop ce que je vais devenir en ce moment. Mon oncle a gardé pour y établir son étude l'appartement de ma mère que connaît Monsieur Eymieu. Je n'irai pas habiter chez mon père, j'y dîne seulement. Peut-être garderai-je ma petite chambre ici, peut-être me faudra-t-il chercher un appartement. Beaucoup de chers souvenirs me rattachent ici, mais il me faut ménager un peu de jalouse paternelle qui existait déjà du vivant de ma chère mère. Je vous parle à cœur ouvert, Madame, et pour vous seule. Votre amitié m'autorise à vous donner tous ces détails: nous sommes frères d'amitié, vous me l'avez dit, et je m'épanche avec vous comme avec une sœur aînée bien bonne et bien sage, à qui je viendrais au besoin demander des conseils.*

*Certes, Madame, j'irai vous voir cette année. Peut-être ne pourrai-je disposer que de quelques heures, car après mon examen passé, j'irai travailler dans l'étude de mon père et je n'aurai que de courtes vacances. Mais à coup sûr je passerai à Saillans. J'en ai besoin.*

*Vous trouverez joint à ma lettre un souvenir qui vous sera cher, j'en suis sûr. Ce sont les dernières lignes que maman ait écrites: c'est la copie d'une lettre qu'écrivait Mgr Morlot sur les derniers instants de votre grand-mère. Elle est morte elle-même avant d'avoir copié jusqu'au bout. N'est-ce-*

*pas un poignant symbole de leur amitié?*

*Adieu, Madame, adieu, ma chère sœur Marie; rassurez-vous sur ma santé, l'âme a seule souffert. J'écrirais à Mr Eymieu pour le remercier de son bon souvenir si je ne savais que ce que je vous écris lui est aussi adressé et qu'il trouvera ici les expressions du plus affectueux dévouement. Je n'ose espérer que vous me répondrez, ni vous demander la permission de vous écrire encore. Mais j'ai confiance qu'il me donnera de vos nouvelles. Croyez, etc.*

Je voudrais bien qu'elle m'écrivit encore: c'est pour moi un souvenir toujours plein d'émotions que le sien , plus que de l'amitié, tout autre chose que de l'amour, une sorte de dévotion émue, que nos douleurs communes augmentent. Sa lettre est admirable de résignation grave et chrétienne. Ma fin est bien, donnant le caractère de notre amitié et le correctif aux épanchements où je m'étais laissé entraîner. Répondra-t-elle?

J'ai été chez Coulon, il avait l'air ému, agité, il sortait, il m'a serré la main et s'est échappé, il ne pouvait parler. Nous avions, nous, fait pour lui de trop beaux rêves. Son legs est parait-il grevé de l'usufruit de Mme Scribe.

J'ai lu la réponse de Mgr Dupanloup à La Gueronière. Elle est contenue de formes et d'une éloquence indignée. Un mandement très acerbe de l'évêque de Poitiers a été déféré au Conseil d'Etat.

**Vendredi 1er mars 1861.** Vernet. Conférence de Machelard, elle est parfaitement mal faite. Je n'irai plus. Travail.

Les débats de l'adresse ont commencé au Sénat. Dans cette honteuse assemblée, les idées libérales ont été avancées par un Pietri et les idées religieuses par un La Rochejaquelein.

**Samedi 2 mars 1861** Demangeat. Visite à Mr Chevoyon. Je travaille beaucoup. Je dîne chez Emile. J'ai dû demander à mon oncle les premiers détails d'affaires: on va vendre Evry et les deux successions sont si bien confondues que j'ai peur de compromettre mon bénéfice d'inventaire. Il m'a remis un petit compte net mais effroyable: il se reconnaît débiteur de plus de 200.000 fr. envers les successions. J'y reviendrai.

J'ai eu au saut du lit une visite agréable, mon ami Gomont garde général de la forêt de Champcouronne près de Rouen. Il est enchanté de sa nouvelle position. Je lui ai promis de l'y aller voir.

**Dimanche 3 mars 1861** Je vais à la Conférence et à la messe; Decrais, Baradat et moi nous étions donné rendez-vous pour déjeuner ensemble. Nous sommes rencontrés par De la Plane<sup>40</sup>, charmant garçon d'ailleurs, mais dont nous nous serions passés. Decrais, le plus étourdi des Présidents, est au désespoir; il a égaré les vers de D'Assailly, précieux manuscrit que celui-ci lui avait confié pour la Labrugère. Je rentre chez moi. Renault vient m'y voir. Je dîne chez mon père avec Mr Guilhaumon.

**Lundi 4 mars 1861** Paul Bonnet parle, et parle parfaitement, à la Conférence des Avocats. Ses affaires en sont bien avancées pour être secrétaire. Le soir conférence Labrugère. Chaulin et moi y arrivons tard, nous avons été voir Coulon. On achévait la lecture d'un rapport sur *l'Uncle Million*, une pièce parfaitement oubliée de Mr Bouilhet. Il n'y avait pas d'orateur, Decrais et Beslay se sont dévoués: ce sont les deux membres les plus littéraires de cette conférence littéraire. Beslay est bien plus maître de sa parole, mais Decrais parlera mieux, il est plus heureusement doué encore. Tous deux ont été charmants.

**Mardi 5 mars 1861** On enterre aujourd'hui le pauvre Mr Bravard. Les cours vaquent à l'Ecole. Il n'était pas tendre, je l'ai éprouvé, mais c'était un excellent esprit et qui fera un grand vide à l'Ecole.

40 Il écrit habituellement Delaplane, mais aussi De Laplane ou comme ici De la Plane.

C'est Bufnoir qui fait actuellement son cours; je pense qu'on donnera sa chaire à Demangeat, car on veut supprimer deux chaires de droit romain.

Je travaille tout le jour, le soir je vais à la Conférence Tronchet. Elle augmente tous les jours, nous sommes 37 membres; il est vrai qu'il y a peu d'assiduité. Le bureau s'en va, l'ami Baradat est nommé Président, mais seulement au scrutin de ballottage, les amis de Lacoin le poussaient avec ardeur. Lacoin est nommé vice-président, mais également au 3ème tour et sur le refus d'Ameline. Enfin, pour les forcer à être plus assidus, on nomme à leur grande indignation Renault secrétaire et Decrais trésorier.

Ils plaident ensuite la question de savoir si un pseudonyme peut constituer une propriété. Tous deux vont bien. Renault crie pourtant un peu trop, Decrais ne savait pas un mot de sa question, mais il a répliqué d'une façon exquise. Il y a eu une discussion générale qu'Ameline a, suivant son habitude, éclairé avec sa merveilleuse sagacité.

**Mercredi 6 mars 1861** Il n'y a pas cours pour moi aujourd'hui, je travaille toute la journée. Le soir Cheramy vient me voir et est bien fâcheux.

**Jeudi 7 mars 1861** Demangeat. Je travaille tout le jour. C'est la Mi-Carême.

**Vendredi 8 mars 1861** Je vais à la Conférence Vernet, mais je me prive définitivement de celle de Machelard. Je vais voir ma tante Adèle. Après dîner je vais voir Baradat; il est enchanté de mon père. Je souhaite que cela dure, jusqu'à mon arrivée au moins. Je rentre encore piocher.

**Samedi 9 mars 1861.** Le matin nous avons une réunion de colonne, c'est-à-dire qu'on assemble une soixantaine de stagiaires à la bibliothèque et qu'un membre du conseil leur inculque les principes disciplinaires. Nos chefs sont Berryer et Thureau. Thureau vient seul, qui a l'air d'un brave homme, mais n'est pas amusant. Cela finit à 10h ¾, nous avons tout juste le temps de courir à Demangeat, et j'ai un peu faim au sortir de ce cours. Après déjeuner je vais faire mes visites de pauvre. Je rentre travailler.

Après dîner je me sens incapable de me remettre à l'ouvrage. Il n'y a pas deux mois que je mène cette vie et j'en suis déjà profondément lassé. Non que chacun ne fasse tous ses efforts pour me la rendre douce, mais la blessure n'est pas de celles qui se ferment ainsi. Je suis gai et rieur à l'Ecole, mais quand je m'arrête, que je regarde autour de moi, quand comme ce soir je sens ma solitude dans toute son étendue, alors la douleur, pour être contenue, n'en est pas moins amère. Je vais ce soir me remettre un peu l'âme auprès de Renault. Il est toujours bon et m'accueille à bras ouverts: nous passons la soirée ensemble. En ce moment chacun de nous quatre souffre. Renault vit dans un avenir après lequel il soupire et ne trouve pas dans le présent, chez lui, toute l'affection à laquelle il a droit, dont il a besoin. Decrais reçoit de chez lui des lettres affligée, il est pauvre et se soutient à Paris par son seul travail. Baradat est découragé. Chacun de nous regarde devant lui et se sent inquiet; j'ai perdu ma confiance et ma force.

Aussi les heures les meilleures sont celles où, comme ce soir, je puis me réunir à l'un d'eux.

**Dimanche 10 mars 1861.** Après la Conférence et la messe je retrouve Decrais et Baradat à la Taverne Anglaise de la rue St-Marc, nous déjeunons ensemble. Decrais et moi allons nous promener aux Champs-Elysées. Ce n'est pas dans mes habitudes, mais il fait si beau.

Je dîne chez mon père; je vais voir Coulon avant de rentrer travailler. Il est dans une profonde tristesse. Nous avons beaucoup d'épanchements, il m'avoue presque les liens qui l'unissaient à Mr Scribe, liens hélas très transparents et depuis longtemps connus. J'en prends occasion de lui dire ce soir toute l'amitié que j'ai pour lui, tout en lui avouant que je m'étais refroidi envers quelques autres, David et Talandier. Il en comprend les motifs mais me blâme assez sévèrement d'avoir accepté l'invitation de David à Ferney les vacances dernières. Il se peut qu'il ait raison, c'est d'ailleurs une

matière où il ne faut jamais craindre d'être trop délicat. Je prends dès ici et je consigne la résolution de voir davantage David l'hiver et de ne plus accepter son hospitalité l'automne, si agréable qu'elle soit. J'y pourrai passer mais je ne dois pas m'y installer. Coulon a raison.

**Lundi 11 mars 1861** Conférence de Vernet. Je ne fais que passer à la Conférence des Avocats. Il n'y a vraiment rien cette année de bien éminent. P. Thureau et Desjardins doivent se mordre les doigts de s'être fait nommer secrétaires l'année dernière, ils auraient fait les discours s'ils avaient voulu attendre. Cheramy est bien plus fin. Ceux qui à mon sens sont sur les rangs sont Bocquillon, Gaultier de Valbray, Denault, Bigot, De Tourville, Bonnet, peut-être Boullaire, Lassys, Ripault. Ce qui est plus fort, c'est qu'on prétend que Corne, qui est très faible, y sera très poussé par Allou dont il est secrétaire. Du reste, et ce qui est consolant, la fin des secrétaires de cette année est très faible. Jozon, Amiable, Madelin, Asse, etc. Il est certain qu'en nous ménageant nous le serons tous quatre et que Decrais fera le discours. Quand? Voilà la question!

Conférence Labruyère. Un très bon travail de Lair sur *Faust*. Ce jeune homme est charmant, il va quitter Paris et c'est grand dommage. Une discussion sans précédents. Rapport de Beslay sur un travail philosophique et littéraire de Charpentier, intitulé *le Rire*. La discussion nulle d'abord s'est engagée sur les conclusions à voter et Beslay est venu livrer aux études de la Conférence la question suivante: Pourquoi Mr Larnac a-t-il ri en voyant sur la place de la Concorde un chapeau s'envoler au vent poursuivi par son propriétaire? Larnac qui vient très rarement à la Labruyère et prétend s'y entourer d'une auréole n'a pas trouvé drôle cette mise en scène de sa personnalité. De Sèze, Lauras, Rousselier et d'autres sont tous venus discuter le problème au milieu des trépignements de l'assemblée. Larnac riait bien, mais jaune. On est sorti après plus d'études pratiques qu'on ne le pensait sur la question du rire, et le diaphragme endolori.

**Mardi 12 mars 1861** Demangeat. Travail. Je dîne chez mon oncle Henri. Conférence Tronchet. Nous avons un magistrat dans notre sein, Raoul Brun vient d'être nommé substitut du procureur impérial à Montélimart, il est dans l'extase. On plaide la fameuse question de Mgr Dupanloup: La diffamation envers les morts constitue-t-elle un délit? Decrais plaiddait l'affirmative. Il a un magnifique langage et des raisonnements d'une déplorable faiblesse. C'est certainement un orateur, mais sera-ce un avocat? Il a eu un passage sur le respect dû aux morts qu'on a applaudi. Lefébure plaiddait l'affirmative<sup>41</sup>. Il en est encore resté à ce jabotage que nous admirions tant au début. Lui et Testu n'ont fait aucun progrès, je les place au troisième rang, nous quatre au second, Cheramy au premier. En quatrième ligne Lacoin, Robin, De Larque qui a fait des progrès, Barrême, Cornudet, Goubet. Delaplane débute et ne peut encore être classé. Ameline va avec Testu.

Pour en revenir à ma question, Lefébure a trottiné puis s'est arrêté court en se plaignant de la migraine. Il y a eu une discussion générale, Coulon, Cheramy et Ameline. On a voté la négative. Nous avons été tous quatre chez Baradat: nous avions emmené Coulon. Je l'aime beaucoup, mais comme nous sentions la dissonance. Le ton de nos entretiens ordinaires a été immédiatement faussé. Nous avons dit de grosses saletés, comme au temps des Samedis.

**Mercredi 13 mars 1861.** Pas de cours, je travaille tout le jour, le soir je vais faire visite à Talandier. Le travail de Lair m'a fait lire et même méditer *Faust*. C'est plein de choses.

**Jeudi 14 mars 1861** Travail. On signe à l'Ecole une pétition pour faire nommer Demangeat professeur titulaire. Cela ne servira de rien, mais ce sera une protestation. L'idée est de l'honnête Bouniceau, je l'ai embrassée avec ardeur. Ameline vient faire du droit romain avec moi.

**Vendredi 15 mars 1861.** Travail. Conférence de Vernet. Visite à Mme Renault. Léon a gagné ses premiers honoraires, deux cents francs. Il a fait une consultation, très bonne du reste, sur une

41 Lapsus. Si l'un plaiddait l'affirmative, l'autre plaiddait la négative.

question de presse, l'étendue du droit de réponse d'après la loi de 1852.

Je lis avec grand fruit Ducaurroy, excellent ouvrage. Le droit romain commence à s'infuser dans ma tête.

**Samedi 16 mars 1861** Demangeat. Nous avons effrayé le ministère. Ordre a été donné à Mr Demangeat, sous sa responsabilité personnelle, de faire suspendre la pétition. Voila la liberté dont nous jouissons: n'avoir pas même le droit de se plaindre. La pétition qui avait environ deux cents signatures a été remis à Mr Demangeat, comme un stérile hommage de notre sympathie.

Je rentre, je travaille et je lis les journaux. Ils sont, en raison des débats de l'adresse, très intéressants. Le parti catholique, dont je suis avec toute mon âme, a trouvé au Corps Législatif trois organes convaincus, Mr Kolb-Bernard, Mr Plichon et Mr Keller. Ce dernier s'est révélé orateur. Aux attaques passionnées et chaleureuses de la droite, la gauche a voulu opposer une opposition calme, presque institutionnelle. Ollivier a fait un discours d'une modération telle qu'on y a presque vu une défection.

Je vais dîner chez Emile. Il y a chez lui une soirée destinée à réconcilier solemnellement Duchaffour et Lacoudrays brouillé depuis la dernière. J'ai moins de goût que jamais pour ces réunions bruyantes et je m'éclipse avant l'arrivée des conviés. Bien m'en prend: je trouve chez moi un mot de Decrais. Il est avec Baradat chez Decrais. Je m'y rend en hâte et nous passons encore une de ces charmantes soirées qui nous laisseront de si bons souvenirs au temps de la séparation.

**Dimanche 17 mars 1861** Après la messe et la Conférence, je vais à notre rendez-vous habituel de la Taverne Anglaise. J'y déjeune avec Renault et Baradat. Ils installent pour aujourd'hui le fumoir chez moi. Decrais y vient aussi. Le marasme règne plus que jamais chez nous. Baradat, avocat jusqu'aux moelles, ne dit-il pas aujourd'hui qu'il veut se faire notaire. Renault renonce à être avocat «parce qu'il faut travailler chez l'avoué». Je déclare tout furieux que je veux me faire professeur de droit. «Moi dit Decrais, libraire!!» Au vrai ces oscillations et ces inquiétudes sont le triste privilège de notre age. Nous nous consolons en pensant, comme dit Baradat, que Corne ne doute pas de lui-même. Ni Viallet! Ni Morard! Ni Justin!

Le soir, droit romain.

**Lundi 18 mars 1861** Vernet. A la Conférence des Avocats il y a un orateur excellent, un Mr Pouillet. La Conférence Labruyère est ennuyeuse. Il y a un travail de Renault sur Mr de Tocqueville, bien fait mais d'une invraisemblable longueur, puis un travail de Giraudeau. Quant au rapport qu'on devait lire, il n'est pas venu; il n'y a pas de discussion. Decrais, malgré ses grandes séductions personnelles, n'a rien de ce qui fait le bon Président et la Conférence va parfaitement mal sous son administration.

**Mardi 19 mars 1861** Je vais à l'Ecole par un temps pitoyable, pour en trouver la porte fermée. Mr Demangeat ne fait pas son cours pour cause d'indisposition. Indisposition à laquelle pour moi je ne crois guères. Au reste, il y a longtemps qu'à sa place j'aurais secoué sur l'Ecole la poussière de mes pieds. Il est très possible que ces dernières circonstances l'aient décidé.

Je vais avec Robin à la Cour d'Assise où Goubet plaide. C'est un petit Méridional de la race de ceux qui ne doutent de rien. Il a fait une plaidoirie pitoyable comme système de défense mais ne manquant ni de verve ni de facilité. Le tout il faut le dire de mauvais aloi. C'était une batterie de cabaret; le jury a rendu un verdict assez bizarre, muet sur les circonstances atténuantes auxquelles avait souscrit l'Avocat Général et écartant une circonstance aggravante d'incapacité de travail pendant plus de vingt jours, circonstance que Goubet n'avait pas songé à nier et qui était surabondamment établie de visu par la victime.

Le client de Goubet, pauvre diable honnête, s'était très bien tenu aux débats, la Cour s'est montrée indulgente. Il s'en est tiré à six mois de prison. Il attendait pire et sa reconnaissance a permis à

Goubet de se croire un petit Lachaud.

Je rentre travailler. Le soir, Conférence Tronchet. On plaide une question d'hypothèque. Corne est détestable, Robin très logique et très clair. Ce sera un bon Avocat à la Cour de Cassation, le point de droit lui va mieux que le point de fait. Après il nous a fallu subir un exposé de motifs de Testu sur le Rétablissement du Divorce. C'est ainsi que nous étrennons les projets de loi. J'ai quelque espoir qu'ils y succomberont du coup. Renault fait le rapport.

Decrais n'était pas là. Renault et moi allons chez Baradat. Ses absurdes idées de notariat lui sont revenues et nous le chapitrons d'importance, moi avec indignation, Renault avec une incrédulité railleuse.

**Mercredi 20 mars 1861** Pas de cours. Je travaille un charmant discours d'Ernest Picard à la Chambre des Députés; pas mal de droit romain; et dans un mois, l'examen. Je ne saurai pas imperturbablement, mais.. Ils n'oseront!!!!

**Jeudi 21 mars 1861** Demangeat reprend son cours aujourd'hui. On le salue par une triple salve d'applaudissements tellement significatifs qu'il a du rompre avec sa froideur habituelle et qu'il a remercié en quelques mots, nous disant avec beaucoup d'émotion que notre sympathie était maintenant, et grâce à Dieu, sa seule ambition. Après le cours, je vais à un premier de doctorat. J'aurais été reçu, je pense: le candidat du reste l'a échappé belle, trois blanches, une rouge et une noire, cette dernière grâce à Ortolan. Je vais faire «des colles» avec De Laplane, qui est un rude piocheur. Esprit assez confus, il a une mémoire merveilleusement organisée et supplée à la méthode par l'incroyable quantité de faits qu'il possède; c'est tout l'antipode de son ami Lacoin.

Le soir, travail. Decrais vient me voir. Il a, je pense, complètement abandonné son doctorat. Je lui avais conseillé de ne pas l'entreprendre: je suis le seul à qui il n'ait pas fait confidence de cette résolution. Il m'a, il y a six semaines, emprunté soixante francs pour s'inscrire à une Conférence de l'Ecole. Or il ne s'est inscrit à aucune. Quelle chose amère que la pauvreté! Decrais se soutient à Paris par son seul travail, il est précepteur du jeune Alexandre Muller. Il y a là une blessure à laquelle l'amitié même ne peut toucher; et la mienne en souffre.

**Paris, le vendredi 22 mars 1861** Je vais à la Conférence de Vernet. Dans le restaurant où je déjeune -je vis pitoyablement durant ce Carême- je lis le discours qu'a fait hier Jules Favre. Il y a des infamies tellement grossières qu'elles sautent aux yeux: mais quel admirable langage? Au reste c'est ce qu'on appelait autrefois un discours-ministre, d'une opposition très modérée. La position prise par les républicains à la Chambre est bien bizarre, il court à ce sujet des bruits singuliers. N'annonçait-on pas l'autre jour que Jules Favre était nommé premier ministre? On peut tout attendre de la politique d'au jour le jour qui nous gouverne. L'on a fait afficher par toute la France, avec des commentaires admiratifs, le discours du Prince Napoléon, tout aussi caractéristique. Toutefois il y aurait là un changement trop radical pour qu'on y puisse croire encore. Après la Conférence je vais faire mes visites de pauvres; je vais de là chez ma tante Adèle. Sur le chemin, devant l'Observatoire, je me fais portraiturer pour trente sols, grâce à un splendide soleil de mai. Travail tout le jour. Je relis mon Demangeat, c'est encore le meilleur.

**Paris, le samedi 23 mars 1861** Travail matin et soir. Au sortir du cours de Demangeat je vais me confesser, puis je vais serrer la main à ce brave Renault qui, Decrais me l'a appris, a eu hier soir à la Conférence Molé un véritable succès oratoire. Je rentre travailler. Après dîner je vais voir ma tante Emilie.

L'adresse est votée après une séance effroyablement tumultueuse. Tous les amendements catholiques ont été retirés et les efforts de la droite se sont bornés à faire supprimer de l'adresse une phrase offensante pour le St-Père. Ils ont eu 90 voix. Ce qui est très significatif, c'est que l'amendement tendant au retrait des troupes n'a pas eu une voix outre les cinq députés qui le

proposaient. Ceci est une entrave pour l'Empereur, dès lors obligé, ce me semble, de dissoudre la Chambre s'il veut évacuer Rome. Sur l'ensemble les républicains se sont abstenus, il y a eu treize voix contre l'adresse, treize catholiques que je veux noter ici, en guides de mes votes à venir: Keller, Kolb-Bernard, Plichon, Marquis de Pierre, Vicomte Lemercier, De Cuverville, Bucher de Chauvigné, Comte de Bourcier de Villers, De Chazelle, Edouard Duclos, Comte de la Tour, De Flavigny, Marquis de Mortemart.

**Paris, le dimanche 24 mars 1861** Je vais à la Conférence de St-Médard: Guyot-Sionnest s'y montre singulièrement ennuyeux et me fait quitter la place avant l'heure. Je déjeune à la taverne avec Decrais. Dans la journée Baradat et lui viennent fumer chez moi. Il nous arrive Chevrier, bon petit personnage. Il suit avec ardeur en ce moment le cours Chevé pour lequel il a quitté et la Tronchet et la Labruyère, mais sitôt le cours achevé il se propose de venir faire à cette dernière un petit parallèle entre Théocrite et Bellini, qu'il médite.

Le reste du jour, travail; dîner chez mon père comme tous les jours. Mon frère Georges a été premier, cela lui arrive à tout coup. Il pourrait avoir un grand coup pour les sciences. Pour le caractère, il est toujours un peu hérisson. Sa mère tremble en songeant à son frère Mr Foussereau, avec lequel Georges n'est pas sans avoir quelques traits de ressemblance. C'est une manière de misanthrope qui s'est brouillé à fond avec tous les siens.

**Paris, le lundi 25 mars 1861** C'est le Lundi Saint. Je vais à la messe le matin. Je travaille, je déjeune au Palais-Royal et vais à l'Institut. De Lapparent qui reçoit aujourd'hui le prix Laplace comme élève sorti le 1er de l'Ecole Polytechnique m'avait donné un billet. En bon provincial j'arrive là une heure et demie à l'avance, manquant à mon grand tort la Conférence de Vernet. La séance à lieu à deux heures, les prix sont au commencement. Lapparent, fort ému, vient recevoir son prix avec sa grâce native qui le fait applaudir même des barbons de l'hémicycle, tandis que les tribunes, toutes remplies d'amis, lui décernent une double salve. Mais ce même public ne résiste pas à la prose soporifique que distille Mr Elie de Beaumont dans l'éloge traditionnel. Au bout d'un quart je retrouvais près du Pont des Arts grand nombre de camarades de collège, Colin, De Lagarde, Caméré, Javal, etc. Un peu plus tard dans la journée j'ai rencontré Louis de Gironde, aspirant de marine, qui revient de Gaète. Cette logique scientifique de 1857 est bien disséminée.  
Je travaille le reste du jour: il n'y a ni Conférence des Avocats ni Conférence Labruyère. La soirée est donc consacrée au droit romain.

**Paris, le mardi 26 mars 1861** Je vais à la messe. Cours de Demangeat. Je rentre travailler. Le soir Conférence Tronchet. Nous avions décidé que, seuls dans l'affaissement universel comme disait Cheramy dans son discours de rentrée, nous tiendrions séance ces deux mardis. Il n'y avait pas grand monde, le Président, le secrétaire et un des orateurs manquaient. On plaide la première question, Lacoin et De Laplane. Lacoin n'a pas fait de progrès, il est gesticulateur, long et ennuyeux. De Laplane qui plaiddait pour la 2ème fois en a fait un peu, mais il est encore bien timide. L'orateur qui manquait à la 2ème question, c'était Cheramy. Or c'est assez sa manière: nullement primesautier il ne veut apparaître qu'armé de toutes pièces et avait sans doute senti le besoin de se donner huit jours de plus en nous faisant attendre. Je l'ai cru du moins et lui ai fait la bonne petite malice de plaider à sa place, c'est à dire que j'ai dit trois mots. Il s'agissait de savoir si l'étranger peut exercer en France la profession d'avocat. Viallet qui plaiddait l'affirmative n'en savait d'ailleurs pas beaucoup plus que moi. J'ai perdu.

**Paris, le mercredi 27 mars 1861** Après la messe je vais emprunter à Renault les cahiers de Desjardins sur quelques cours de Demangeat qui me manquent encore. Usufruit, usucapion, donation, et je travaille tout le jour avec une admirable ardeur; cela recommence le soir. Decrais qui n'a pas toujours très précise la notion des temps vient me voir à 11h. Il me trouve couché et je le

reçois tout endormi. J'ai été voir David.

**Paris, le jeudi 28 mars 1861.** Le Demangeat recommence, mais avec moins d'ardeur, après la messe. Je suis tout souffrant et reçois assez mal Baradat qui vient me voir; Emile vient aussi. Le soir Decrais vient me dédommager de sa visite tronquée d'hier. Nous causons beaucoup. Vers la fin notre conversation s'arrête sur Renault. Il le juge assez sévèrement, j'entends avec les inquiétudes de la plus tendre amitié. Nous sommes tous sous le charme du caractère de Léon: c'est un calme toujours souriant, une inaltérable mansuétude, il a toujours le sourire aux lèvres et la main tendue. Nul n'a pu voir son front rembruni, nul n'a surpris une parole amère dans sa bouche. Sera-t-il constant? Ce caractère sur lequel glissent toutes les impressions fâcheuses est-il susceptible de recevoir, pour la vie, une profonde impression? C'est sur ce point que portent les doutes de Decrais. Quand nous l'avons vu revenir d'Allemagne, pâle encore de ses grandes émotions, nous avons été comme incendiés du feu de sa passion. Il cherchait une amitié en qui épandre le trop-plein de son cœur. Les confidences aujourd'hui se sont ralenties, c'est toujours nous qui lui parlons le premier de sa fiancé. S'il allait, s'écriait Decrais, se réveiller un beau jour et dire «Mais où est mon amour? Est ce que j'aime encore?» Ce serait affreux, affreux pour cette jeune fille qui ne vit qu'en lui. Decrais a vu des lettres d'elle, brûlantes d'un chaste et pur amour.

Pour moi ces lettres mêmes me rassurent. Je ne puis me faire à l'idée que m'ouvre Decrais. J'ai été le premier confident de cet amour et quoiqu'il y en ait eu depuis bien d'autres, j'ai fini par considérer le mariage de Léon presque comme une chose mienne. J'ai cavé sur cette carte là peu à peu et il me semble que je souffrirais de la rupture. Ce dont Decrais et moi nous convenons, c'est que Mme Renault la mère a commis une grande faute en n'emmenant pas son fils de Dresde aux premiers symptômes de cette passion. C'est surtout que la femme de notre Léon sera la plus heureuse personne de la terre.

**Paris, le Vendredi Saint, 29 mars 1861.** Je vais à l'office, je déjeune et je dîne chez ma tante Emilie. Le Demangeat continue. Je vais faire visite à Mme Chaulin. Georges est au patronage à tout préparer pour les fêtes de Pâques, c'est là son seul soucis, il est admirable de soin. Peut-être cela prend-il trop de son temps. Il est bien enfant encore, mon pauvre cher Georges. Quand je songe aux changements qui se sont faits en moi durant ces années de droit, aux réflexions que j'ai faites sur la vie, je suis effrayé de le voir aussi insoucieux, aussi paresseux qu'au premier jour, me dire par exemple qu'on en sait toujours assez pour être avoué. Il va à l'étude comme nous allions au collège, en filant le plus souvent qu'il peut et en grappillant des quarts d'heure. Et il a vingt et un an. Ce qu'il faut dire c'est que c'est un de ces agneaux du Bon Dieu dont la simplicité est bénie. Je l'aime toujours plus. Maurice son frère, quoique fort gai, a pris une maturité précoce. En songeant aux conversations que nous avons ensemble, j'oublie à chaque instant qu'il n'a que l'âge de mon frère Georges qui pour moi n'est qu'un enfant. Maurice qui d'ailleurs reste chrétien, promet un excellent jeune homme.

**Paris, le samedi 30 mars 1861.** Je vais à la messe. J'en finis enfin avec ces cahiers de Demangeat. J'ai maintenant les deux ans de son cours, sauf les leçons qu'il fera le mois prochain. Je vais à 3h le reporter à Renault que je ne trouve pas, puis je vais à Ste-Clotilde me confesser. Le soir je me couche de bonne heure.

**Paris, le dimanche 31 mars 1861.** C'est le St jour de Pâques et je vais prendre part à cette grande cérémonie de la communion des hommes à Notre-Dame. Je me sens bien froid dans cette grande ferveur; c'est pourtant l'heure où nous devons nous ranimer, nous Catholiques, car les attaques commencent. Dieu m'aide. Riga quod est aridum, fove quod est frigidum, sana quod est saucium<sup>42</sup>. Je vais déjeuner avec Emile chez sa mère.

Je vais aux Vêpres. Chevrier vient me voir. Je dîne chez mon père. C'est la première fois depuis trois ans que je vais à La Rochette. Walker m'y a engagé cette année, mais le droit romain m'attache ici pour vingt jours encore.

**Le lundi 1er mars (pour avril) 1861<sup>43</sup>.** Neuilly. C'est ce matin la Conférence St-Médard. Au sortir de là Emile, Chaulin et moi jugeons à propos de nous décarêmez chez Fajot. Puis nous allons chez le photographe en plein vent de la Place de l'Observatoire faire exécuter diverse reproductions de nos personnes. Je reste dans la quartier. On prêche le sermon de charité de St-Médard à la chapelle des Pères Jésuites. C'est une très belle église, pompeuse et parée, ornée de fleurs comme un jardin d'hiver, et sentant son Compelle intrare d'une lieue. Le P. Lavigne prêche, et prêche bien. Je suis forcé de partir avant la fin et vais en toute hâte à Neuilly. Ma famille y passe la semaine de Pâques. Ce séjour n'est pas celui de mes préférences, mon examen sera un bon prétexte pour n'y pas être très fréquent. Je termine en causant avec mon père ces deux journées perdues pour le droit romain.

**Paris, le mardi 2 mars (pour avril) 1861.** Je pars de Neuilly de grand matin avec mon père et rentre travailler chez moi. Je déjeune chez Chaulin. Je travaille tout le jour. Je dîne chez mon oncle Henri; la petite Jeanne est bien souffrante. Je vais à la Conférence Tronchet: en droit, et c'est très beau, nous nous tenons le Mardi de Pâques, en fait il n'y a que douze membres présents mais, grâce au zèle du Vice-Président Lacoin, les quatre orateurs sont là. On plaide d'abord une question assez nouvelle, celle de savoir si le Ministère Public peut-il poursuivre d'office et par la voie civile la rectification des actes de l'Etat Civil. Ameline a plaidé l'affirmative, il est clair mais incolore et décidément réplique mieux qu'il ne parle. Son adversaire était De Sèze, un débutant qui porte un beau nom et qui ne manque pas de quelques qualités. Il y a eu ensuite une question de chose jugée par Morard et Renault. Morard, qui n'était pas des pires, nous a quitté à la fin de la première année pour revenir celle-ci. Son infériorité montre les progrès que nous avons fait. Renault ne sait pas ses questions mais son langage est excellent et gagne tous les jours.

Decrais est en Touraine. Je vais chez Baradat avec Renault. Après la pipe traditionnelle Renault et moi nous nous en allons. La pluie le force à s'arrêter chez moi. Le pauvre ami est dans des charbons ardents: sa fiancée est à Strasbourg, il espère un peu qu'elle viendra passer une semaine à Paris. L'ardeur de son attente aurait fait plaisir à Decrais. Je crains un peu cette visite. Léon voudra nous montrer à tous ses belles amours et cette exhibition rendra plus public encore ce secret aux nombreux confidents. Elle aura du bon toutefois, en ce qu'elle l'aidera à résoudre des difficultés qui l'embarrassent. J'avais presque persuadé Léon de faire ce que je vais faire moi, d'intercaler sa cléricature au milieu de son doctorat et de hâter ainsi le terme de ce noviciat de la procédure. Pour moi, c'est un conseil que m'a donné mon oncle Albert dès les premiers jours de mon orphelinat. Débutant plus tôt, je pourrai plus tôt me créer un intérieur. Léon en a une raison qui est à la mienne comme le concret à l'abstrait. Mais son père n'admet pas que l'on puisse débuter au barreau sans avoir le titre de docteur, et subordonne à ce titre son consentement au mariage de son fils. C'est bien là une idée de médecin, les licenciés ne sont à ce compte que des officiers de santé. Si bien que Léon se trouvera placé entre ces extrémités fâcheuses, reculer son mariage ou abréger la cléricature. Son moyen est de vivre au jour le jour et de sourire à l'avenir en faisant du droit romain. Il est le plus sage, mais inconciliable avec ma nature. Mon plan est fait. Si comme je l'espère je suis reçu j'interromps aussitôt stage et doctorat, j'entre à l'étude. Je ne quitterai pas ces chères études sans un certain déchirement, mais il le faut. Mon père est las de sa tâche et aspire à se retirer quand il m'aura fait la place, puis je ne serai pas toujours seul comme aujourd'hui, je me vois dans l'avenir avec une famille nouvelle. Ma fiancée que j'adore a toujours dans mes rêves le visage voilé, je ne la connais pas. Prie pour moi, ma mère, afin qu'elle te ressemble et qu'elle ait pour ton fils un peu de ton grand amour.

43 Il date par erreur de mars les neuf premiers jours d'avril.

**Paris, le mercredi 3 mars (pour avril) 1861** Je déjeune et je dîne chez mon père avec lui. Il n'y a pas de cours et je fais du droit romain tout le jour, mais sans ardeur.

**Neuilly, le jeudi 4 mars (pour avril) 1861** Je vais à l'Ecole de Droit. J'entends le cours de Demangeat et je consigne! Je consigne pour d'aujourd'hui en quinze. La terrible chose, si je suis refusé tout mon échafaudage s'écroule. Si je suis reçu, à peine suis-je content. Des études ennuyeuses commencent et par dessus tout je n'ai plus ma confidente chérie à réjouir par mon succès. La terrible chose cependant. C'est la 1ère fois que la question To be or not to be se pose. J'en ai la fièvre et vois trouble en lisant mes cahiers. Je vais dîner à Neuilly. C'est aujourd'hui les quatorze ans d'Henriette. Pauvre chère enfant, comme elle était jolie il y a quatre ans. Elle est bien encore mais elle a rougi, engrâssé, sa taille a déplorablement tourné, elle est restée petite. Elle est bonne et pour moi d'une tendresse infinie. Elle a une de ses compagnes à dîner, Melle Esther Guichard à qui dans les temps reculés Albert, enfant d'amadou, avait fait un doigt de cour. Disons pour nous rassurer qu'il y a de cela huit ans et que la jeune personne n'en a pas seize. Son père, Mr Guichard, est un fort aimable homme.

Vu Lefèbure, il m'a vaincu. Je ne l'avais pas vu d'intimité ni causé avec lui depuis l'épisode de la lettre et la conversation de la salle d'examen, où je l'ai si bien roulé, et aujourd'hui... il m'a in.vi.té à ve.nir à Or.bey !! mais invité avec supplication, avec larmes presque. C'est un caractère de chien battu comme j'en ai peu vu. Je n'ai pu m'empêcher de lui dire que son invitation me flattait d'autant plus que je n'avais pas le droit de m'y attendre. Je l'ai déclinée du reste.

Il m'a appris un bruit assez singulier. Persigny deviendrait fou, mais à lier.

**Paris, le vendredi 5 mars (pour avril) 1861** je reviens de bonne heure de Neuilly. Conférence de Vernet. Je travaille avant et après et aussi le soir. J'ai déjà la fièvre, je ne suis pas content. Je dîne chez mon père avec mes frères qui vont au spectacle. Renault vient me voir un moment; sa fiancée ne viendra pas.

**Paris, le samedi 6 mars (pour avril) 1861** Je vais au cours de Demangeat et j'en reviens avec Renault. Je travaille. Je dîne chez ma tante Emilie. Emile et moi allons à la retraite de St-Médard; mon examen ne m'a permis d'y aller que ce soir. Ils ont employé la forme des Conférences, les braves gens y prennent un plaisir infini, ils sont venus en très grand nombre. Cette œuvre des Saintes Familles est certainement la plus pratiquement utile de toutes celles qui se font à St-Médard. J'en reviens avec Chaulin.

**Neuilly, le dimanche 7 mars (pour avril) 1861** Je vais à la messe et à la Conférence de St-Vincent de Paul, puisque la clémence Impériale nous permet encore de nous réunir. Mais il court bien des bruits et on tient sur nous l'épée de Damoclès. On veut absolument que nous ayons une couleur politique, on finira par nous la donner. Je vais chercher Baradat pour déjeuner comme tous les dimanches à la Taverne Anglaise. Nous nous querellons à mort en pleine place du Carrousel, tant et si bien que nous nous séparons en nous maudissant et que je cours pour y être avant lui, plaisanterie exquise autant que nouvelle et qui me réussit mal. J'arrive ayant fort chaud et me grise avec de la bière, mais abominablement. C'est une journée fort triste d'oisiveté forcée, de migraine et de sommeil. Cela se dissipe le soir. Je vais dîner à Neuilly, mon père respire dans cette verdure nouvelle. Je travaille assez bien tout le soir.

**Paris, le lundi 8 mars (pour avril) 1861** Je reviens de Neuilly de bonne heure et travaille le matin. Je vais à la Conférence de Vernet: il les fait parfaitement et avec une étonnante bienveillance. Je ne fais que signer à la Conférence des Avocats. Gaultier de Valbray y parle parfaitement. Il a beaucoup de chances, paraît-il, pour être premier secrétaire. Nous allons faire du droit romain, Lacoin, De Laplane et moi, chez ce dernier. Nous nous collons à fond. Je dîne chez mon père à Paris où on est

revenu de ce matin et vais à la Labruyère. Pauvre Labruyère, comme elle ne bat que d'une aile. Il y a un travail de Sciout sur *Ruy Blas* peu écouté. On prend soin d'applaudir aux tirades qu'il cite pour les ridiculiser. Le rapport de Lafenestre sur le travail de Pujos n'est pas venu, il y a une ombre de discussion, Beslay et Renault parlent, assez ennuyeux tous deux. J'ai failli m'y mettre aussi et perdre là, comme disait Lair, la plus belle occasion de me taire. On vote une motion dont on espère grand bien: faire distribuer à l'avance les conclusions posées par les orateurs qui doivent parler. On a longuement discuté, quoique Renault seul ait combattu la mesure. J'étais bien de son avis, elle est décourageante: ce n'est pas amusant pour qui veut lancer un petit paradoxe de le faire tirer d'abord à 150 exemplaires. Et puis les conclusions politiques? A propos de Renault, on le pousse fortement à la Présidence pour la prochaine fois. Je lui conseille de se retrancher dans des dénégations modestes, car ce sera la plus triste chose que de recevoir la Conférence toute désorganisée, sans ardeur, sans travaux à lire, comme elle va sortir des mains de Decrais.

**Paris, le mardi 9 mars (pour avril) 1861** Je vais à Demangeat. Je travaille à la Bibliothèque de l'Ecole et chez moi. Je dîne avec mon oncle Albert chez mon oncle Henri. C'est le dîner d'adieu. La santé de Jeanne les force à partir pour Evry un mois plus tôt qu'ils ne le comptaient faire. Evry leur semblera bien vide, et moi je serai encore un peu plus seul ici. Il faut faire ma vie à cette solitude. L'isolement où je suis me semble poignant par le souvenir de mon bonheur passé, mais combien de pauvres jeunes gens béniraient le ciel d'avoir seulement ce que j'ai, un père, une sœur, des amis. Je vais à la Conférence Tronchet. Michel s'y est fait présenter et Chevrier y est rentré. Cela porte notre nombre à 38 mais il y a toujours une dizaine d'absents, il y a des membres qui ne sont pas venus de l'année. Quant au bureau, Decrais et Renault rivalisent d'inexactitude. Aujourd'hui il manque un orateur et il ne se plaide qu'une question, entre De Larque et De Veyrac. De Larque est mauvais et De Veyrac au-dessous du détestable, ânonnant pitoyablement une leçon apprise par cœur. Cela a fini à dix heures, j'ai volé au droit romain ce bon temps qui m'arrivait inopinément et j'ai reconduit Decrais jusque chez lui, où nous avons causé une bonne heure.

**Paris, le mercredi 10 avril 1861** Travail le matin. Je vais voir un examen à l'Ecole. Nous nous consultons après. J'aurais été reçu juste, Lacoin refusé, Delaplane aurait eu cinq blanches. C'est en effet le degré de nos forces. Nous allons faire deux heures de droit dans un petit cabinet bien connu de moi, tout au haut du café de l'Ecole. De Laplane<sup>44</sup> est un vrai puits de science. Moi, réellement, je sais, mais cet examen est si vaste, il y est fait des questions si imprévues que c'est réellement sur mon prix que je compte. Quant aux blanches, je n'en ai nul souci, grâce au pauvre Bravard. Je travaille chez moi le reste du jour.

**Paris, le jeudi 11 avril 1861** Je vais à Demangeat. Je reviens faire du droit romain avec Robin. Je le colle à fond. Travail tout le soir.

**Paris, le vendredi 12 avril 1861** Vernet. Je travaille très fort tout le jour et le soir j'ai la migraine. Ce brave homme de Vernet me dit mon bureau de jeudi. C'est lui, Pellat, Machelard, Ortolan et Duranton. Ce n'est pas mauvais. Machelard, dont je n'ai pas suivi la Conférence m'abîmera, mais j'aurai les textes de Pellat, blanche à peu près assurée, et si la question to be or not to be se pose, Ortolan et Duranton, qui me veulent du bien, me feront une blanche à eux deux. L'important est de ne pas se laisser démolir si, comme c'est probable, Machelard ouvre le feu. Il faudra que je perde bien la tête pour être refusé. Ce serait très contrariant, car j'ai réellement beaucoup travaillé et je sais quelques choses. L'opinion publique me donne quatre blanches. Vernet, dont je suis le plus satisfait du monde, m'appuiera beaucoup.

**Paris, le samedi 13 avril 1861** Demangeat. Je travaille beaucoup, j'ai la migraine. Renault,

44 Un exemple parmi beaucoup d'autres : le même nom écrit de deux façons différentes à deux lignes d'écart.

toujours aimable et le cœur sur le visage, me vient voir et jeter un peu de sa sérénité sur le droit romain. Nous sortons ensemble; il achète chez Fontaine, pour lui et pour moi, les deux derniers exemplaires d'une brochure destinée à être célèbre. C'est une lettre du duc d'Aumale au Prince Napoléon. Rien ne s'est écrit de tel depuis 1852. Cela nous sort un peu de notre torpeur; il y a une belle et généreuse indignation, un mépris amer et profond qui déborde de toutes parts. Elle a paru ce matin, elle est saisie ce soir.

Je dîne chez mon père, seul avec Albert. On est à Neuilly. Je travaille de nouveau le soir.

**Neuilly, le dimanche 14 avril 1861** Je vais à la messe puis à la Conférence avec Chaulin. Je déjeune avec Chevrier, il vient un moment chez moi, puis je le mets à la porte ainsi que De Larque assez fâcheusement venu, et je me remets fiévreusement, rageusement dans le droit romain. J'en fais tout le jour, migraine tenante. J'arrive à Neuilly dans un état pitoyable, puis après avoir respiré un peu d'air du soir je me remets à la besogne. J'ouvre Ortolan, ce n'est pas trop tôt: j'ai tout fait avec Demangeat et un peu Pellat, Bonjean et Dulauroy.

**Paris, le lundi 15 avril 1861** Les maux de tête continuent, bain de pied, café froid, tonte générale des cheveux (capitis diminutio), j'emploie tout et sans grand succès. Je travaille assez encore le matin, au retour de Neuilly. Je vais à la Conférence Vernet. A la Conférence des Avocats je ne fais que signer. J'apprends toutefois que Larnac vient d'obtenir un acquittement splendide à la Cour d'Assises. Je rentre travailler chez moi. Cela va mal tout à fait. Je dîne seul chez mon père, car on est encore à Neuilly. Ces dîners ne plaisent guères, j'aurai bien des luttes pour me conquérir cet été une position indépendante, il le faudra pourtant! Je rentre me remettre à l'ouvrage; pour cette fois il y a épuisement complet, j'ai surmené la bête et je me couche à 8h ½ fort ennuyé et un peu inquiet.

**Paris, le mardi 16 avril 1861** Je vais au cours de Demangeat, espérons que c'est le dernier. Je souffre encore de la tête, mais moins. J'étudie les textes de Pellat avec soin et prends une légère idée de ceux de Machelard. Je n'ai pas suivi sa Conférence et je vais l'avoir à mon examen. Je travaille en tout assez peu et me couche encore de bonne heure.

Cet examen, que je vois arriver comme la fin de ces angoisses, va sans doute être pour moi le commencement de plus lourds soucis, affaires d'argent et de famille. Je vais quitter sans doute cet appartement de la rue de la Chaussée-d'Antin sanctifié pour moi. Mon père s'en est expliqué avec une certaine aigreur ce soir; c'est un sentiment qu'il me faut ménager et que j'avais pressenti dans les premiers jours. Il y a là un mélange de jalouse et d'égoïsme. Si je suis malade, lui disais-je, qui me soignera dans mon appartement solitaire? Si tu es malade chez ton oncle, m'a-t-il répondu, cela me gênera pour t'aller voir.

Mon devoir m'appelle près de lui, cela est certain. Je dois suivre ses conseils, mais mon cœur se brisera plus d'une fois. Ô ma pauvre chère mère, si parfois ton enfant qui porte ton deuil paraît insouciant et gai, ne crois pas, ne crois pas que je me console ou que j'oublie. Ma douleur est toujours là et la blessure saigne. Prie pour moi, maman, et envoie moi du courage pour accomplir toujours ce devoir dont tu m'as mis au cœur le sentiment.

**Le mercredi 17 avril 1861, Paris.** C'est la veille de mon examen, jour consacré au repos d'après un antique usage. Certes, je n'en ai jamais senti le besoin plus qu'aujourd'hui. Le mal de tête continue, je suis épuisé. Aussi me ménagé-je. Je me lève fort tard, déjeune lentement et sur le midi vais au Palais perdre mon temps en traînant ma robe. On trouve toujours des compagnons d'oisiveté, il y a Paul Bonnet, Lechevallier, Jolivard, etc. Même nous sommes abordés dans la salle des Pas-Perdus par un client hypothétique qui réclame les secours d'un de nous «en payant, bien entendu». Nous déclinons l'aventure, Paul et moi, et la laissons à Jolivard tout ravi. Je dîne chez Chaulin, il m'a réuni pour charmer cette soirée Chevrier, Decrais, Baradat et Renault. Le dîner est charmant et la soirée très aimable. Chevrier est agressif et railleur, Baradat sombre et Chaulin dans la joie.

**Paris, le jeudi 18 avril 1861** Je dors mal, je mange mal, je conduis assisté de Renault ma sotte personne à l'Ecole de Droit. Mon examen a lieu à onze heures. Il se passe d'une façon merveilleusement conforme aux prévisions générales. Machelard m'attaque sur la plus pétition dans les actions de bonne foi, m'entortille et me roule à fond. Je ne me démoralise pas et explique à Pellat ses textes d'une façon faite pour le séduire et qui y réussit: il est enchanté et s'en va donner à mon père, qui vient d'arriver, une chaleureuse poignée de main. Duranton m'interroge sur le mélange et la confusion, et subsidiairement sur la différence entre l'action communi durdundo et la revendication pro parte incerta. Cela ne va pas trop bien et j'ai un moment d'inquiétude, toutefois j'arrive à lui dire ce qu'il voulait, à savoir que le partage est translatif de propriété en droit romain. Il m'arrête tout de suite avec beaucoup de bienveillance. Dès ici j'étais sûr du résultat, car la blanche de Vernet ne pouvait me manquer. Le digne homme, un moment inquiet, avait déjà été amadouer Machelard. Il m'interroge, suivant son habitude, sur sa dernière Conférence, à savoir la querela inofficiosa testamenti, les caractères qu'elle emprunte à l'action d'injures et sa différence avec la pétition d'hérédité. Restait Ortolan, il m'interroge avec beaucoup de bienveillance sur le jus civitatis et ses divers éléments, sur le jus italicum, etc.

Mon examen ne dure pas une heure. Vernet vient en me serrant la main m'annoncer mes quatre blanches. On me complimente et je m'en vais avec Renault et Decrais. J'ai une heure de grand et de vif soulagement. Je suis surtout satisfait de la bienveillance que j'ai trouvé à l'Ecole : certes il n'aurait pas été difficile de me mettre une seconde rouge. D'ailleurs, en fait de rouges, il n'y a que la première qui coûte et celle d'aujourd'hui ne me trouble en rien.

Je suis si en retard pour tous mes devoirs sociaux que ma journée se passe en visites - ma tante Henriette - Mme Gomont, je vais prendre ses commissions pour son fils - ma tante Emilie - après dîner Mme Denormandie, où le même et cher sujet de conversation me retient longtemps; c'est là que je suis compris et que je trouve cette douleur qui survit comme la mienne à toutes les satisfactions et à toutes les distractions.

Le soir je vais un peu chez Renault où a dîné Decrais. Je suis content de ma délivrance, mais sans excès. Je clos des études qui me sont chères, c'est le dernier jour de ma vie d'enfant, lundi commence la vie pratique. Ce qui domine en ce moment c'est une immense fatigue.

**Rouen, le vendredi 19 avril 1861** Aujourd'hui repos, et il en est grand temps. Je suis tout joyeux de mettre une casquette, de prendre ma boîte à herboriser et, précaution contestable, mon passe-port. A 7h 25 je monte en chemin de fer. Il fait un temps superbe. J'arrive à Rouen vers midi. J'ai traversé ces lieux de mon enfance avec émotion, j'aimais à me redire les noms de tous les villages qui entourent La Falaise. Que de changements depuis ce temps en moi et autour de moi, quelle solitude s'est faite!

A Rouen je fais choix d'un hôtel, je déjeune et vais frapper à la porte de mon ami Gomont. Ce digne garde général est précisément en forêt; cela ne déconcerte pas mes plans. Je me mets à la recherche de Lecoeur, je le trouve au Palais de Justice, il me reçoit à bras ouverts, retourne chez lui ôter sa robe, il habite tout près, m'invite à dîner et me montre Rouen en détail.

Ce que je vois en premier lieu et ce qui me laisse la plus forte impression, c'est le Palais. La splendide chose, mes deux voyages à Rouen en 1846 et 1851 ne m'en avaient pas laissé le moindre souvenir, je professais même que Cluny était le seul monument civil du Moyen Age. J'ai l'ébahissement complet. L'intérieur est tout à fait grand et digne, la salle des Assises est superbe. Comme cela laisse loin derrière notre palais si mesquin et si triste.

Nous voyons Saint-Ouen dont je me souvenais mieux et qui me fait grand plaisir aussi, puis la cathédrale, inférieure à St-Ouen, sauf son beau portail un peu vaincu du temps. Nous montons jusqu'au faîte de cet affreux clocher de fonte. J'étais partagé entre un affreux vertige et l'enivrement de mon propre courage.

Nous quittons Rouen après et montons par une chaleur invraisemblable en cette saison à l'église du

Bon-Secours. Il y a de là-haut une vue admirable sur Rouen et le cours de la Seine; la forêt de Gaumont forme horizon. Nous mangeons de la brioche chez les père et mère de Mr Grandguillot, du Constitutionnel, et nous revenons par la côte Sainte-Catherine, un de nos souvenirs d'enfant à Elisa et à moi.

Rentrés à Rouen, nous achevons une visite conscientieuse en voyant un autre monument du Moyen Age bien inférieur au Palais, mais remarquable cependant, l'hôtel Bourgtheroulde, puis les églises de Saint-Maclou et de Saint-Patrice; il y a dans la dernière de fort beaux vitraux. Tout ces pèlerinages sont coupés par de bonnes conversations où chacun interroge à son tour. Lecoeur cause de la Tronchet et de nos anciens camarades, je lui demande sa vie, ses succès. Il me paraît aux tristesses du pauvre garçon qu'il a déjà le manteau de plomb de la province sur les épaules.

Je dîne chez lui à six heures. Le père, homme grave, sombre, parlant peu, belle figure de Palais; la mère, une bonne petite femme toute boiteuse; un frère, personnage muet, et une sœur, provinciale toute jolie et toute fraîche. Le repas est maigre, bien servi sans recherche. Je fais le whist le soir avec deux jeunes avocats, l'un Mr Frere est à la tête du stage, il parle lentement, peu bien, avec prétention, c'est un camarade de conférence d'Emile et de Pector; l'autre, nommé Vermont je crois, est un ami de Lacoin.

Je me retire à 9h ½ . Je vais frapper chez Gomont qui dormait du sommeil d'un garde général éreinté. Tout joyeux de le trouver je prends pour demain avec lui quelques arrangements sommaires et interromps un entretien que le pauvre garçon tout chargé de sommeil ne pouvait soutenir.

**Rouen, le samedi 20 avril 1861** J'arrive chez Gomont tout équipé à 7h ¼, ayant déjeuné suivant les préceptes du voyage. Nous montons à huit heures en bateau à vapeur et descendons la Seine. Les rives sont charmantes, je me surprends à m'étonner qu'il y en ait deux: ce bateau à vapeur me rappelle mes chers lacs. A 9h ½ nous arrivons à La Bouille, village de villégiature rouennaise. Nous montons avec une belle vue de Seine au dessous de nous. Arrivés au plateau, nous déjeunons dans une petite auberge sur la lisière et entrons en forêt. La forêt de Gomont, ou plutôt ses forêts, La Londe et Rouvray, sont le sommet d'une immense presqu'île. La Seine l'enceint d'un cours de quinze lieues et les deux points extrêmes, Elbeuf d'un côté, La Bouille de l'autre, sont à trois lieues l'un de l'autre à peine. La forêt de La Londe est très jolie, accidentée, coupée de vallons. J'y herborise de façon à donner à Gomont qui n'est qu'un transfuge la nostalgie de la botanique, puis nous causons à fil de tous nos souvenirs de collège, puis nous nous étendons en fumant sur la verdure de la forêt, puis nous rencontrons les gardes, soumis et respectueux, puis les bambins ôtent à Gomont leurs chapeaux. Je suis tout fier. Gomont est le plus heureux des forestiers. Vers cinq heures nous dînons assez mal dans un petit hameau perdu. Nous sortons de la forêt. Gomont m'avait ménagé sur la main un point de vue splendide, un grand cours de Seine s'étendant dans la large et verte vallée; sous nos pieds, des villages répandus dans les prés. Je suis ravi d'admiration. Nous descendons au village de Grandcouronne et y reprenons notre bateau de la Bouille qui nous met à Rouen à huit heures. Je vais prendre le thé au coin du feu de Gomont. Je lui dis adieu et je me couche après une visite à la famille Lecoeur.

**Paris, le dimanche 21 avril 1861** Je quitte Rouen à 6h, fort las et fort mal éveillé. Je suis à Mantes à 8h ½ et vais commander à déjeuner pour Emile et son inséparable Anatole, qui arrivent à 9h. Le déjeuner fait au Rocher de Cancale est des meilleurs. Je vais à la messe. Au retour je trouve Anatole into so hight spirits que nous renonçons à aller à La Falaise comme nous en avions eu l'intention, et que nous employons la journée à faire autour de Mantes une de nos plus belles et de nos plus chères promenades. Nous montons à la côte des Célestins, nous allons jusqu'à l'ermitage de St-Sauveur. Il y a un ermite, mais il est actuellement sorti, ce qui désole Anatole. Nous passons la Seine à Dennemont et revenons par Gassicourt.

A 4h nous reprenons le chemin de fer pour Paris. Je dîne chez ma tante Emilie et reviens me coucher de bonne heure.

**Paris, le lundi 22 avril 1861** C'est aujourd'hui le début, mon cœur se serre, je l'avoue. C'est une dure chose que de faire une barre ainsi dans sa vie et de se dire «tu n'iras pas plus loin». J'ai fini mes bonnes années d'école, ma bonne enfance. La vie commence.

Et je vais rue du Sentier. Mon père a une orgueilleuse satisfaction à me voir ponctuel au jour et à l'heure dits, mais à peine a-t-il le temps de me dire un mot, il part dans le tourbillon en me jetant une besogne incompréhensible. Prieur qui s'agit enfiévré, épuisé, haletant, ne peut rien me dire ni rien faire comprendre dans ses mots entrecoupés. J'ai un accès de marasme terrible et tel que je ne m'en croyais pas capable. Sans Baradat, sans la crainte révérencielle pour mon père, je serais je crois parti tout de suite. J'ai la nostalgie de l'Ecole de Droit, je suis abruti, finalement je m'endors sur la table.

Nous allons signer à la Conférence des Avocats mais ce n'est qu'un instant de repos, le reste du jour est aussi fiévreux, aussi malsain, je gâte du papier timbré et mon père est très mécontent.

Heureusement que le soir c'est la Labruyère et j'y vais avec ardeur. Gaultier lit un travail sur *Les Moines d'Occident* de Mr de Montalembert. J'en prends le rapport. Barrême lit un rapport fort bon du reste sur *Faust*: je m'inscris comme orateur pour la prochaine séance. Il faut faire ici mes véritables débuts; m'occuper sérieusement, abondamment de la La Bruyère<sup>45</sup> est un moyen de secouer mes ennuis et je vais l'embrasser.

**Paris, le mardi 23 avril 1861** L'abrutissement continue. Donne-moi huit jours, ai-je dit à Baradat, étonné de me voir exécuter avec tant de tristesse cette résolution si fort proclamée de travailler à l'Etude. Baradat est abruti par contact. Mon père cependant me donne une besogne conçue dans la mesure de mes forces, une requête Restou en 50 rôles que j'étudie avec soin. Le soir je vais à la Tronchet. On plaide deux questions, l'une entre Decrais et Testu, tous deux courts et médiocres tous deux; au contraire Baradat est très bon dans la seconde. Mais la fin de la séance est marquée par un épisode superbe. Le bureau actuel a un relâchement pitoyable, spécialement Renault le secrétaire. Il n'est jamais là, il n'y a jamais ni appels ni procès-verbaux. Ameline demande la parole et fulmine un blâme. Gaudissement général, Ameline est le garçon le plus original du monde, très bien avec Renault qu'il a d'ailleurs prévenu de ses attaques en l'engageant d'y venir répondre, ce que n'a pas fait celui-ci. Ameline poursuit le cours de son réquisitoire et conclut à la destitution. Ceci est grave, mais voici mieux, Decrais et Baradat deviennent tout pâles, le bureau donne collectivement sa démission!!!!!! Great emotion. Ameline veut justifier sa motion, Baradat lui coupe à deux fois la parole. Tumulte. Laissez parler l'orateur ! Vous abusez de votre pouvoir ! Baradat qui n'a rien de parlementaire se grise du tumulte et ôte formellement la parole à Ameline. Alors allons-nous en, m'écriais-je furieux à mon tour, on nous traite en gamins. Toute la Conférence se couvre et se lève, le tumulte est à son comble. Morard est ému, Baradat blême, moi agité. On désapprouve en général Baradat. Ameline sauve la situation qui devenait tendue en déclarant retirer sa motion, encore peu s'en faut que tout ne recommence car Baradat entendant Justin gronder entre ses dents le somme d'expliquer ses murmures et de reprendre s'il lui plaît la motion pour son compte. Je la reprends, dit Justin !! Je ne sais au juste comment cela a fini, je sais que Baradat ne serait pas bon à la Chambre, que je lui lave très fort la tête sur ses brutalités de ce soir et qu'il s'en va bras-dessus bras-dessous avec Ameline.

**Paris le mercredi 24 avril 1861** Je vais un peu mieux. Renault, cause de ces tumultes d'hier, vient en rire à l'étude. Je fais des visites, ma tante Adèle, Mr Vernet qui me reçoit fort bien, Mme Jules Bonnet, et des courses de l'étude. Mon père me trouve trop long et s'en plaint. Je traîne ma chaîne. Je reviens ce soir à l'étude pour la première fois et travaille avec lui d'une façon assez profitable.

**Paris, le jeudi 25 avril 1861** Mme Mouillefarine part aujourd'hui pour Neuilly. Le travail va un

45 Labruyère ou La Bruyère? Voir note du 10 avril .

peu, Prieur a moins la fièvre, la requête Restou s'achève. Je travaille le soir, et beaucoup avec mon père et je jouis de la société de ce digne Baradat. Certes il n'en est aucun avec qui j'aimerais mieux vivre. Le soir je vais à une soirée de jeunes gens chez Ripault. Je suis dégoûté de ce genre de plaisirs là dont j'ai été enthousiaste, toutefois j'ai un grand besoin de distractions qui me fait prendre celle-ci. Il y a un monde fou, de Bonaparte et du stage. Lacoudrays brille au premier rang, mais je constate avec tristesse Labour. Cet âne-là s'est fait homme de lettres et sous le pseudonyme de Fernand Desbarres, il écrit des platitudes qu'on a la platitude de louer. Je m'en vais au bout d'une heure.

Lundi j'ai été dire adieu à Harel qui partait pour l'île de France. J'ai vu Walker un instant: c'était l'un de mes meilleurs amis, il y a maintenant une dissonance entre nous. Sa conduite à mon égard durant ce triste hiver m'a blessé. Esclave de sa tâche, il lui sacrifiera toujours toutes les relations, même tous les devoirs d'amitié. Mais je ne puis oublier les charmes de son commerce. Ce sera peut-être l'ami de la vieillesse, de l'heure du repos.

**Paris, le vendredi 26 avril 1861** Il y a du mieux, ma requête va. Je dîne chez Mme Denormandie avec Paul et Emile. Il vient le soir la sœur de la charmante Mme Ernest, une grosse fille hommasse, accusant vingt-sept ans<sup>46</sup>. Il y a le soir de la part de celle-ci un tel déploiement de chant que je ne puis m'empêcher de croire à une charge à fond sur un célibataire endurci, mon oncle Albert qui était du dîner. Piano accordé, musique fort bien choisie, chant perlé, cela avait l'air d'un va-tout. Cette demoiselle est excellente musicienne, toutefois si le but est tel que je pense, c'est une voix perdue. Sedet eternumque sedebit.

**Neuilly, le samedi 27 avril 1861** Le travail va. Je fais le Palais avec mon père que chacun plaisante et dont la joie déborde. Nous allons le soir à Neuilly où mes sœurs m'accueillent avec leurs charmantes tendresses. Je me mets avec plaisir dans mon herbier et je m'occupe du Faust. Ma conclusion, signifiée cette semaine d'après le nouvel article du règlement, est que l'obstacle à la popularité du Faust est non son originalité, comme l'avait dit Barrême, mais son double caractère légendaire et philosophique. J'y travaille, il faut tout écrire, c'est du reste en général mon système et je me suis mal trouvé de l'abandonner comme au commencement de l'année.

**Neuilly, le dimanche 28 avril 1861** Je quitte Neuilly de bonne heure. Je vais prendre Chaulin et nous allons ensemble à la Conférence de St-Médard, la Médard, comme dit injurieusement ce voltairien de Baradat. Après je vais à la messe, je visite mes familles et je vais jusqu'à Montrouge, qui n'est pas très loin, voir le cousin Augustin Mouillefarine. Je reviens avec lui jusqu'au Quartier Latin. J'y trouve Ameline qui me ramène chez moi. Je vais dîner à Neuilly.

**Paris, le lundi 29 avril 1861.** Je reçois une lettre de Saillans et c'est encore Marie qui m'écrit. Sa lettre est courte, mais exquise de tendresse. Avec cet art féminin et charmant elle entremêle son mari et ses enfants aux expressions de sa vive amitié pour moi de façon à lui conserver son caractère. Elle finit une phrase d'épanchements en me disant qu'Emmanuel m'embrasse. Ces lettres me font palpiter le cœur de l'émotion la plus suave; le nom de sœur n'en est pas absent et mon cœur le lui donne. Quel trésor que Marie. J'ai su dès longtemps l'apprécier. Peut-être vaut-il mieux pour moi qu'elle soit éloignée. «Mes vingt-six ans et mes marmots me rendent assez respectable pour être votre sœur aînée et vous savez que vous avez en Léon et moi deux amis bien dévoués».

Je vais à l'étude. Donne-moi huit jours, avais-je dit à Baradat. J'avais bien dit, j'ai pris les huit jours pour le découragement et me voici à flot. Non que cette étude là me plaise, mais je suis assez maître de moi-même pour refouler mes dégoûts et pour satisfaire mon père qui ne demande qu'à être heureux par moi et qui me voit m'acquittant de mes fonctions de clerc avec une hilarité attendrie. Nous allons signer à la Conférence des avocats. Ballot-Beaupré y parle d'une façon bien supérieure.

Renault est fort triste, un de ses amis, Rollet, frère de Mme Forgeot, avec qui nous avons dîné chez lui cet hiver, est dangereusement malade, mourant presque. Le pauvre jeune homme se sent mourir. Ne le dites pas à ma grand-mère, disait-il à Léon, elle habite loin de Paris, elle est aveugle, on pourra lui cacher ma mort qui l'affecterait. Il a vingt-cinq ans.

Je dîne seul rue du Sentier et vais à la Labruyère. Il y a un travail de Faugeron sur les rapports de l'Eglise et de l'Etat, sujet brûlant s'il en fut. Puis je parle sur *Faust*. Mais ceci mérite qu'on s'y arrête. Après une discussion de règlement qui se termine par des bouffonneries, des votes contradictoires et des rires, durant que les uns causent et que les autres s'en vont, Decrais annonce la reprise de la discussion sur *Faust*. Nous étions quatre inscrits. Je devais répondre à Barrême, il est absent. Mr Mouillefarine a la parole et je vais à la tribune. Mes sensations y furent bizarres et telles que je n'en veux plus. De l'intimidation en aucune façon, il y a dans la salle une trentaine de membres obstinés, épars sur les chaises. Ce qui me domine, c'est un immense ennui de parler. Je me demande qui je combats, qui je persuade, si j'ai au cœur un immense désir de faire partager à mes auditeurs mes idées sur *Faust*. Deux ou trois fois j'essaie de me griser de ma parole, elle reste languissante et moi prosterné sur le pupitre qui sert de tribune. A la fin, le froid gagnant toujours, j'abrége, coupe la fin et couds à ma mélodie deux ou trois phrases finales que je tenais prêtes. Bravo, bravo. Personne ne demande la parole? Personne. Si bien que j'ai l'air d'avoir fait proroger la discussion pour leur exécuter ce solo varié. On lève la séance après avoir voté les conclusions. Pour moi je suis furieux, je me sauve tout seul, maudissant moi, Goethe, Decrais, la Labruyère, lui souhaitant la décrépitude, me réjouissant de la voir mourir, comme en effet elle tombe, et jurant de n'y reparler plus et méditant de ma débarrasser de mon rapport.

**Paris, le mardi 30 avril 1861** Mon oncle Albert me remet ses comptes depuis si longtemps promis: cela me paraît détestable et j'ai l'horreur d'y mettre le nez. Je vais à l'étude. Elle se dissémine aujourd'hui, je vais à Bercy, Prieur à Ivry et Baradat à Arcueil. On se retrouve et l'on produit, suivant un mot de mon père proverbial chez nous. Je dîne à la table d'hôte de Baradat et nous allons au Procope où nous nous trouvons fraternaliser avec ces messieurs de la Delangle qu'a si bien traité Coulon. Nous allons à la Conférence Tronchet. Il ne se plaide qu'une question où Roche est fort mauvais et Robin assez bon. Il se fait après les élections. Nous les avions destinées à éteindre un commencement de parti qui se formait à la Conférence et qui prenait pour grief l'exclusion que nous avions donnée à Testu, le premier des Vice-Présidents qui n'ait pas été nommé Président. Ameline, Baradat et moi avions consciencieusement travaillé la matière électorale. Il suffit de s'y mettre, comme le faisait observer Ameline, car Testu dont personne ne voulait est nommé au premier tour à une très forte majorité. On nomme avec le même ensemble Robin Vice-Président. Dans le même ordre d'idées nous nommons De Larque secrétaire. Il a refusé à cause de son examen, quoique très fier d'avoir été porté et l'on a nommé Duvergier. Je n'ai jamais vu trois hommes plus aises. Au demeurant, je me fais nommer trésorier, il est grand temps de relever l'état matériel de la Conférence, il n'y a plus le sou et sur quarante membres que nous sommes il n'y en a pas vingt présents.

Au sortir de là Decrais nous apprend qu'il a eu aujourd'hui un succès de bon augure. Venu par hasard au Conseil de guerre il a été désigné d'office pour plaider séance tenante et a fait acquitter son homme. C'est le début de Bethmont. J'attends tout de lui en de semblables causes. Cependant cet infect Michel qui empoisonne la Tronchet, diversifie de plaisanteries aimables ce récit que notre amitié à Baradat et à moi écoutait avidement.

De Larque, Duvergier et moi allons chez De Lesseps. On m'y reçoit fort bien malgré mes infidélités. Il y a entre autre Talandier et David. Je fais beaucoup de frais pour David. Le pauvre diable passe demain pour la seconde fois son premier de licence. Il a commencé son droit un an avant moi.

**Paris, le mercredi 1er mai 1861** Travail à l'étude. L'enterrement du pauvre Rollet a lieu à quatre heures. Baradat et moi nous y assistons. Cela a lieu à Notre-Dame des Champs. La chose est triste

en soi. Si insignifiant que fut le pauvre Rollet, la mort à vingt-cinq ans a toujours une amère poésie. Elle entoure ceux qu'elle frappe de je ne sais quelle auréole de sympathie et de regrets. On dirait comme les anciens que ce sont les élus des Dieux, mais assurément cette triste cérémonie est assombrie encore par la froideur qui y règne. Le pauvre jeune homme n'avait plus de famille. Il vivait avec son beau-père, le général Forgeot dont les amis formaient le convoi avec une conversation et une tenue presque scandaleuse. Le général et la famille Renault étaient seuls profondément triste.

Je dîne à Paris avec mon père et reviens le soir à l'étude. Je m'y trouve seul avec Prieur; il suit de là que mon père est partagé entre l'enthousiasme pour moi et l'indignation contre mes collègues et fixe à cinquante francs mes appointements, ce qui est plus que convenable. Je vais finir la soirée chez Mr Chaulin. Il n'y a que Decrais et Mr Perrens. Ce petit comité est favorable à celui-ci qui cause fort bien. Il connaît l'Italie et a de curieuses histoires. Il nous a assuré que l'empereur actuel, compromis dans l'insurrection des Romagnes avec son frère qui y fut tué, ne dut la vie qu'à l'évêque d'Imola qui le cacha et obtint pour lui un sauf-conduit. Or l'évêque d'Imola, c'est le pape actuel. Mr Perrens me paraît tenir par quelqu'endroit à Plonplon, il est du reste dans cette teinte d'un libéralisme que j'exècre. Disons pour finir cette phrase, par lui trouvée dans la narration d'un de nos successeurs: ô ma patrie, disait un exilé, ô ma douce patrie, quand te reverrais-je? Et l'écho répondit: jamais!

**Paris, le jeudi 2 mai 1861** Etude tout le jour. Renault s'est fait inscrire ainsi que Decrais à la Conférence des Avocats, il est tombé<sup>47</sup>; en même temps il plaide mercredi une affaire assez sérieuse à la 6ème Chambre, son procès de presse pour lequel il a fait une consultation, c'est un très important début; avec cela il va être nommé Président de la Labruyère, on va y discuter son *Tocqueville*. L'examen de droit romain va être indéfiniment retardé, c'est déplorable, mais j'ai tant conseillé que je rabâche; le pis est que nous allons ainsi manquer cette bonne partie carrée de la Pentecôte, projetée depuis trois mois.

Je dîne chez Lacoin rue du Cherche-Midi. Présentation à la famille Lacoin, ce sont des cousins de Mme Denormandie. Mes convives sont Paul Bonnet et De Laplane qui a passé ce matin son premier de doctorat avec quatre blanches; cette rouge m'étonne. Ce bon De Laplane a la langue exubérante, protubérante comme dit un client de l'étude. Il parle à dîner droit romain et effleure avec l'aplomb de l'innocence les questions les plus scabreuses de nullité du mariage. Mais le personnage intéressant est l'abbé Lavigerie. Chargé de porter aux Maronites les offrandes de France il arrive de Syrie et va au Canada chercher de l'argent; c'est un bel homme à la physionomie ouverte et intelligente et qui a conservé sa grande barbe noire. Il est fort intéressant. Il y avait dix-huit millions de Chrétiens en Syrie lors de l'invasion des Turcs, il en reste cinq cent mille, on en a tué quinze mille aux derniers massacres<sup>48</sup>. Leurs mœurs sont celles de la primitive Eglise, les prêtres sont mariés, ils sont tirés du sein du peuple. Quand vient l'évêque, nous disait l'abbé Lavigerie, les anciens du lieu l'accueillent. On lui dit: il y a un tel qui est fort honnête homme, tu devrais l'ordonner prêtre. L'évêque consent et on va chercher l'élu à son travail, qui se défend le plus souvent comme Saint Ambroise et leur dit que son métier l'occupe déjà de reste. L'évêque lui donne l'ordination et il retourne à son champ. La messe se dit en commun; de grand matin tout le village s'assemble, les hommes disent tous ensemble les prières qui en effet, comme nous le faisait remarquer l'abbé Lavigerie, parlent toujours au pluriel. Les prêtres sont à l'autel et consacrent.

L'abbé Lavigerie raconte le plus gaiement du monde les fatigues de sa mission. Il s'est cassé le bras; l'escorte que lui avait donné Fuad-Pacha l'a égaré dans les montagnes et il a marché vingt heures sans manger, etc. Il a distribué deux millions cent trente-six mille francs. Beyrouth était envahi d'affamés, il était obligé à la distribution de farine d'user du bâton, si persuasif en Orient, pour

47 Le sens de ce «il est tombé» n'est pas évident.

48 L'abbé Lavigerie (1825-1892) revient d'une mission en Syrie faisant suite aux massacres de Chrétiens de 1860. Il sera par la suite archevêque d'Alger et Cardinal.

contenir les pauvres Chrétiens, et aussi faisaient les Sœurs de Charité qui l'ont supplié de ne le dire à personne en France. Mes bonnes sœurs, leur a-t-il dit, je vous promets que tout le monde le saura. Paul me disait qu'il avait beaucoup vu Abd-el-Kader et avait conçu pour lui une admiration profonde, telle qu'il n'avait pas osé tenter de le convertir. En partant il lui baissa les mains.

Chose bizarre, trait digne de notre politique actuelle, on l'a comblé à son retour de pompeuses éloges, on l'a décoré et on se prend à entraver ses efforts. On a saisi à la poste, pour défaut de timbre, son rapport qu'il envoyait à tout le clergé de France. Il y en a vingt-cinq mille exemplaires, cinq cents francs d'amende chacun. Assurément, nous disait-il en riant, je ne paierai rien et l'on peut me conduire à la prison pour dette. Le rapport, lui a-t-on dit, est une œuvre politique: vous y parlez très violemment de l'Angleterre. Il n'hésite pas en effet à la déclarer complice de ces massacres. Il a eu avec Mr Thouvenel<sup>49</sup> une conversation atroce. Vous retirez les troupes françaises au 5 juin, lui a-t-il dit, vous les retirez et quinze mille Chrétiens vont encore périr. Vingt-cinq mille, Monsieur l'abbé, et vous conviendrez qu'alors nous aurons quelques bonnes raisons pour mettre les Turcs hors d'Europe!!!

Au moins voici ce que contait ce soir monsieur Lavigerie.

**Neuilly, le vendredi 3 mai 1861** Etude. Je fais aujourd'hui le palais pour la première fois. Ce n'est pas sans émotion que je réponds à l'appel des causes, puis les huissiers me donnent des châsses. Le tout est éreintant. Je dîne à Neuilly. Je passe la soirée avec mon père à examiner les comptes de mon oncle Albert, c'est détestable, il faut un inventaire. Je suis accablé d'ennui.

**Neuilly, le samedi 4 mai 1861** J'ai une conversation ce matin avec mon oncle Albert. Il me paye de mots; ce n'est là d'ailleurs qu'un préliminaire, mon père débattra avec lui mes intérêts, mais je voulais lui montrer de la confiance en lui parlant moi-même. Etude. Je vais aussi à Neuilly le soir, je m'y occupe de mon herbier.

**Paris, le dimanche 5 mai 1861** Je quitte Neuilly à 8h, je vais à la messe à Paris, je vais voir Renault et ne le trouve pas, puis je vais déjeuner à la taverne de la rue St-Marc avec Baradat et Decrais. Ils viennent fumer chez moi, ce qui ne s'était pas trouvé depuis longtemps. Je reviens le soir à Neuilly, nous recevons notre bon vieux cousin Augustin Mouillefarine avec toute sa famille et les fils Lebrun, ennuyeux personnages. Sans que le dîner ait été bien gai, chacun se trouve animé en sortant. On fume dans ma chambre et le vénérable cousin dit des gaudrioles assez gaies. Tout le monde s'en vient coucher à Paris.

**Paris, le lundi 6 mai 1861** Etude. Je vais signer à la Conférence des Avocats. Pouillet y parle fort bien. Je dîne au restaurant avec mon père, le domestique étant démissionnaire, après je vais à la Labruyère. On y fait les élections. Renault est nommé Président sans difficulté. Tout s'accomplit avec discipline, Lauras et Charpentier vice-présidents, Barrême et Prudhomme secrétaires. Ce dernier est notre camarade de collège, il fait de bons vers<sup>50</sup>.

Decrais fait pas mal son discours de sortie, mais celui de Renault est au-dessous du détestable, long, lu et ânonné. Lauras lit un joli rapport sur le *Tocqueville* de Renault. Grand nombre d'orateurs s'inscrivent pour la prochaine fois. J'ai passé mon rapport à Thureau.

Au sortir de là, grand concile au Grand-Balcon. Je brise des lances pour le libéralisme catholique et fais la chouette contre Renault, Gaultier et Decrais.

**Paris, le mardi 7 mai 1861** Etude. Je dîne à la table d'hôte de Baradat avec lui, Corne et Gaultier. Nous allons à la Tronchet. Testu inaugure sa présidence. Mes nouvelles fonctions de trésorier me donnent du mal, Decrais m'a remis des comptes informes. On ne plaide qu'une question, Y a-t-il

49 Ministre des Affaires étrangères

50 Ce Prudhomme «qui fait de bons vers» sera, sous le nom de Sully Prudhomme, le premier Prix Nobel de Littérature.

abus dans le fait par un curé de souffleter un enfant de cœur? Decrais plaide assez bien quoique sachant peu la question suivant son habitude. Je vais avec lui chez Baradat.

**Neuilly, le mercredi 8 mai 1861** Etude. Mon père est content de moi et me voit avec bonheur à l'œuvre. Pour moi je m'efforce de diminuer les dégoûts en les dissimulant. Il me fait recevoir un client, le comte d'Honorati, qui a un faux air de Croquefer et dont j'ai étudié l'affaire. Je me pose à la façon de Larnac et me trouve le mieux du monde. Je vais à Neuilly et m'occupe de mon herbier. J'enrange la récolte de 1860.

**Paris, le jeudi 9 mai 1861. Ascension.** Temps splendide. Je vais à la messe et m'occupe de mon herbier tout le jour. Prieur vient dîner le soir. Albert et moi nous en allons avec lui et allons faire visite à Mr Guilhaumon.

L'affaire de Renault a été remise à huitaine.

**Neuilly, le vendredi 10 mai 1861** Etude. Je fais le Palais. On nous y apprend une nouvelle terrifiante, Mr Paul Denormandie a été frappé d'une attaque, apoplexie ou asphyxie, on ne le sait. Je cours chez lui, il a été asphyxié, on l'a trouvé étendu dans sa chambre. Il a repris connaissance et vient seulement de recouvrer la parole. On ne craint nullement pour sa vie. Néanmoins cet événement remplit toute ma journée d'émotion.

**Neuilly, le samedi 11 mai 1861** Monsieur Paul ne va pas bien, il a été pris d'un délire continu. On est sans inquiétude toutefois. J'emploie la majeure partie de ma journée à faire des courses, car j'ai la migraine. Je fais mes visites de pauvres. A Neuilly, de l'herbier.

**Paris, le dimanche 12 mai 1861** Je quitte Neuilly de bon matin. Je vais à la messe et je déjeune. A 10h je vais avec ma boîte verte à la gare St-Lazare. Je vais tâter des herborisations de Mr Chatin. Je me trouve dans une bande infiniment nombreuse de botanistes canailles et beuglants, tout heureux de me raccrocher à De Mercey que je rencontre là. Blache a du reste l'amabilité de venir me présenter à Chatin. On donne l'assaut au chemin de fer, on va à St-Cloud. La troupe se recrute, on est bien cent au moins qui, traversant le village et le parc, produisent un certain effet. Le jardinier de l'Ecole de Pharmacie marche en tête en soufflant sans discontinuer dans une corne. On s'enfonce dans les massifs et l'on trouve deux plantes très bonnes, l'*Allium ursinum* et l'*Asperula odorata*, puis d'autres. Je suis assez consulté sur les noms et m'en tire. On traverse Ville d'Avray avec le même succès de curiosité et on s'enfonce dans les bois, toujours cornant et beuglant. On arrive enfin à la butte de Picardie, on couronne l'herborisation en trouvant non sans peine le *Lycopodium clavatum*. Je retrouve un certain Bonnet, mon camarade de quatrième, botaniste strénu. L'herborisation se termine à Versailles. Je suis très content de ma journée et la couronne encore mieux en allant demander à dîner à l'abbé Lheureux. Il me reçoit à merveille, je dévore son dîner et nous passons de bonnes heures à causer du temps passé où j'étais heureux. Rien ne finit mieux une journée bruyante qu'une soirée pieusement attendrie. Je rentre harassé à Paris.

**Paris, le lundi 13 mai** Etude. Immense succès de Renault à la Conférence des Avocats. Il plaidait la question de savoir si le refus de séparation de corps constitue une injure grave. Nous tremblions au début, son exorde long, traînant, ennuyeux, n'était pas rassurant, puis le sujet s'est dégagé, il a été très élevé, a tenu l'assemblée suspendue et a terminé par une péroration enflammée qu'on a applaudi avec frénésie. Le voilà premier du coup. Nous nous sommes en allé, fiévreux de joie, durant que Corne qui plaidait après balbutiait je ne sais quoi.

Je dîne chez ma tante Emilie, j'y vois le soir Emile Lombard qui a fait pas mal de sottises et qu'on envoie à Calcutta. J'arrive à la Labruyère pour la discussion. A propos de Tocqueville on est amené à se demander si l'égalité était favorable à la liberté. Beslay commençait à le soutenir quand la

parole s'est figée à ses lèvres, il s'est à peu près trouvé mal à la tribune. Thureau l'a reprise et dominant bientôt la Conférence, d'abord émue de l'indisposition de Beslay, il a parlé une heure et demie. Cet affreux rouge est réellement éloquent, il est tombé sur la démocratie avec énergie, a fait un résumé du siècle tout de flamme et a terminé par une esquisse du rôle de l'Eglise devant la démocratie véritablement superbe. La Conférence était transportée, à chaque instant des applaudissements. Decrais s'était, je ne sais pourquoi, posé en interrupteur, on l'a hué, il avait l'air bien petit. A la fin il y a eu des trépignements et de véritables acclamations. C'est, de beaucoup, ce que j'ai entendu de mieux ici.

**Paris, le mardi 14 mai 1861** Etude. Je dîne chez la mère Amyot. Il y a une bonne Tronchet honnêtement compacte, deux questions avec deux petites discussions générales. Cornudet est en progrès. De Sèze plein d'ardeur arrivera. Robin plaide à fond la question de droit et Justin reste détestable.

**Neuilly, le mercredi 15 mai 1861** Etude. Renault, l'heureux Renault a un succès plus grand encore que celui d'avant-hier. Il plaide pour un journal vétérinaire dans lequel son père écrit, un procès de presse à la 6ème Chambre! La cause a de l'intérêt. Après une absurde plaidoirie de Bourdet, dix fois interrompu, Léon se lève, il est merveilleux, il a l'élévation du langage, il a la discussion nourrie et excellente, il manie le sarcasme avec esprit et mesure. Enfin c'est un plaidoyer d'une étonnante maturité et qui produit une réelle impression. Il lui vient un client au sortir de l'audience. Nous étions tous trois là. Comme il me dépassera. Il faudra que l'envie ne vienne pas. Ô triste nature. Lui est aussi modeste après le succès. Son père était là, radieux, son frère, un gros bête qui est à l'école Polytechnique, faisait des critiques fines. Decrais l'a joliment rembarré.

Ah, la procédure paraît fade après cela et Baradat me boude. Le soir je vais à Neuilly, j'y finis le rangement de la récolte 1860. J'ai 1870 espèces en herbier. Albert vient, mirum!, me demander une répétition de droit romain. Je les préparerai à l'avenir, car le drôle le sait bien.

**Paris, le jeudi 16 mai 1861** Journée détestable entre toutes, mon père est sombre, Prieur fiévreux, je retrouve les plus mauvais jours de mon début. Au Palais je rencontre Emile. Il m'annonce bonnement qu'il sera des nôtres à Fontainebleau. Nous devons aller tous quatre passer ces deux jours de congé à Fontainebleau, c'est une petite fête de l'amitié, de promenade intime, nous vivons là-dessus depuis deux mois et cet intrus vient à la traverse. Le pis est que c'est mon ami, cet intrus, et que je ne puis lui dire son fait. J'en devient morose. Mon père me charge de recevoir Prieur à dîner. Celui-ci est un excellent homme, mais qui me froisse à plaisir sans le vouloir et qui dissèque lourdement certains points de mon âme ou de mon passé que je suis habitué à entourer de respect, mon éducation, ma grand-mère et ses conseils sur mon avenir. Le soir je travaille à l'étude. Je vais chez Lacoin en visite de digestion. Il a passé ce matin avec quatre blanches lui aussi. C'est sa première rouge. La rouge paraît cette année fatale pour le premier de doctorat. Baudoin, le gendre de Brugnet, l'a eue, n°1, moi n°2, De Laplane 3 et Lacoin 5. Le n° 4 est porté par ce bon Ameline qui a passé hier à la limite, mais à sa grande joie et à son grand étonnement. Il y a chez Lacoin Paul Bonnet et De Sèze. Au retour je vais passer une demi-heure avec Baradat et c'est encore le meilleur moment de la journée.

**Neuilly, le vendredi 17 mai 1861** Un peu de mieux. Renault et Decrais viennent à l'étude et on combine un plan pour éviter Emile le plus poliment possible. Léon vole de succès en succès: ce client adventice qui l'a pris l'autre jour sur sa parole l'a fait plaider ce matin au Tribunal de Commerce, il le fera plaider en police correctionnelle, ses adversaires de mercredi s'ils perdent comme cela est probable en appelleront. Pourvu qu'il ait assez de raison pour laisser cela après son doctorat et passer sous le joug de la cléricature! Bref j'y suis moi, et bien, et pour longtemps. Arriverai-je, je l'ignore, mais il faut mettre les Dieux dans leur tort. Des courses, de la procédure, et

le soir secrétaire de l'auteur de mes jours.

**Melun, le samedi 18 mai 1861** Ma pauvre tante Emilie est un peu indisposée: il n'y a plus à craindre Emile. Je fais le Palais principalement. Renault et Decrais ne peuvent partir que demain matin; pour moi je grille d'être dehors et j'embauche Baradat. Nous dînons ensemble chez la mère Amyot, nous nous habillons en costume de forêt, envoyons un mot à Decrais et partons à 9h ½ pour Melun. C'est exquis, nous causons à fil, il nous semble que le trajet ne dure qu'un moment. A Melun c'est plus délicat. J'ai cru faire merveille en assignant le rendez-vous à l'hôtel de la Galère, qui n'existe plus depuis six ans. En fin de cause nous trouvons au Grand Monarque un abri et deux lits. Puis la chandelle éteinte nous causons jusque par delà une heure de la nuit, et je m'épanche avec joie dans ce cœur d'or.

**Barbizon, le dimanche 19 mai 1861** Il fait un temps superbe, Baradat et moi nous nous levons enivrés, quoique doutant à vrai dire de l'exactitude souvent contestée de nos amis. Je vais à la messe à 10h, dans la cathédrale de Melun, une assez belle église romaine. On officie avec une ampleur contre laquelle je me surprends à murmurer. Je retrouve mes trois camarades réunis qui me maudissaient. Enchanté de la réunion nous déjeunons, fumons et causons. Le Grand Monarque nous écorche à ravir. A 1h nous partons. Je suis guide, ce qui ne laisse pas de me préoccuper. La première opération est un ruban de deux lieues jusqu'à la Table du Roi. Nous passons devant La Rochette. Baradat et Decrais ne sont pas bien brillants et s'étendent dès qu'ils ont touché la forêt. Ici commence la partie délicate de mon œuvre qui est d'atteindre le coteau de Bellevue. Baradat veut se coucher dans tous les dormoirs. La forêt est éblouissante de verdure et de lumière, jamais je ne l'ai vue si belle. J'atteins les coteaux un peu au-delà de Bellevue. Nous y arrivons, ils s'ébahissent du point de vue, il y a de quoi. Mais Decrais et Baradat sont honteux de lâcheté. Renault et moi les laissons dormir et allons visiter à la course le Rocher-Canon. Nous nous reformons. Je les mène au Point de vue du Camp, qu'ils goûtent aussi très fort. Je trouve là de belles plantes, *Helianthemum umbellatum*, *Ranunculus gramineus*, *Rosa pimpinellifolia*. Enfin nous terminons par une visite sommaire à Apremont. Il faut presque traîner le pauvre petit Decrais qui n'en peut plus. Nous nous hissons cependant à la Caverne des Brigands, nous jouissons des belles vues de gorge qu'on a de là et prenons de la bière. Le buvetier nous apprend que c'est la fête à Barbizon et nous engage à faire danser les filles. Decrais montre peu d'enthousiasme. Laissez faire, lui dit l'homme, un temps viendra que vous n'en ferez pas fi.

C'est en effet la fête à Barbizon et l'auberge de Ganne où nous allons nous annoncer qu'elle nous logera à grand peine. A 7h les promeneurs nombreux qu'elle reçoit reviennent de la forêt et l'on installe dans la grande salle la table d'hôte où nous sommes quatorze. Le dîner se passe dans un échange de calmes propos; au dessert les quatorze pipes s'allument, puis voici que quelqu'un à l'idée d'entonner la ronde du sultan Mustapha. Treize voix reprennent au tra la la, puis un chœur, puis une chanson. Enfin nous restons une heure à beugler tous les refrains populaires avec une énergie qui pour ma part me casse la voix pour trois jours. On se déverse avec la même unanimité dans le bal de Barbizon. Decrais et Baradat qui sont rompus s'éclipsent bientôt, mais Renault développe son admirable entrain et nous voilà avec chacun une petite Barbizonnaise à danser à fond et bien franchement pour nous amuser. Et cela jusque par delà une heure du matin avec un enthousiasme d'amusement dont je ne me croyais pas capable et sans que nos six lieues nous pèsent aux jambes. Vers deux heures nous rentrons, mais par raison et comme des fillettes qu'on emmène du bal. Notre hôte nous emmène à la maison où nous devons loger et trouve à grand peine notre lit. Nous réveillons nos amis qui nous trouvent invraisemblables. Baradat prend l'hôte pour un bandit. Léon et moi, enchantés de notre soirée, nous partageons le dernier lit. Léon me rappelait ce soir le bal Maurencq !!

**Paris, le lundi 20 mai 1861** On se lève à 9h ½. Decrais est moulu, moi moins brillant, Baradat

mieux, Renault toujours égal. On déjeune, on paie, on va en forêt. Nous traversons les gorges d'Apremont, nous faisons une halte exquise sous les frais ombrages de la gorge aux Néfliers. Nous arrivons à Franchart où nous nous offrons une vue d'ensemble sur les gorges qui ne manque pas de beauté. Nous faisons au restaurant une halte arrosée de bière et nous revenons à Fontainebleau par la gorge du Houx. Je retrouve mon chemin et presque ma vivacité d'impression de 1854. Une remarque toutefois, j'ai vu beaucoup de rochers depuis ce temps. En quoi mes façons d'apprécier ont-elles varié? Le voici en un mot, je fais la synthèse au lieu de faire l'analyse. J'ai développé le sens du pittoresque. Je décrivais chaque rocher, à présent j'ai des vues d'ensemble. Peut-être que si je m'imposais la tâche de décrire, je la trouverais plus difficile qu'il y a sept ans.

De halte en halte, durant que la conversation vive, amicale, nourrie, effleure par le sommet toutes les questions, nous arrivons à Fontainebleau. Visite au parc, on m'a changé mes carpes!! Dîner et départ. Je suis éreinté, absolument aphone, et voilà la fin de deux journées exquises. Demain, la procédure!!

**Paris, le mardi 21 mai 1861** Hélas, je me lève éreinté et vais à l'étude. Prieur n'est pas là, c'était convenu, chacun travaille de son mieux. Baradat arrive à onze heures. Le soir mon père mène mes frères à *la Tour de Nesle*. Je vais voir ma tante Emilie. Emile a été beau. L'indisposition de sa mère qu'on m'avait exagérée n'était pas de nature à l'empêcher d'être des nôtres, mais il a sans doute compris à mon embarras de vendredi que son intrusion était fâcheuse et il a été passer ses vacances à Chaulmes. Je me couche de bonne heure.

**Paris, le mercredi 22 mai 1861** Horreur des horreurs. Prieur manquant à la foi jurée n'est pas revenu ce matin. Mon père est hors de lui, l'étude n'est pas tenable, Baradat et Labey<sup>51</sup> tremblent. Chacun prend de la copie de pièce pour ne pas paraître oisif et des modifications de purge qui vieillissaient au carton sont mises à fin avec ardeur. J'ai du reste de bien plus graves soucis: c'est aujourd'hui le jour fixé pour causer de nos affaires de famille, je tremble que mon père n'apporte à cette Conférence l'aigreur de son humeur et je puis dire que je ne vis pas jusqu'à trois heures. Mon oncle Albert vient, il met, il faut le dire, beaucoup du sien. Mon père va trop loin, il parle de me faire faire une acceptation bénéficiaire. Jamais je ne ferai un pareil outrage à ma bienfaitrice et je suis tenu même de ses imprudences. Disons d'ailleurs que la mesure me nuirait au point de vue pécuniaire. La succession est nulle au point de vue pécuniaire jusqu'à la sortie de l'indivision qui a été convenue relativement aux terrains de Passy. Il y a même des dettes, mais cela aura son terme en 1864. On convient enfin du point important, auquel mon père tient par dessus toute chose, à savoir qu'il soit fait un inventaire. Evry va être vendu pour couvrir les vingt mille francs de passif actuel. J'ai été muet et tremblant durant toute la Conférence et n'ai pris la parole que pour repousser l'idée du bénéfice d'inventaire.

Certes je ne suis pas au bout de mes soucis, mais je me retire bien soulagé. Le soir, Baradat et moi faisons un beau trait. Mon père et moi dînons en hâte à Neuilly et revenons à Paris. Baradat vient à l'étude et nous consolons la solitude de mon père en travaillant jusqu'à dix heures ½. Et c'est en vacance! Mon père aussi se déclare satisfait de ses deux poneys (sic). La verve méridionale de Baradat l'amuse.

**Paris, le jeudi 23 mai 1861** Prieur arrive bien ce matin, mais mon père le reçoit si vivement qu'il prend le désespoir à cœur et s'en va se promener. Pour le coup cela devient un enfer. Baradat a eu l'art de se faire donner des courses pour tout le jour. Je vole bien une heure à l'étude en allant renouer diplomatiquement avec l'étude Rasetti et en rejoignant Talandier au café Choiseul, mais le reste est terrible. Mon père use d'abord d'une rhétorique que je goûtais fort et qui consiste à me prendre à témoin de son désespoir, mais bientôt il passe à une prosopopée plus directe et me charge de reproches personnels pour un renvoi mal mis ou une pièce qu'on a laissée sur mon bureau. A 3h

51 Clerc de l'étude, neveu du premier mari de madame Mouillefarine.

il m'envoie rue Monsieur-le-Prince à une expertise dont je n'ai pas la plus légère idée et en me donnant pour toute indication des incrédences contre Prieur. Heureusement que celui-ci vient me rejoindre sur les lieux où j'attendais l'expert, effrayé de ma nullité.

J'avoue que je suis heureux de dérober ma soirée à ce terrible patron et à ne pas le retrouver dans mon père. Je dîne avec Emile et le soir je passe une heure fort agréable à fumer sur le boulevard avec Renault et Cheramy.

**Neuilly, le vendredi 24 mai 1861** Il y a du mieux, non que la journée soit bonne, mon père passe tout le jour chez lui et nous nous courbons sur la glèbe, mais Neuilly où j'arrive démoralisé exerce sur mon père une influence heureuse. Il fait avec abondance mon éloge et celui de Baradat, et se déclare tout à fait satisfait d'une requête que je lui lis et dont moi-même je n'étais pas mécontent. Il s'agissait d'une question toute neuve. L'art.918 peut-il s'appliquer à une adjudication dans laquelle le fils a acheté la nue-propriété d'un bien à sa mère? Il me trouve clair et logique. O utinam! Cette rude école a du bon, elle donne du prix aux éloges.

**Neuilly, le samedi 25 mai 1861** Etude. Mr et Mme Janvier viennent dîner à Neuilly.

**Paris, le dimanche 26 mai 1861** Je quitte Neuilly de bonne heure et vais à la Conférence de Saint-Médard. Emile et moi allons à Évry avec mon oncle Henri. C'est un triste pèlerinage que je n'ai pu, quoique j'aie fait, plus longtemps retarder. Mon oncle Albert y est. Les petits enfants sont bien et s'agitent gaiement au milieu d'une chaleur accablante. Ma tante Elisa se développe. Nous allons nous baigner. Je reviens avec Emile à neuf heures. J'ai été reçu à merveille, mais quelle triste journée.

Monsieur Paul Denormandie ne va guères mieux, c'est grave.

**Paris, le lundi 27 mai 1861** Je suis rompu de mon bain. Je vais à l'étude. Je ne fais que signer à la Conférence des Avocats. Je vois Gomont, venu en contrebande passer un jour à Paris. Duvergier de Hauranne nous a invités à dîner sans façon, Cheramy et moi. Avec sa timidité niaise ce bon Emmanuel nous met en vis-à-vis de Mr et Mme Target qui dînent avec lui sans avoir prévenu les uns ni les autres, aussi Cheramy et moi sommes peu ravis et Mme Target qui a passé la journée à faire des malles arrive le corsage inculte et la chevelure effrénée. C'est une affreuse petite femme, à peine formée et sans age<sup>52</sup>. L'esprit du père y revit, doublé d'un aplomb tout féminin. Elle a au dîner un mot étincelant. On vient à parler d'Aurelien de Sèze, l'avocat. «Il est un peu notre parent fort éloigné, dit-elle, du reste nos deux noms bien plus que par la parenté sont réunis par les souvenirs de l'époque républicaine. L'histoire les a rapprochés<sup>53</sup> »

Après dîner Mr Target qui me va le mieux, quoiqu'il soit hautain et peu poli, nous fait déguster eau de vie et cigares exquis. Cet affreux Ernest Duvergier s'étale en phrases importantes du genre de celle-ci «L'idée Chrétienne a le mysticisme pour conséquence fatallement logique. Le stoïcisme avait cette supériorité qu'il développait l'individualisme. Je ne recule devant aucune des conséquences du sensualisme.» On a la constance de discuter avec cet absurde moutard. Je n'admettrais ici que l'argument a posteriori. Pour moi, mon rôle esquissé par Renault se borne à lui demander s'il a beaucoup de pensums. Je quitte le pauvre Emmanuel souffrant d'un gros rhume et se mettant au lit avec la fièvre, et j'arrive à la Labruyère au commencement de la discussion. Sciout et Cretté de Palluel parlent. On n'est pas trente, mais tous interrupteurs, hurleurs et rieurs. C'est une séance désopilante. Les interpellations se croisent, les applaudissements et les rires. Je suis rappelé à l'ordre pour avoir interrompu une peinture tracée par Sciout de la démocratie en Amérique par le vers

L'Américain farouche est un monstre sauvage

52 Née Victorine Duvergier de Hauranne et sœur d'Emmanuel et Ernest.

53 Un Target s'est récusé pour la défense de Louis XVI à son procès et a été remplacé par un de Sèze.

Cretté de Palluel est moins drôle, mais encore beaucoup.

Au sortir nous allons, Decrais, Renault et moi, passer une heure au Grand Balcon.

**Paris, le mardi 28 mai 1861** Etude. Je dîne avec Baradat chez la mère Amyot. Nous allons nous promener au Luxembourg avec Desjardins et Chartier, le président actuel de la Conférence Demante. Nous allons à la Conférence Tronchet. Il y a vingt-sept membres présents, c'est superbe, mais Duvergier qui doit plaider n'arrive pas. Il avait une superbe question, il m'en avait parlé hier et j'avais un peu songé à la phraséologie du sujet. Il s'agit de savoir si le complice d'un enlèvement de mineure peut être poursuivi quand l'auteur de l'enlèvement est à l'abri par son mariage avec la jeune fille séduite. J'en construit la thèse de droit durant que Testu et Coulon plaignent la première question, et je m'offre pour remplacer Emmanuel. Le ciel me départit De Veyrac pour adversaire, il est pitoyable. Je me lance: grâce au café que j'ai pris les mots viennent et la thèse est développée avec assez de chaleur, à savoir que la complicité étant unie en tout dans notre Code au fait principal, il ne pouvait plus y avoir de complice quand il n'y avait plus d'auteur principal. Je termine par la prosopopée méditée « Tenez, Messieurs, ce sujet me remet à l'esprit un grand souvenir parlementaire que Mr Duvergier de Hauranne vous aurait redit bien mieux que moi. On discutait la rigueur des lois d'exception qui frappent les militaires et le grand Berryer faisait passer devant la Chambre émue deux cortèges d'aspect bien divers. Deux hommes ont commis le même fait, l'un est un militaire, l'autre un simple citoyen. Ce dernier est frappé par le jury d'une de ces condamnations illusoires qui sont un hommage rendu à la fois à la loi qui frappe, à l'accusé qu'on ne veut pas frapper. Il s'en va entouré, acclamé par ses amis enthousiastes, puis il rencontre en chemin son complice qu'un Conseil de guerre a frappé et que des soldats emmènent pour le dégrader, pour le fusiller.

Et bien, Messieurs, ces deux cortèges, ne les voyez-vous pas apparaître ici? C'est d'abord la jeune épouse, le mariage lui a rendu son rang dans la société, l'amour a réparé sa faute. La pensez-vous bien sévère pour une violence dont ses charmes sont après tout l'excuse comme ils ont été la cause. Je vais plus loin, je suis défenseur ici et maître de mon hypothèse. Je veux qu'elle se sente palpiter au sein ces premières espérances qui eussent été sa honte et qui sont sa plus douce gloire. Pensez-vous qu'il reste place encore pour les souvenirs ou pour les rancunes dans cette âme que la maternité remplit toute entière, n'est-elle pas toute fière au contraire de donner une légitime naissance à ce fruit d'un amour désormais consacré? Ah, tenez, Messieurs, s'il lui reste une tristesse, c'est de ne pouvoir épancher dans ce cœur qu'elle sent déjà battre la reconnaissance qui déborde au sien. L'enfant devra tout ignorer, pour honorer sa mère il ne saura rien de la chute, même la réparation qui l'ennoblit!! Puis, à côté de ces pompes respectables de la jeune mère, notre second cortège, ce sera une voiture cellulaire emmenant au bagne, en prison, je ne sais où, le complice, l'ami trop crédule ou trop confiant lui-même frappé d'une peine afflictive, déshonoré en Cour d'Assises!! » Cela a été, j'ai été applaudi, j'ai gagné, je suis très satisfait. Non que j'aime ce genre là, voisin du four, mais comme je fais profession de préparer beaucoup et que j'écris le plus souvent, je suis heureux d'avoir pu démontrer aux autres, et surtout à moi-même, que je pouvais improviser. Je vais un moment chez De Lesseps avec Coulon.

**Neuilly, le mercredi vingt-neuf mai 1861** Etude. Palais long et éreintant. Renault gagne pleinement son procès de presse. Repos à Neuilly.

**Paris, le jeudi trente mai 1861.** Etude. Mon père reste à dîner à Paris et retient Prieur. Travail le soir. J'ai été voir hier Duvergier qui est bien souffrant.

**Neuilly, le vendredi 31 mai 1861.** Etude. Mon père est retenu pour tout le jour à une enquête. L'étude respire et je vais au bain froid avec Labey. Le soir à Neuilly je fais du droit et prépare une question pour la Tronchet.

**Paris, le samedi 1er juin 1861** Etude. Je vais au Palais. Je dîne à Neuilly et revient coucher à Paris pour être prêt demain de bonne heure.

**Paris, le dimanche 2 juin 1861** C'est un réel besoin pour moi que de secouer tout un jour par semaine. Ma vie n'est pas gaie. Je n'ai pas d'intérieur où me replier, où me délasser. Quand je rentre chez moi je retrouve mon patron et nous parlons d'affaires tout le soir. Aussi, et à défaut des joies intimes qui me sont refusées, ces bruyantes herborisations où je m'étais oublié ont du bon. Je vais à la messe de 6h après avoir revêtu mon accoutrement de montagne. Quand j'en sors il pleut; je vais au chemin de fer et cela augmente, à sept heures il pleut à verse. Je brûle mes vaisseaux et prend mon billet. Bien m'en prend car le temps s'éclaircit. Le tumulte du départ et de l'averse m'ont réuni à d'assez fâcheux compagnons, le voyage me semble un peu long, on va à Mantes. A la descente je trouve De Mercey et aussi un ami de René nommé Duparquet qui me plaît assez. On n'est à cause de la pluie qu'une quarantaine, néanmoins cela fait assez d'effet par les rues de Mantes. On passe l'eau; après le pont de Limay il vient une sublime rincée, puis c'est fini pour tout le jour. Nous allons à Dennemont, j'y trouve Melica ciliata, Festuca nardus, Diplotaxis muralis. Nous sommes dépassés par Mr Beautemps-Beaupré, le Procureur Impérial, qui va commander notre déjeuner, et escortés par un pharmacien de Mantes nommé Lecureur qui m'a il y a cinq ans fort bien piloté. Nous déjeunons à St-Martin la Garenne; un aimable monsieur, venu ce matin de Rouen, distribue le Viola Rothomagensis et le Luzula maxima qu'il a apporté en quantité. Après déjeuner on escalade le coteau. Il est splendide au point de vue botanique. C'est tout les Célestins réunis en un étroit espace. Helianthemum canum, H. pulverulentum, Orchis galeata, O. fusa, O. simia, O. ustulata, Ophrys myodes, Ophrys arachnites, Ophrys aranifera, Gymnadenia conopsea, Cephalanthera pallens, Coronilla minima, Orobanche cruenta, Astragalus monspessulanus et bien d'autres encore, c'est une merveille, puis une belle vue sur la Seine, Vetheuil et La Roche-Guyon. On y reste plusieurs heures. On revient par des bois où je cueille Hypochaeris maculata, Globularia vulgaris, Anacamptis pyramidalis. On descend au Coudray, derrière Folainville, dans des prairies humides où je prends Orchis viridis, Cineraria campestris et pour couronnement Herminium monorchis. On a trouvé 25 espèces d'orchidées et quoique j'en possédasse beaucoup et que j'aie manqué pas mal de plantes, ma boîte est pleine et j'ai fait une admirable herborisation. On arrive à Dennemont. Une avant-garde se dessine, que commande Duparquet et dont je fais partie, qui arrive à Mantes au pas accéléré. Il y a dîner général au Grand-Cerf, où l'on offre du champagne à Mr Beautemps-Beaupré qui a découvert cette localité de St-Martin et qui est vraiment bon enfant. Le retour s'effectue par les troisièmes en exécutant sur l'air très populaire de la ronde de Mustapha une chanson qui raconte un des événements de l'herborisation de dimanche dernier. Un propriétaire sur le terrain duquel on herborisait s'est fâché tout rouge et voici qui a les honneurs du bis

Quant aux jeunes apothicaires} Bis

Il les traite de Lacenaires} Bis

En leur montrant des maxillaires

Que faisait trembler la colère

Tra la la etc.

**Paris, le lundi 3 juin 1861** La bonne humeur apportée des champs ne vit pas vieille, mon père est à n'y pas tenir ce matin. Ces contacts là me blessent et me chagrinent. Je vais au Palais, j'y rencontre mon oncle Henri qui reprend pour son compte la question de l'inventaire et en discute l'opportunité. C'était prévu, mais plus ennuyeux encore. Je n'en sortirai pas. De son côté mon oncle Albert ne fait rien. Je ne fais que signer à la Conférence, et rentre travailler.

Le soir je dîne chez Chaulin avec David. Ce dernier avait pour Mr Chaulin une horreur mêlée d'effroi; ils ont été pêcher ensemble à la Pentecôte et c'est une lune de miel à présent. Comme je parle demain à la Tronchet je travaille tout ce soir chez moi. A onze heures je vais un tour et

rencontre les Labruyère qui reviennent.

**Paris, le mardi 4 juin 1861** Etude. Mon père est, j'ose le dire, intolérable. Tout lui est prétexte et sa parole dépasse toujours sa pensée. Je n'étais pas fait à cette vie et il n'est de jour où il ne me froisse. J'étudie ma question. Je dîne avec Baradat chez la mère Amyot. A la Tronchet, mon adversaire Decrais ne vient pas sous je ne sais quel prétexte; il n'y a rien de si sot que d'être ainsi le bec dans l'eau. Dans l'autre question les deux adversaires ont préparé la même cause, on ne peut rien plaider. On discute des questions de règlements. La Tronchet va, du reste, on est complet, l'assiduité revient.

Au sortir je vais chez Baradat. Nous ne sommes contents ni de Decrais ni surtout de Renault, nous ne voyons plus ce dernier, son examen de droit romain qui tourne à la légende lui sert de prétexte pour cesser de venir à la Tronchet, il n'y a pas paru depuis deux mois. Ce n'est pas bien, cette conférence est le berceau de notre amitié et nous ne devrions pas l'abandonner. Ces petits colloques du mardi soir, où nous sommes seuls tous deux aujourd'hui, étaient le seul moyen de nous voir. Ces occupations d'ailleurs ne l'empêchent pas de suivre mille travaux, mille succès, mille relations d'une sphère plus élevée nouées à la Conférence Molé. Ainsi finira peut-être notre amitié avec Renault. Nous ne pourrons jamais nous brouiller, sa riante nature y répugne mais, livrant au tourbillon son facile caractère, il nous négligera et nous oubliera. Non que pour le présent rien ne manque quand j'ai Baradat, mais celui-ci partira et je sentirai le creux. Je compte sur la foi inébranlable de Chaulin.

**Neuilly, le mercredi 5 juin 1861** Etude. Je fais le Palais, dîne à Neuilly et fait le soir du droit jusqu'à 11h. Répétition de droit français à Albert. Il sait et me colle une fois.

**Neuilly, le jeudi 6 juin 1861** Etude. Je vois Decrais. Aujourd'hui commencent les débats sur l'affaire Mirès. On va, grâce aux façons brutales qui y président, trouver l'art de rendre intéressant cet affreux gredin. En allant à Neuilly je lis le journal du soir. Cavour est mort! J'avoue avoir peine à contenir un mouvement d'exultation intime. O grandeur des jugements de Dieu. Frappé en quelques jours, en plein triomphe, au moment qu'il étendait la main sur Rome, moins d'un an après Castelfidardo. Ce qu'il importe, c'est d'adorer en silence, toute démonstration serait anti-chrétienne, inconvenante. Que va-t-il se passer?

Le cousin Chéron dîne à Neuilly. Mon père retourne travailler à Paris, j'avoue que je l'y laisse aller seul. Je sens, c'est triste à dire, un très grand besoin de sortir du cercle d'attraction de mon père, il m'ôte toute vie, je ne pourrais jamais être son maître clerc. Je fais du droit à Neuilly jusqu'à 11h ½, c'est bien le meilleur temps du jour.

**Neuilly, le vendredi 7 juin 1861** Mon père est toujours le même, cette vie me devient à charge. Je suis tout content d'aller dîner à Neuilly durant qu'il reste à Paris.

**Chaumes<sup>54</sup>, le samedi 8 juin 1861** Il y a colonne pour moi ce matin. On traite des incompatibilités et Thureau qui préside emploie ce moyen exquis de comique, d'interroger sur chaque incompatibilité les stagiaires qu'il en juge susceptibles, Cornudet sur le Conseil d'Etat et moi sur la cléricature. Je déclare qu'il y a la plus inflexible incompatibilité. Je reviens déjeuner et travailler à l'étude, mon père est un peu mieux. Je vais chez De Laboulye porter les pièces d'un accident de diligence dont je me suis occupé. Je cours après un paletot qu'on m'a promis et j'arrive en grande hâte à la gare de Mulhouse: je pars pour Chaumes avec Emile, sa sœur et Marie. On va en chemin de fer jusqu'à Verneuil, et trois quarts de lieues de patache mènent à Chaumes. Nous y sommes à sept heures. Mme Parmentier la mère m'a invitée, je lui suis très reconnaissant, je voudrais multiplier ces liens. Je reste convaincu que mon avenir est là, quoique le rouge me vienne en l'écrivant. On dîne. Mr Parmentier arrive le soir par un bel orage. Emile et moi avons fumé des cigares exquis,

54 L'actuelle commune de Chaumes-en-Brie, qu'il écrit indifféremment Chaumes ou Chaulmes.

puis fait le whist de Mme Parmentier.

**Chaumes, le dimanche 9 juin 1861** Emile et moi allons à la messe de bonne heure. Nous passons pacifiquement notre matinée à fumer d'excellents cigares, à faire la chasse aux fraises et aussi aux pierrots du jardin. Cette chasse s'effectue avec une carabine de salon, charmant petit instrument sans bruit ni fumée. J'ai des chances diverses, en fin de compte j'en tue quatre. La grande messe où sont ces dames est longue. On déjeune enfin. La vie est plantureuse ici, ce à quoi je ne suis pas indifférent. Mme Parmentier est une bonne femme tout à fait hospitalière et Marie, rieuse sempiternelle, remplit la maison de gaîté. Bref je m'y plais. Nous partons pour la promenade, Emile, Mr Parmentier, Marie et moi. Ce pays n'est pas beau, ce sont les plaines de la Brie, l'Yeres qui n'est ici qu'un ruisseau se dessine une vallée sans profondeur mais qui en certains points étale de la verdure et de la grâce. Il y a des bois et de nombreux châteaux dont quelques uns sont fort beaux. C'est tout cela qu'il faut voir.

Le temps est plus qu'incertain, de gros nuages noirs roulent, crèvent et nous amènent, pluie battante, dans les bois de Vilbert, chasse de Chaumes. Les arbres sont peu touffus, la pluie nous accorde de rares trêves et nous force enfin à réfugier tous quatre dans une cahute de quelques pieds où l'on enferme les chiens. Marie anime tout cela de son intrépide gaieté. La pluie cesse, nous allons au château du Viviers, il appartient à Wilson, un ami de Labour. Il y a dans le parc d'admirables ruines que le lierre couvre et que les corbeaux habitent. On les déniche en ce moment et il nous faut réunir nos efforts pour empêcher Mr Parmentier de faire une forte emplette de jeunes corbeaux. Il y a aussi un étang immense, qui ferait pâlir David d'ennui.

Retour à Chaulmes dans un état pitoyable, au grand dam de mon paletot neuf. Dîner, cigare, whist. Je suis très content de ma journée et de ces dignes amis. Pourquoi ne deviendrait-ce pas ma famille? A coup sûr je le tenterai, y manquer mettrait un remord dans ma vie. Marie est charmante. Voudra-t-elle de moi? Elle a dix-huit ans, la malheureuse!!

**Paris, le lundi 10 juin 1861** Départ en famille de grand matin, retour à Paris avec Bonneville qui fait ici sa villégiature. J'arrive à 10h ¼ à Paris et quoique je fusse autorisé de mon père, je suis un peu gêné devant mon patron et casse une bouteille en cherchant une contenance. Mon père est toujours le lundi d'une effroyable humeur. Je vais à la Conférence. Je dîne chez Chaulin avec David et Chevrier, c'est charmant, encore que Chevrier parle grec. Mme Chaulin vient nous prier de fumer au salon. Je vais tard et seul à la Labruyère. Je ne sais si c'est la fatigue, mais j'y dors quasi, malgré un assez bon discours de Renault. Cette vieille discussion sur Tocqueville va radotant. Notons ici une émotion littéraire: Chevrier avait hellénisé si dru ce soir que nous demandâmes à Maurice Chaulin, et j'ai découvert que je comprenais encore *la Colombe*<sup>55</sup>.

**Paris, le mardi 11 juin 1861** Etude. Je dîne chez ma tante Emilie, il y a Vauchelet, un jeune Picard cousin des Parmentier qui m'avait mis en rapport avec le père Romanet ; il est actuellement employé au ministère de l'Intérieur. Je vais à la Tronchet. Corne plaide une question contre De Laplane. Tous deux ont fait des progrès, Corne devient passable. Je plaide ma question avec Renault au lieu de Decrais. Renault veut donner des gages de conversion. C'est la question du procès Ollivier. Une faute commise par un avocat au cours de sa plaidoirie va-t-elle pour l'appel aux appels de Police Correctionnelle ou à la Cour Impériale, toutes chambres réunies? Je n'ai pas été bon, ma parole a été rapide et mal peignée, mais ma thèse de droit était solide. Renault savait assez peu sa question, j'ai eu quelque force à la réplique. Ameline est venu à la rescoufle et j'ai gagné haut la main quoique je soutinsse la cause contraire à celle du Conseil de l'ordre. Je reviens avec Renault, jouir de lui est une rare et exquise volupté. Le pauvre Baradat est très souffrant d'un gros rhume. Un triomphe que j'oubliais, mais celui-là est mince. J'ai plaidé et gagné mon premier référendum: il est vrai qu'on me l'avais pris imperdable, une expertise à demander et Destrem qui m'a coupé la parole

55 Fable d'Esop (reprise postérieurement par La Fontaine)

en me jetant au nez le nom de l'expert.

**Neuilly, le mercredi 12 juin 1861** La vie n'est pas gaie aujourd'hui, mon père est d'une humeur terrible, cela casse bras et jambes, pour moi c'est sans relâches. Je retrouve à Neuilly sa mine et ses propos. Si cette vie là dure, mon père me reviendra antipathique. C'est triste à dire, maintenant que ma vie est jointe à la sienne. Aujourd'hui j'ai mis tous mes soins à le voir le moins possible, prenant un autre train et passant ma soirée dans ma chambre. J'y fais du droit, cela me repose. Assurément je ne vois pas la vie rose. La pauvre Mme Mouillefarine a aussi ses soucis, la taille d'Henriette continue à se déformer, on lui recommande en dernière analyse le lit orthopédique. Il est impossible d'en parler à mon père qui entre dès qu'on touche ce sujet dans des trépignements de douleur et de colère. Ce lit est établi sans qu'il le sache. Il y a là mille froissements d'existence intime que Mme Mouillefarine supporte admirablement. Les femmes valent mieux que nous: la plus nulle -comme elle- découvre en elle des trésors de patience et de résignation.

**Neuilly, le jeudi 13 juin 1861** Mon père paraît un peu mieux, cependant je suis mon système. Mes courses d'ailleurs m'éloignent de l'étude. Je vais voir ma tante Adèle. Il y avait bien longtemps que je ne l'avais vue, je ne laisserai plus s'écouler de si longs intervalles. Elle n'est pas bien, elle s'affaiblit, c'est une perte à laquelle il faut se préparer. Elle me coûtera car je retrouve en elle quelques traits de ma grand-mère.

Baradat que j'ai vu comme tous les jours est bien mieux et viendra demain à l'étude. Il se découvre toute une procédure ratée, une saisie-arrêt sur un mort. Mon père crie, mais sans excès. Chose remarquable, les grosses fautes le trouvent patient. J'en ai déjà fait deux, l'un seul, donner un dossier qui ne devait pas sortir de l'étude, l'autre en collaboration, laisse réparer par un huissier la nullité d'un exploit, et il a été bon. Quant à l'erreur d'aujourd'hui, il se découvrira demain qu'elle a été faite sur un modèle de lui, d'où une joie insolente. Le soir, droit français.

**Neuilly, le vendredi 14 juin 1861** Travail. Baradat vient à l'étude. Je vais au bain avec ce bon Labey, la chaleur est étouffante. Le soir répétition de droit à Albert: il sait fort bien, il faut que je prépare.

**Neuilly, le samedi 15 juin 1861** Journée assez bonne à l'étude. Je fais le Palais. Je gagne encore un tout petit référé. Mon père me présente à Destrem qui les tient. Le soir Albert et moi menons nos sœurs voir la fête de Neuilly.

**Neuilly, le dimanche 16 juin 1861** Je me suis décidé à rester ici ce dimanche pour voir Georges. Cette résolution m'a un peu coûté à prendre, mon père en rend l'exécution facile. Je vais à Paris de bonne heure; après la messe je vais le rejoindre à un restaurant de la Place de la Madeleine et nous allons ensemble après déjeuner à l'exposition de Peinture. C'est une partie depuis longtemps promise et souvent retardée par le Palais. Je vois beaucoup de tableaux, j'ai peu d'impressions et pas une vigoureuse. Trop, beaucoup trop de batailles, il y en a une de Pils qui est bonne. Il y a un assez beau tableau de G. Doré, Ugolin, de bons paysages de Jacques, un admirable portrait du Prince Napoléon par Flandrin. Les portraits ne manquent pas et sont en général bons. Brongniart bon, le Baron Dupin, Claude Bernard, Guizot, Duchatel, excellent, Guizot puis Perrens !! De Caumont, mon camarade de collège<sup>56</sup>, etc. La foule s'entasse autour des tableaux de Gerome, *Socrate chez Aspasie*, *Hypérilde défendant Phryné*, *Les Deux Augures*. Ils me charment peu.

Au sortir de là je vais me reposer au bain du Pont-Royal. J'y avais donné rendez-vous à Renault qui m'y rejoint. Eau très bonne, bain comme au temps du baccalauréat, avec une saucisse dans du pain et un petit verre. Je reviens dîner à Neuilly, suivant mon programme. Georges qui travaille beaucoup va passer son baccalauréat ès sciences scindé. Le bachot se passe aujourd'hui par

56 Olivier de Caumont-La Force, voir Journal du 19 avril 1856

morceaux, ils ont changé tout cela. Le soir, encore de la fête de Neuilly.

**Paris, le lundi 17 juin 1861** Je vais voir Chaulin avant l'étude. Au Palais je prends un grand parti, je forme ma demande en suspension de stage. Rien de si sot qu'une position irrégulière, je fais le Palais comme une bête traquée, je ne peux voir Rivolet sans rougir et Thureau sans trembler. C'est absurde. D'autre part je ne le fais pas sans quelque vague tristesse. Pour si peu que j'aie porté la robe, il me semble que je perds en la quittant. La remettrais-je un jour? Voila la question de ma vie. Quoique tout semble y souscrire, j'ai des doutes. Et cependant il me semble que c'est bien là ma vocation.

A la Conférence j'entends parler assez bien Camescasse et Bigot. Je dîne chez ma tante Emilie, je vais à la Labruyère, c'est l'avant-dernière séance de l'année. Elle n'est point nombreuse. Lauras termine la discussion de *Tocqueville*. Chose étonnante et qui me console sur mes insuccès d'ici, Lauras, jeune avocat déjà occupé, habitué à la parole, lit tout son discours. Cela termine par un petit rapport que lit le petit Du Luc qui depuis huit semaines n'en vivait plus. C'est raisonnable, pas trop mal écrit et on l'accueille avec une bruyante indulgence. Je m'en vais avec Renault, Decrais et Chaulin, ce dernier nous offre des glaces; il est bien amusant ce soir.

**Paris, le mardi 18 juin 1861** Etude. Mon père est assez aimable. Palais long et dans lequel s'encadre à ravir un bain pris avec Corne. A cinq heures je vais aux Tuilleries: ceci est une grande affaire, il faut la reprendre de haut. Un vieux sujet de plaisanterie entre Mme Chaulin et moi est de marier Georges avec une petite photographie à l'air simple et gentil qui est dans l'album de Mme Chaulin. Or dans l'ordre d'idées de «cette scie» c'est aujourd'hui la première entrevue, c'est-à-dire que Georges et sa mère doivent retrouver à la musique militaire la jeune photographiée et sa famille. Le père, Mr Bal, du Lloyd, la jeune fille, Caroline. Très bien. A l'heure dite j'erre en observateur invisible. Georges et sa mère arrivent, je reconnaiss toutes la famille Bal d'après ses portraits, mais ma future belle-sœur me peine fort. Chapeau, coiffure et costume, le tout est impossible, excentrique et mal porté, ruisselant de luxe avec cela. Je me fâche et j'écris un petit mot que je mettrai ce soir sous la porte de Georges pour lui signifier que je refuse mon consentement. C'est un joli homme, au moins, que mon Georges et j'avais plaisir à le voir là. J'aimerai bien sa femme, si elle veut.

Je vais dîner chez la mère Amyot avec Baradat, Corne, Desjardins et Chartier. Baradat est bougon en diable. Je vais à la Tronchet, il s'y plaide deux questions. Ameline, Lacoin et De Laplane ont chacun à leur rang fait de grands progrès. Maingard débute.

**Paris, le mercredi 19 juin 1861** Travail à l'étude. Walker m'y vient voir. Je ne puis résister à son humeur aimable et à son bon langage et quand il est là, j'oublie tous les reproches que je crois avoir à lui faire. On célèbre sa venue par un goûter de fraises et de glace, et l'on boit frais. Je dîne chez Mme Gomont, Mr et Mme Rivolet sont mes convives avec Mr Gaultier-Passerat. Cette invitation a été la déterminante de ma demande de suspension. Rivolet m'apprend qu'elle a été admise en même temps que présentée. Je ne m'amuse pas à ce dîner, le meilleur est les quelques instants que je cause avec Mme Gomont, excellente femme. Je prends l'amour des femmes, j'entends de leur conversation, de leur société, de la délicatesse exquise de leurs sentiments, de tout ce qui pour moi était réuni en une seule femme qui m'a fait tout ce que je puis valoir.

Je vais rejoindre Chaulin et le rencontre sortant avec toute sa famille qui me mène prendre des glaces. L'histoire d'hier tient le tapis. Maurice, Georges et moi qui continuons notre promenade jusqu'aux Champs Elysées finissons par la développer en un récit dramatique à la Balzac et la dernière phrase en a quelque succès... «et moi cependant, couvert de vêtements sordides et perdu dans la foule, je disais: Donne lui ma part de bonheur, ô mon Dieu!»

**Neuilly, le jeudi 20 juin 1861** Journée très passable à l'étude. Je vais au bain. Prieur vient dîner à

Neuilly et en son honneur on retourne à la fête, ce qui devient quelque peu excessif. Un terrible orage termine cette étouffante journée.

**Neuilly, le vendredi 21 juin 1861** Ce matin mon père et moi nous rendons à Courbevoie, dans le jardin de Mme Janvier, et y mangeons des cerises d'une façon fabuleuse, à ne pas manger de deux jours. L'étude va bien, je fais le Palais. Le soir je fais à Neuilly même une herborisation assez curieuse. Je recueille le *Nonea flavescens*, c'est le dernier vestige d'une série de plantes rares qui s'étaient naturalisées à Villiers, échappées d'un jardin botanique qu'avait le Comte de Paris: les botanistes ont tout ravagé. Je trouve au bord de l'eau de curieux sujets de *Ranunculus fluitans*. Je fais un peu de droit.

**Neuilly, le samedi 22 juin 1861** Etude. Cette semaine a été bonne, meilleure que la précédente. On dîne à Neuilly chez Mme Bariller<sup>57</sup>. Ceci est curieux. Mme Bariller occupe un étage d'une maison du boulevard. De même que l'on fractionne à Paris la maison aux locataires, de même ici on leur fractionne le jardin. Un grand corridor au milieu, des carrés à droite et à gauche plus ou moins grands suivant l'étage et les gens. Entre ces jardins cellulaires, des haies clair venues qui murent de leur mieux la vie privée. Mme Bariller qui réunit un nombre de convives trop considérable pour l'exiguïté de sa salle à manger nous fait dîner dans son carré. Cela aurait été rien moins que drôle si une épouvantable averse n'avait eu l'esprit de tomber. Dispersion, fuite, on achève de dîner dans le salon, établis sur la table, la cheminée ou le piano, le tout avec assez d'entrain.

**Paris, le dimanche 23 juin 1861** Je quitte Neuilly de bonne heure par un brouillard intense. Je vais à la messe à Paris et prends mon costume d'herborisation. Je ne le mets que trop peu à mon gré: la botanique qui était un goût pour moi est en train de devenir une passion. Je me dirige vers la gare Montparnasse, il m'arrive rue du Bac un splendide orage dont j'essuie partie et laisse passer le reste en me réfugiant dans un café où je déjeune. Cet orage a éclairci la troupe, on n'est pas quarante. Je trouve De Mercey. On va à Meudon, il y a un autre orage en chemin de fer; cependant des boites rejoignent à la station. On bat les bois, on remonte sur les hauteurs, on redescend à Chaville et on rentre à Versailles par Viroflay. Il y a peu de plantes nouvelles pour moi, la plus curieuse est le *Glyceria michauxii*, mais ces expéditions ont toujours un charme immense. Il y a un chef d'avant-garde à qui je me rallie et qui me plaît beaucoup, Duparquet: c'est un gaillard taillé en force qui a beaucoup herborisé et est très bon garçon. On chante, on rit, j'ajoute un couplet à la fameuse chanson de Papaver. Dans Versailles même et sous la conduite de Duparquet je fais, moi quatrième, une expédition à la recherche du *Chelidonium quercifolium* qui n'a qu'un succès douteux mais qui est très gaie. Je vais tenter de piquer l'assiette de l'abbé Lheureux, il ne dînait pas chez lui. Je vais dîner dans je ne sais quel café. Versailles est inondé d'orphéonistes ivrognes.

Je rentre à 9h, je vais voir Coulon. J'y trouve Brunet. Après son départ Georges et moi causons bien intimement. C'était bien mon plan et depuis longtemps il m'en avait fait pressentir le désir. Je suis le seul des amis de Coulon qui par ma famille puisse savoir sa naissance et les liens qui l'unissaient à Mr Scribe, et Coulon, qui n'a personne pour s'ouvrir des émotions de son hiver, déborde et s'épanche en moi avec un bonheur que je partage. Il me dit comment sa mère lui a dit sa naissance le jour de ses vingt ans -cette date théâtrale est bien de Mme Coulon- ses rapports depuis avec son père, les efforts de Mme Scribe pour l'éloigner, puis il me parle de sa sœur. J'en savais l'existence, elle se nomme Mme Valette<sup>58</sup>, Camille! Monsieur Scribe lui avait donné le nom de ma chère mère, qu'il avait tant aimée. Maman me disait qu'il était venu souvent lui parler de cette fille, de son éducation.

Georges qui voyait depuis longtemps Mme Valette sur un pied de simple politesse s'est senti attiré vers elle par un profond amour devant le lit de mort de Scribe. Cela se conçoit, ces deux douleurs,

57 Il orthographiera à d'autres occasions le nom: Barilher

58 Pour Wallet.

isolées dans la famille légitime, devaient s'attirer. Georges m'expliquait cela délicieusement. Nul ne l'embrassera avant moi a-t-il dit, et il lui a sauté au cou. Il s'est établi entre eux depuis ce jour une amitié exquise, où la tendresse est enveloppée d'un mystère qui lui donne un charme de plus. Coulon m'a lu des lettres qui me faisaient songer à Marie.

Ainsi avons nous causé, sans y penser, jusqu'à minuit. Cette soirée comptera dans notre amitié. Désormais je tiens à Coulon par une grande effusion, comme à Chaulin et dans une certaine mesure à Renault.

**Paris, le lundi 24 juin 1861** Etude. Je ne vais pas, pour la première fois, à la Conférence des Avocats, je ne suis plus qu'un infime clerc d'avoué, c'est un métier de chrysalide, mieux, une incubation artificielle. On est bien serré, on étouffe, la question est de savoir s'il y a un germe et si l'œuf n'est pas clair. Au surplus, si je plaisante, c'est que cela ne va pas trop mal en ce moment, mon père est assez gai et mes confrères sont décidément de braves gens, mon bon Baradat, puis Prieur et Labey, œufs clairs s'il en fut, mais bons enfants. Prieur écartera de moi les foudres du mieux qu'il peut, néanmoins je regrette Duphénieux qui m'eût appris la procédure. Le pauvre Prieur n'est en aucune façon didactique et j'attrape l'enseignement par morceaux. Je dîne avec Baradat chez la mère Amyot et vais à la Labruyère. C'en est la dernière séance. J'y vois Paul Bonnet, il vient de passer son second de doctorat avec toutes boules blanches suivant son ordinaire et va partir avec son père pour Plombières. Après un détestable travail de Beslay sur le Salon, il y a une discussion sur *les Effrontés* qui donne occasion à Decrais de faire le plus charmant discours que j'ai entendu de lui. Le petit nombre des assistants l'a amené à transformer son discours en une causerie toujours familiale, distinguée et charmante. Quelle vocation manquée, il était fait pour être professeur de littérature et il va se faire avocat. Certes sa parole exercera toujours des séductions et les circonstances peuvent le mettre au pinacle, mais il me paraît absolument inintelligent du droit et des affaires.

Renault n'était pas venu présider cette séance de cloture. Je sais bien qu'il passe demain, ce qui serait une raison pour tout autre, mais je me flatte qu'il va à l'avenir se conduire à la Labruyère comme envers la Tronchet.

Lair et Desjardins ont les médailles d'or de l'Ecole.

J'ai fait deux visites aujourd'hui, l'une à Mme Gomont, c'était une nouvelle dette, l'autre à Mme Michel, c'en était une bien vieille et j'ai été reçu avec une fraîcheur méritée.

**Paris, le mardi 25 juin 1861** Etude. J'exécute un Palais splendide. C'est la partie amusante de mon métier, aller, courir, avoir des remises, parler aux avocats. Quand cela se complique d'un référé comme aujourd'hui, c'est splendide. Le référé avait sa difficulté, l'emporter est un premier point, puis préparer l'ordonnance, la faire signer et la rapporter toute enregistrée, c'est le succès complet. Je vais voir mon oncle Henri à son administration et conviens d'aller dimanche à Evry. Je vais dîner chez Mme Amyot. Cette table d'hôte me plaît assez; on y fait la petite guerre à Desjardins, il y a de la gaieté et parfois de l'esprit. Je vais à la Tronchet. Tout le monde demande des congés, il n'y a presque personne. On convient de faire comme la Labruyère et de fermer boutique, et l'on arrête le jour du banquet. Je perds ainsi les deux meilleures soirées de ma semaine et Neuilly y va reprendre son jaloux empire. J'use de ma dernière soirée en allant avec Decrais chez Baradat. Au retour, pluie battante.

**Neuilly, le mercredi 26 juin 1861** Etude. Je m'échappe une heure pour aller à l'examen de Renault. C'est le moment où l'on passe. Goubet ce matin a eu quatre blanches et Bouniceau trois. Quant à mon ami, il va bien avec Demangeat, passablement avec Ortolan et si mal avec De Valroger qu'obligé de retourner à l'étude, je m'en vais tout inquiet. Il vient nous apprendre qu'il a ses trois blanches et il est bien joyeux de se voir quitte.

En passant chez moi je vois un moment mon oncle Albert. Il a eu une conversation, je ne sais

quelle, avec mon oncle Henri, d'où est sortie la détermination de mettre Evry en adjudication. Je ne puis qu'applaudir à cette détermination. Elle est de nature à faciliter cette liquidation à laquelle mes oncles apportent tant de tacite résistance et tant de lenteurs.

Le soir, je travaille un peu. Albert et moi allons pour la dernière fois à la fête de Neuilly où une troupe ad hoc joue la Chanoinesse.

**Neuilly, le jeudi 27 juin 1861** Etude. Je vais voir ma tante Emilie. Travail le soir.

**Paris, le vendredi 28 juin 1861** Etude. Je fais le Palais: ce sont les débats de l'affaire Mirès. Il n'y a pas à songer à y entrer. Mirès est un affreux gredin, mais on a été si maladroit, si gêne dans ce procès, on a eu avec lui des façons si brutales qu'on a fini par lui donner un certain intérêt et qu'il se trouvera des gens pour le plaindre quand il aura été condamné, ce qu'il sera indubitablement. Je dîne chez ma tante Emilie; le soir il me prend un accès de vertu et je reviens travailler à l'étude. De même qu'un malheureux enchaîné à Paris aspire après la campagne, quelle qu'elle soit, de même moi, campagnard forcé - et de quelle campagne! - je trouve un grand plaisir à passer cette soirée à Paris. Je fais successivement des efforts pour voir Renault, Coulon et Chaulin, et je finis par une chope au Grand-Balcon.

**Neuilly, le samedi 29 juin 1861** Etude. A midi je vais me confesser. Je ne suis pas content de moi, jamais mon examen de conscience ne m'a autant attristé. Je ne puis me faire à cette vie de tous les instants avec mon père, elle est fertile en chute. Il y a des froissements continuels, des révoltes intimes contre lui au fond du cœur, des mouvements, c'est honteux, de véritable haine. Ils sont courts heureusement. Mais ce qui est beaucoup plus fréquent, c'est qu'en son absence cette fatigue se traduit au dehors par des murmures ou des railleries, mes jeunes frères même en sont témoins. Je suis très mécontent de moi.

Mais c'est aussi que je suis bien malheureux, mon bon Dieu. Quelle solitude, comme en me repliant sur moi-même je trouve la douleur profonde! Je n'ai plus ce chagrin qu'on s'empresse à consoler, mon caractère léger et gai présente à tous une surface riante, je vis comme je vivais avec les mêmes plaisirs, les mêmes rires et les mêmes goûts. Mais pour moi quel abîme! Je n'ai plus de milieu autour duquel ma vie tourne, partout je ne suis qu'en passant. Neuilly, où tout le monde m'aime et me reçoit bien, m'est à charge. Les cris de joie de mes charmantes sœurs à mon arrivée m'irritent en certains jours. Je n'aspire qu'à vivre au dehors. C'est profondément triste.

Mon caractère va sans doute changer dans cette amertume, il ne deviendra pas viril, il s'aigrira. Il y a des heures où je voudrais partir, m'expatrier. J'accepterais une place de substitut en province, n'importe où. J'ai l'âme profondément malade.

Moi qui n'avais jamais pensé à la différence des jours, je passe la semaine dans l'espoir du dimanche. Je sais que je rendrais mon père très heureux en le passant avec lui, en voyant Georges qui ne sort que ce jour là. Mais je ne le puis en réalité pas, je sens un immense besoin de sortir de ce milieu, d'échapper à l'oppression, de penser à autre chose.

J'ai quatre ans de cette vie là devant moi. Ave Maria!

**Paris, le dimanche 30 juin 1861** Je vais à la messe à Paris, je vais à la Conférence, je visite mes familles. Je vais à Evry à onze heures. Mon oncle et ma tante me reçoivent avec la meilleure tendresse. J'ai presque de l'attendrissement à revoir ma tante Elisa. C'est entre elles deux, maman et elle, que se passaient mes tranquilles et chères soirées de vacance, et il me semble qu'il y a en elle quelque reflet. Elle a certaines façons de parler, des dictions de ma mère que je n'entends qu'avec attendrissement. Je passe entre eux deux une journée charmante. Je fais une courte promenade dans la forêt de Sénart. Mon oncle et moi nous nous baignons, l'eau est froide à crier. Je m'en vais à sept heures. Je rentrais à Paris de bonne heure pour tâcher d'avoir avec Coulon quelque bonne conversation comme il y a huit jours. Il avait du monde, je vais me coucher.

**Neuilly, le lundi 1er juillet 1861** Etude. Je dîne à Neuilly et fais du droit le soir. Il y a une comète à l'horizon.

**Paris, le mardi 2 juillet 1861** Etude. Je fais le Palais. Je dîne chez Chaulin; c'est pour moi une vraie partie de plaisir, tranchant sur ma vie si triste et qui le devient chaque jour davantage. Après dîner Georges chante: sa voix a pris de grands développements et est réellement charmante. Nous allons voir Renault, le pauvre garçon a pris la petite vérole volante, il n'a pu présider le Banquet de la Labruyère qui a eu lieu hier et est cloîtré pour plusieurs jours. Nous allons aussi voir Coulon.

**Neuilly, le mercredi 3 juillet 1861** Etude. Le procès Mirès continue; le substitut Sénart a fait preuve de talent dans son réquisitoire. Mirès se défend avec passion et vigueur. Il y a un fait qu'il ne peut faire disparaître, c'est la transformation des dépôts en compte-courant. Sous ce nom savant on cache la violation de dépôt la plus atroce qui se puisse imaginer. Il faisait vendre les titres déposés chez lui et, ce qui ajoute, si je ne me trompe pas sur les qualifications, l'escroquerie à l'abus de confiance, il annonçait la vente aux clients «exécutés» comme faite à des cours moins chers qu'elle ne l'avait réellement été.

La journée est détestable à l'étude, mon père entre en fureur pour un certain dispositif Tricot qui en dernière analyse se trouve bien fait. Mon père quand il est en de semblables humeurs démoralise tout le monde, Prieur qui ne sait à quel saint se vouer, Baradat qui en a plus qu'assez, qui est fatigué, aigri et qui certainement ne travaillera pas ici l'année prochaine, et moi enfin qui le retrouve à la maison tel que je l'ai laissé à l'étude et qui passe une soirée bien triste. Ma meilleure consolation est de m'enfermer dans ma chambre. J'y ai depuis aujourd'hui quelques vieux meubles achetés au mariage de mon père qui garnissaient la chambre de maman à Evry. J'y ai mon herbier, ce cahier sur lequel je laisse courir ma plume, des cahiers de droit et je vis une heure ou deux chaque soir seul avec ma pensée parfois gaie, plus souvent rêveuse, toujours pleine des souvenirs et des tendresses de mon passé.

Ô mon Dieu, ayez pitié de moi. Prie pour moi, ma chère bonne mère.

**Paris, le jeudi 4 juillet 1861** Il pleut beaucoup, comme tous les jours. Cet été qui s'annonçait brûlant tourne à l'eau comme le précédent, et la comète pâlit sur l'horizon brumeux.

Etude. Je fais un peu le Palais avec Baradat pour tâcher de lui remonter le moral, puis je cours à fond de notaire en juge de paix jusqu'à Bercy. Baradat rencontre Decrais et a avec lui une conversation qu'il me redit et qui est tellement immense que je dois l'analyser.

Il s'agit des fiançailles de Renault. Mr Renault le père s'est ouvert de ce sujet à Decrais pour le conjurer d'y employer son amitié toute entière. Il paraît que Renault nous a indignement trompés. Ce projet de mariage désole sa famille, il n'y a pas de fortune, Mme Young la mère est de réputation douteuse. Voilà trois points écrasants. Ce qui ne l'est pas moins, c'est que Renault vit chez lui renfermé dans sa chambre, dans un état d'hostilité perpétuelle. La demande en mariage, il l'a faite à l'insu de sa mère qui est partie furieuse de Dresde. Son voyage du jour de l'an, il l'a fait malgré ses parents. Il n'attend que le moment d'y retourner aux vacances. C'est la terreur de ses parents qui veulent l'en empêcher à tout prix: ce séjour le liera à tout jamais. Baradat m'a dit une chose atroce, ils croient Mme Yung capable de livrer sa fille à Léon pour être sûre de l'avoir pour gendre.

Je ne vais pas là, je sais Léon incapable d'une telle ignominie; malgré qu'il m'ait trompé, tout ce que j'ai pour lui d'amitié proteste contre une telle idée. Mais il paraît que l'automne dernier on n'a rien manqué pour l'entourer, l'amener à cet amour: les lettres si fréquentes et si longues de Melle Amélie augmentent encore la séduction. Ces lettres, jamais Renault ne me les a lues, Decrais s'est attendri en les entendant, Baradat n'a point été content. Il s'y mêle, à l'allemande, des questions d'amour et des questions d'art. Mme Renault tient que cette prose n'est pas chaste et sent la fille entretenue. Chaque lettre finit en baisers brûlants, etc.

Et cependant, assure Decrais, Renault ne l'aime plus: il n'en a eu le cœur pris qu'un moment, depuis ce temps il s'échauffe et fait de l'enthousiasme à froid, il n'y tient plus que par l'amour propre, mais il y tient. Monsieur Renault le père nous demande de l'aide. Que pouvons-nous? Rien. Je reviendrai sur ce sujet qui me bouleverse.

Je dîne avec mon père chez Mme Petit la mère qui a un procès dont on cause au dessert. Je reviens à l'étude une heure et passe le reste de la soirée avec Coulon et Mr Guilhaumon que j'ai rencontrés sur le boulevard. C'est exquis.

**Neuilly, le vendredi 5 juillet 1861** Etude. Je fais le Palais. Pluie atroce. Je vais m'entendre avec Testu pour le banquet de la Conférence Tronchet qui a lieu mardi. A Neuilly je fais du droit et donne une répétition à Albert qui ne sait pas mal.

**Chaumes, le samedi 6 juillet 1861** Je vais voir Renault. Ce matin il est mieux, il va se lever et sortir. Je ne dis pas un mot bien entendu de l'Allemagne mais -ce que c'est que d'être prévenu- je remarque dans l'accent de son père et de sa mère lorsqu'ils viennent dans sa chambre, une froideur qui ne m'avait jamais frappée. Je vais à l'étude, au milieu du jour je vais voir Decrais qui m'avait donné rendez-vous pour causer de Renault: je ne le trouve pas suivant sa coutume. Je vais m'habiller, à quatre heures et demie je pars. Emile, sa sœur, Marie et moi allons à Chaumes. Le voyage et la réception sont comme l'autre fois. On me reçoit d'une façon qui me charme: il me semble que je suis chez moi ici et que la langue va m'en fourcher quand je nomme les gens ou la maison. Chaumes n'est point beau, ma chambre un trou, le pays vilain, le jardin exigu, avec tout cela je m'y plais infiniment et rêve tout éveillé, ce qui ne vaut rien.

**Chaumes, le dimanche 5 (pour 7) juillet 1861** Pluie ce matin, et un peu drue. Ici on dit que c'est moi qui l'amène. Nous allons à la messe et fumons indéfiniment dans le billard. A midi le temps se lève, on attelle une certaine tapissière bien agréable dans laquelle nous partons tous quatre, Marie, son père, Emile et moi. Nous allons à trois heures de là voir le château de Lagrange. C'est l'ancien château de Lafayette. Il me représente l'idée que je me fais des châteaux anglais, le château en grès gris, entouré de fossés, couvert de lierres du milieu duquel émergent les tourelles. Un aspect très sévère, des fossés, un parc en bois et en grandes prairies, sans clôture, je ne sais quel air de féodalité populaire. Nous revenons par Rosoy et la plaine de Marle dans laquelle nous nous égarons complètement. C'est un Sahara boueux et iauveux, comme dit Marie, où nous errons à l'infini dans des routes défoncées, Emile et moi suivant à pied pour alléger le cheval, cependant que la grande société de Chaumes, conviée par Mme Parmentier à un dîner de haute vie, nous attend au salon. Nous arrivons une heure en retard et négligés de mise. La haute société en question est ennuyeuse à périr.

**Neuilly, le lundi 8 juillet 1861** Retour à Paris par une pluie battante épouvantable. Travail à l'étude. Georges dîne à Neuilly ce soir, tout (jaune?) de son concours en mathématiques qui a eu lieu ce matin et dont il n'est pas mécontent. Il y a à dîner Mme de Launay, individualité désormais puissante à la maison: c'est la maîtresse de musique. Grâce à elle le feu sacré s'est allumé. Albert joue du piano, Georges et Henriette chantent, Amélie chantera. Henriette me surprend réellement, elle a un joli timbre de voix, clair et juste. Pour Mme de Launay, c'est une femme d'un certain age, peinte à fresques, prétentieuse et un peu commune, avec cela toute ronde, bon enfant, d'une complaisance inépuisable. Elle a un jeu étincelant, furibond, du diable au corps, un vrai talent et elle nous a fait de la musique toute la soirée.

**Paris, le mardi 9 juillet 1861** Etude. Je fais le Palais et je perds coup sur coup deux références; dans l'un je résistais à une demande d'expertise, c'était impossible, mais dans l'autre je me suis bien battu contre un avoué. Il s'agissait de faire toucher des loyers au curateur d'une succession vacante sans

tenir compte d'un transport fait par le de cujus. J'ai perdu. La fin de l'étude est orageuse. C'est Prieur qui veut crier à son tour et il y a des ripostes. C'est ce soir le banquet de la Conférence Tronchet, au bois de Boulogne. Chaulin y vient comme ancien membre, je vais le prendre avec Decrais et Baradat. Nous ne sommes que vingt, Cheramy, Testu, Robin, Dréchou, Michel, Lacoin, De Laplane, Lalouel, Corne, Cremazzi, Viallet, De Seigneux et Guerrier. Le dîner est bon, assez gai, bien moins intime que l'an dernier. Il fait un temps superbe, et après nous ne cherchons qu'à nous isoler tous quatre; nous lâchons Corne et Cremazzi par une manœuvre superbe, mais Michel tient. Il est du reste supportable. Notre promenade au bois est charmante. Decrais qui s'en constitue le guide perd la tramontane et attrape le cèdre quand il se croit à la Porte Dauphine. Les petites jambes en pâtissent au retour.

**Paris, le mercredi 10 juillet 1861** Je vais à Corbeil pour affaires, l'acquit des droits de mutation. En passant je vais à Evry. Jeanne n'est pas du tout bien portante et les inquiète fort. Elisa est dans un état fort avancé de sa grossesse. Je reviens à cinq heures à Paris, je dîne au restaurant avec mon père et Prieur, et nous travaillons assez tard à l'étude. La besogne abonde aux derniers mois de l'année. Au sortir je trouve Decrais, nous épuisons la matière relative à Renault. Elle est terrible: la famille Young, à part la jeune fille, est un nid d'intrigants. Mme Young pour fiancer sa fille à Renault s'est livrée à un proxénétisme maternel dont les détails sont odieux. La famille Renault est dans la désolation. Notre rôle à nous se réduit à bien peu de chose, toutefois Decrais paraît vigoureusement résolu à faire tout ce que comporteront ses forces; quant à moi je me battrais en songeant à toutes les fadeurs que j'ai distillées, à moi-même et à Léon, sur cette idylle allemande.

**Neuilly, le jeudi 11 juillet 1861** Il y a six mois aujourd'hui. Je vais prier à la messe. Ce n'est point ici le moment de repasser l'abîme que ces six mois ont fait en moi, il est immense et chaque jour se creuse davantage.

Rien dans le journée, ma pensée s'en va souvent bien loin de ce que je fais. Je vais à Neuilly le soir.

**Paris, le vendredi 12 juillet 1861** Je vais à midi à l'enterrement du père de notre camarade De Larque. C'était un Conseiller à la Cour des comptes, homme de mérite à ce qu'il paraît, ancien député. Je vois Decrais et Renault. Ce dernier nous annonce assez rapidement qu'il part de samedi en huit pour la Suisse. Que signifie ceci? Il n'allait en Suisse que contraint et forcé pour accompagner sa mère. Celle-ci avait imaginé ce voyage pour retarder le moment où il irait en Allemagne. C'est à n'y rien comprendre. Il est un peu contraint en nous parlant, il paraît avoir quelqu' idée de la conversation de Decrais avec son père. Je ne lui ai du reste pas trouvé bonne mine, sa petite vérole volante dont il a brusqué la convalescence paraît l'avoir fatigué.

A l'étude Baradat est d'une humeur de bouledogue à l'attache. Je dîne chez Mme Coulon avec ce bon Mr Guilhaumon et Mr Ganderax, cousin de Desjardins qui est fort amusant. Après le whist qui est de rigueur nous allons causer et fumer assez tard, nous deux Georges, dans sa bonne vieille chambre. C'est de moi qu'il est question ce soir. Georges voudrait me voir prendre un appartement: il lui semble que mon indépendance est à ce prix. Je ne le crois pas, d'ailleurs j'ai 2.200 francs pour vivre, il n'y faut pas songer. Je serais plus dépendant de mon père en venant lui emprunter mon terme. D'ailleurs ce n'est pas de ce chef là que je puis me plaindre de mon père, je me suis à peu près fait à Neuilly la position indépendante que je voulais.

**Neuilly, le samedi 13 juillet 1861** Etude. Je fais le Palais avec un tout petit bout de référé à fin d'expertise qui ne fait pas un pli mais qui me retient jusqu'à trois heures ½ pour l'enregistrement. A l'étude, Baradat n'est plus tenable. Il va s'en aller. C'est une perte immense que je fais, mais je ne le puis blâmer, j'ai dit bien des fois que je l'aurais fait à sa place. Ce que je blâme, c'est la façon dont il le fait. Il va quitter l'étude au premier août pour n'aller chez lui qu'à la fin d'août. C'est déjà lâche, ce qui est sot c'est qu'il fait tous ses efforts pour rendre ses derniers jours insupportables: il est

grossier, blessant même, il se conduit là en enfant, et cela m'afflige en raison de l'amitié que je lui porte. C'est ainsi qu'il a quitté Cousin.

Ces natures méridionales exercent de singuliers entraînements. Elles charment, elles n'ont rien de persistant. Je ne parle pas du cœur de Baradat auquel je crois, mais de son caractère qui n'a pas de force réelle et peu de sentiment du devoir.

Je vais dîner à Neuilly. Georges y est. Le Palais m'a éreinté et je me couche de bonne heure.

**Paris, le dimanche 14 juillet 1861** Herborisation, grande fête! Le bon délassement et comme on oublie tout ce qui peut s'oublier, à savoir un père qui gronde, un Baradat qui se hérisse, les petits soucis du jour.

Il faut que pour une fois je m'amuse à raconter en détail cette journée: c'est un souvenir qui s'amoncellera dans mon journal comme les plantes dans mon herbier, doux à retrouver quoique décoloré. Puis pour me donner à moi-même une juste image de mon existence, ne faut-il pas à côté de ces pensées d'amertume qui me viennent le soir à l'heure où j'écris et qui s'épanchent ici, décrire parfois ces bonnes journées de joies jeunes et je puis le dire innocentes.

Liste d'abord, pour n'en plus reparler, des nombreuses raretés du jour. C'est sauf oubli

Saint-Germain: Rubia tinctorum, Lepidium draba, Echinospermum lappula

Les Fonds Saint-Léger: Tordylium maximum, Phalaris canariensis, Sison amomum

Forêt de Marly: Gnaphalium uliginosum, Buxus sempervirens, Veronica montana, V. scutellata, Asplenium adianthum nigrum?, Carex remota, Nephrodium aculeatum, Callitriches ..., Calla palustris, Acorus calamus, Hottonia palustris, Hypericum androsaemum, Scutellaria minor, Circova lutetinna, etc.

Aigremont: Sedum cepica, Nardus stricta, Exacum Candolloci, Erica tetralix, Juncus subverticillatus, Juncus tenagera, Scirpus fluitans.

De quinze à vingt espèces nouvelles. Je passe sur la matinée, le départ de Neuilly, la messe et le déjeuner la remplissent.

Le rendez-vous est à 10h ½ à la gare St-Lazare. Nous sommes environ soixante, c'est le nombre moyen, il pleut, il n'y a que les fidèles. Du Parquet les domine, j'y trouve De Mercey, Bonnet. La partie agréable est en dehors de l'école de pharmacie: celle-ci fournit la partie commune, bruyante, parfois bouffonne, entre autres Papaver, le héros de la chanson, et un Breton hurleur qui répond au nom d'Azor. Ce qu'on me révèle et ce que je vois se développer, c'est la synonymie. Chacun à son nom botanique, quelques uns sont drôles. Ils sont tirés tant des mœurs et du faciès de l'individu que de sa profession en semaine. Duparquet qui a de grands cheveux et des jambes de cerf se nomme Leontotrix pedunculatus, Bonnet qui est dans le commerce de laine Mercurialis lanata; un certain Mr Tardieu qui est éditeur et dont les cheveux grisonnent quoiqu'il soit fort jeune, Papyrus albicans; un autre qui est dans la banque, sonne de la corne avec importunité, Nummularia cornucopivides; le jardinier Drevaux, corneur officiel, Campanula horticola. Chatin en raison de ses lunettes se nomme provisoirement Quadroculus Agnus Castus.

Mais ce n'est pas tout, nous avons des dames qui suivent assez gaiement l'herborisation. Il y en a une toute jeune et gentille, Rosa imperfoliata; elle n'a pas de crinoline. Une autre avec moins de jeunesse est un peu plus bégueule, Mimosa Noli me tangere.

Voyant le progrès de ce vocabulaire et craignant d'attraper quelque sobriquet de fortune, je m'exécute et leur en propose un qui prend très bien et me reste: Pinguicula litigiosa.

Ainsi décrite et en partie classée, la bande monte en chemin de fer pour St-Germain. Elle essuie un bel orage au Vésinet et arrive gaillarde. Nous trouvons à la gare Mr de Schoenfeld (Absinthias trum Germanicum) qui nous sert de guide. Sous sa conduite commence une herborisation admirable. On trouve la garance naturalisée à la porte même de St-Germain et depuis ce moment il n'y a pas un pas de perdu, à chaque instant il apparaît de bonnes plantes, des graminées dans les avoines, dans une petite vallée deux ou trois ombellifères excellentes. Mr de Schoenfeld qui est du pays ouvre une porte de lui connue et nous voilà lâchés dans la forêt de Marly. Cette forêt est

charmante, déserte, inconnue, accidentée, remplie de chevreuils qui nous regardent brouter sans effroi, remplie surtout des plantes les plus rares; je ne dirai que l'étoile de Montjoye où l'on trouve avec surprise l'Hypericum androsaerum, les fossés de Retz où on s'arrête longtemps et enfin «la mare ténébreuse» où on nous lâche pour finir. On y a naturalisé deux Aroïdées superbes: toute l'herborisation entre à l'eau avec un merveilleux entrain et s'y met jusqu'aux genoux. C'est superbe à voir. Les boites regorgent quand nous sortons du bois et ce n'est pas fini. Toutefois il est cinq heures et les estomacs se creusent. Aussi à une échappée de vue qui laisse voir St-Germain à l'horizon les cancrels, entre lesquels De Mercey, se débandent. Les fidèles suivent Chatin et Schoenfeld à l'escalade du plateau d'Aigremont. Nous trouvons une lande qui me rappelle la Male. Plate, avec une admirable vue sur la vallée de la Seine et une végétation superbe pour les botanistes. On fouille toutes les mares durant une heure avec grand succès. J'ai donné la liste, elle est splendide.

Il est six heures, Poissy fume à nos pieds, une avant-garde affamée se forme derrière Du Parquet, et après une station dans un asarum (cabaret) d'Aigremont elle fond sur Poissy. Nous commandons le dîner chez Daumery dans un admirable bouchon qui donne sur la Seine et où mon père nous fit dans le temps manger une splendide matelotte. Avec ceux qui ont rejoint nous sommes treize; on nous sert en plein air un dîner exquis de bonne humeur, de bonne chère et de bon marché. Au dessert notre brave homme d'hôte nous envoie un carafon d'eau-de-vie en surcroît, et l'on va prendre le train de 8h20.

Pour moi, je reste. Duparquet m'y a décidé par une révélation exquise. Nos anciens de l'arrière-garde, durant que nous dînions sub Jove se sont rendus au Véfour de l'endroit, chez Frant. A l'heure qu'il est ils sont encore attablés et bien portants, pour ne pas dire plus. Je ne pouvais manquer cela; mon gai compagnon et moi obtenons l'entrée de leur salle et ne regrettons pas notre heure.

Schoenfeld est à la période pâteuse, Chatin à la période graveleuse. Le premier critique notre menu qu'on lui soumet et arrive à se perdre dans une phrase comme celle-ci «Eh bien oui, avouez le... ce carafon... de matelotte, c'était... c'était une friture!!» Le reste de la chambrée forme un spectacle unique. Assis sur la fenêtre et contemplant tout cela à travers la fumée de nos pipes, Duparquet et moi rions à en craindre de tomber dans la rue.

Nous partons à 9h ½ en nous donnant rendez-vous à Rambouillet pour dimanche prochain. J'arrange mes plantes jusqu'à minuit.

**Paris, le lundi 15 juillet 1861** Travail à l'étude. Ma journée d'hier me remplit de bonne humeur et j'en ai besoin, car Baradat n'est pas tenable. Je vais voir Decrais à ce sujet là et ce lui-ci me promet de s'employer à ce qu'il fasse au moins une sortie décente. Je travaille le soir à l'étude.

**Neuilly, le mardi 16 juillet 1861** Palais, étude. Le soir je travaille assez tard à Neuilly.

**Neuilly, le mercredi 17 juillet 1861** Etude. Mr Guilhaumon vient dîner à Neuilly. Tout n'est qu'heur et malheur. Je commençais à vivre sur mon herborisation de dimanche et voici que mon oncle Henri m'écrit pour me prier de venir à Evry. Si la vertu l'emporte, ce n'est qu'à grande peine.

**Paris, le jeudi 18 juillet 1861** Journée d'un travail rude et fatigant; lettre de Dupont, notaire, qui révèle cinq erreurs graves dans une purge faite par moi. J'avais pris avec une certaine ardeur à l'étude le soin des purges légales. Cette erreur me décourage profondément: tout est grave en cette matière et tout compromet la responsabilité de l'avoué. Je dîne en trio avec mon père et Prieur. Je me remets un peu par une soirée de rude travail sur des matières assez intéressantes et surtout par une bonne promenade au clair de lune avec Chaulin qui est venu me chercher à l'étude à dix heures. Il est fortement question de marier Lacoudrays, mais c'est encore un mystère.

**Neuilly, le vendredi 19 juillet 1861** Travail malsain. Il fait un temps mollement chaud qui me brise. Je m'agite dans le Palais tout éreinté, j'entends plaider l'affaire Honorati que j'avais étudiée

dans le temps. Faveru notre avocat n'est pas bon, il a assez d'esprit mais pas de fond, il est décousu. Nous gagnons: on alloue à l'adversaire 50 f. au lieu des 10.000 francs qu'il réclamait. Georges dîne à Neuilly, il a été au concours. Jules Armengaud passe ses examens d'Ecole Polytechnique.

Je me couche épuisé à 9h.

J'ai été hier chez Mr Fremyn le notaire (un homme charmant) signer enfin l'intitulé de notre inventaire. J'ai là un grave souci de moins. Cela ne m'empêche pas de confirmer s'il m'arrivait malheur le testament que j'ai fait, par lequel je lègue à mon oncle tout ce qu'il me doit, en instituant d'ailleurs mon père légataire universel. Je ne veux ni procès ni compte de tutelle.

Renault est tout mystère: le bruit court entre nous trois que ses fiançailles sont quasi-rompues.

**Neuilly, le samedi 20 juillet 1861** Etude. Vastes courses. Mr May, client à nous, vient nous demander de faire arrêter un sien débiteur. C'est un Américain du Sud qui se refuse de solder un effet, parce qu'il l'a contracté au profit d'un Américain du Nord. Je cours au Palais prendre les instructions de mon père, de là je me voiture à travers les commissariats de police, attrape enfin un employé, mouchard bureaucratique bonace et profond, espèce hybride à étudier. Je fais four, l'employé ne peut constater la présence à l'hôtel garni de mon Américain et je ne puis avoir le certificat du commissaire de Police, nécessaire pour présenter la requête. Je suis vivement contrarié d'avoir traversé le Palais sans avoir pu entendre Renault qui plaidait en appel son procès de presse. On ne l'a pas laissé finir, il y a eu confirmation par adoption de motifs. Renault part demain pour où, je n'en sais rien, il est mystérieux. Toutefois il semble, d'après ce qui m'est revenu, que sa délicate situation ait eu une évolution, je ne sais encore laquelle. Il ne paraît pas aller en Allemagne. Je vais à Neuilly. Je suis encore éreinté et souffrant.

**Paris, le dimanche 21 juillet 1861** Je quitte Neuilly de bonne heure. Je vais au Quartier Mouffetard, je vois mes familles. Il y avait trois semaines, ce métier absorbe effroyablement. Je vais à la Conférence. Emile, Guyot-Sionnest, mon oncle Henri et moi allons déjeuner à Evry. Ma tante Emilie y est depuis quelques jours. Elisa est bien «pour son état», mais la pauvre Jeanne est dans un état de santé bien inquiétant et maigre à faire pleurer.

Nous jouons aux boules et allons nous promener dans la forêt de Sénart avec l'excellent cousin Chéron. Chaulin qui a passé sa journée au patronage vient dîner ici. Nous nous en allons ensemble à 9h ½ . Je vois dans le train Gratiot.

On vend Evry dans un mois, ou plutôt on le met en vente, car on a fait une mise à prix exagérée qui pourrait bien amener un four.

**Neuilly, le lundi 22 juillet 1861** Etude. Je vais à Neuilly où Georges dîne avec son cousin Ernest Levillain, désagréable petite créature s'il en fut. Je fais du droit le soir.

**Paris, le mardi 23 juillet 1861** Etude et Palais où il n'y a rien à faire. J'apprends avec désespoir que Chatin n'herborise pas dimanche et m'efforce de ma raccrocher à une herborisation particulière. Je fais de nombreuses courses, suivi de David Raynal qui m'avait rencontré au Palais et qui ne peut comprendre le rapport qu'à tout cela avec la botanique. En l'absence de Du Parquet, chef visible qui est en ce moment au Canigou, je veux arriver jusqu'à Bonnet et trouve enfin son adresse. Je dîne avec mon père, je vais voir ma tante Pauline, je rentre travailler à l'étude, à dix heures je vais chez Decrais. Je trouve un ami à lui, Edmond Maitre, qui me paraît bien fâcheux. Je puis enfin causer une heure avec Decrais. Il n'a pas vu Renault plus que moi, mais sa mère lui a jeté dans l'oreille que tout était arrangé, ou plutôt dérangé. Amen, c'est ainsi que se couchent les lunes. Renault de son côté leur a dit «qu'il avait eu de grands malheurs» du ton d'un homme qui respire. Il est en Suisse, à Vevey ou à Montreux.

Pratique: coudre ses lèvres et ne crier point par dessus les toits ses secrets d'amour.

Plus spécialement: jouir des charmes du commerce de Renault, mais s'y donner sans s'y livrer et

éviter à l'avenir de voguer avec lui sur ses phrases sucrées et de faire la basse, de conviction, avec ses barcarolles d'amour, de politique et d'amitié. Renault est un diseur qui se grise de ses phrases; de convictions, peu ou prou. J'aime mieux ce porc-épic de Baradat.

**Paris, le mercredi 24 juillet 1861** Etude. Je vais voir une maison à La Villette, de là à une expertise à La Chapelle. C'est tout à fait gai. Ce qui me va mieux, c'est de dîner chez Chaulin avec Coulon. Encore deux qui valent mieux que Renault. Le soir, Champs-Elysées, café chantant, etc. Monsieur Chaulin a perdu hier un frère. Il nous a reçu aujourd'hui pimpant, charmant, éblouissant de sarcasmes aimables. Mr Chaulin ne m'a jamais plu mais il est la bête noire de Coulon. Ce dernier que je ramène chez lui est infini sur ce sujet. Il voit un drame à la Balzac dans lequel ce frère aurait joué un rôle effroyable. Il me grise avec ses paroles et nous épuisons le sujet durant une heure, forgeant des mystères et amassant des hypothèses. A la fin l'humeur fantasque de Georges, qui n'apparaît plus qu'à de rares occasions, prend le dessus; il allume toutes ses bougies, ferme ses rideaux, et tous les deux masqués avec des masques d'escrime nous jurons, je n'ose dire sur quel attribut domestique, de dévoiler le passé de Mr Chaulin et le drame en question. Le pauvre Georges, il est tout joyeux, il va passer huit jours à Dieppe chez Mme Wallet. Je lui parle d'elle, il me parle de Mme Eymieu et nous embrouillons nos confidences avec délice.

**Neuilly, le jeudi 25 juillet 1861** Ce matin c'est, pour changer, avec Prieur que je me querelle. A propos d'un travail que mon père m'a donné à faire, il déclare qu'il ne veut ici d'autre autorité que la sienne «sinon je vais m'en aller». C'est un thème qu'il a depuis quelques temps, mais jamais il ne lui a donné de tels développements. Ceci me semble grave: en effet Prieur ne m'apprend jamais quoi que ce soit, il n'y a d'utile pour moi que le travail que je fais avec mon père. Je vais donc trouver celui-ci, lui expose fort nettement quoique très ému la situation et la nécessité où je vais être de quitter l'étude devant la position qui va m'y être faite. Mon père est charmant, offre d'en parler à Prieur ce que je refuse, et me dit des choses si tendres que je bénis presque mon maître-clerc. Mon père me dit qu'il est content de mon travail, qu'il me trouve en progrès et que si Prieur le quitte, il ne cherchera nul autre que moi pour le remplacer.

On conçoit qu'un tel encouragement me remonte à fond et qu'ainsi appuyé sur mon père, j'ai une position dont rien ne peut troubler la sérénité. D'autre part et pour agrément plus minime, je reçois une lettre de Maurice Bonnet le botaniste qui m'annonce pour dimanche une superbe herborisation à Fontainebleau à laquelle je suis convié. Je vais à Neuilly, je fais du droit le soir.

**Paris, le vendredi 26 juillet 1861** Etude. Palais. Je dîne chez ma tante Emilie et reviens le soir à l'étude. De son côté mon père y vient de Neuilly. Je travaille avec lui jusqu'à 10h ¼ . Au retour, sur le boulevard, je trouve Ripault, Gueroult, Javal. Nous causons indéfiniment: cette vie de Neuilly empreint pour moi de voluptés sans égales les soirées parisiennes que j'attrape par-ci par-là.

**Fontainebleau, le samedi 27 juillet 1861** Etude. Toute la journée j'étudie un problème. Etant donné le départ de demain à sept heures par la gare de Lyon, trouver moyen d'aller à la messe avant. L'x ne se dégage pas et m'inspire une résolution désespérée. La voici. A cinq heures, la pluie commence, je vais à Neuilly dîner; à sept heures elle est forte, je reviens de Neuilly. Je m'habille du costume ordinaire des herborisations, j'y ajoute un gros paletot d'hiver, je prends de l'argent et ma pipe et je pars. Jusqu'à la Bastille, cela va bien, il y a l'omnibus, mais à la gare la pluie devient torrentielle, le paletot résiste, les souliers sont faibles. J'arrive cependant au chemin de fer. Je pars à 10h45. Il me semble que je vais m'envoler vers les lointains pays et mon wagon de troisième me paraît délicieux. J'arrive à minuit et demi, il pleut toujours. Je trouve un dernier omnibus qui me déverse dans l'Hôtel de la Poste et du Nord. Je me couche enchanté de mon expédition, mais inquiet du lendemain.

**Paris, le dimanche 28 juillet 1861** Ce qui me réveille, ce n'est pas gai, c'est la pluie contre les carreaux. Je ne suis pas sec d'hier, il s'en faut. Je vais à la messe et conçois un favorable augure en voyant le ciel se barrer. Mais il se reprend bien vite et je vais mené par la pluie jusqu'au chemin de fer pour repartir si les botanistes n'arrivent pas. Ils arrivent les braves!! Il n'y en a que neuf mais bien déterminés. Bonnet, mon interlocuteur, Tardieu qui commande, un fort jeune homme à cheveux gris, le reste se nomme Tellier, Guittaut, Perard, Damiens, Gaudefroy et Lefevre. Ils déjeunent sommairement, je l'avais déjà fait, puis ils s'élancent. A ce moment le soleil paraît, les nuages s'écartent, et disons tout de suite que le reste du jour est superbe, le ciel bleu et le soleil brillant, à la honte des cancres et à la gloire de notre petit bataillon. On bat le parc sans y trouver le Cuscuta suaveolens qu'on cherchait, on traverse la ville où l'on prend quelques provisions de route et aussi le Cystopteris fragilis qui venait sur un mur. On entre en forêt par les bois qui sont au dessous du mail de Henri IV et on commence une recherche fiévreuse. Il s'agit du Goodyera repens. C'est une rareté venue dans la Flore Parisienne depuis quelques années seulement. Perard en a trouvé un pied dans une herborisation restée célèbre à Champagne et Chatin a prédit que nous n'en rapporterions pas. Aussi on se disperse par tout le coteau. Au bout d'une demie-heure on entend des cris: Bonnet appelle, il a trouvé. D'abord on n'en aperçoit que quelques brins et l'on s'exhorté à la discréption, puis on arrive à un couvert qui est tout rempli de la précieuse Orchidée. Chacun fait sa moisson et s'enivre de ce premier succès. Nul n'a assez de joie et de congratulations pour lui-même et ses compagnons, assez de dédain pour les prédictions de Chatin: aussi je réponds à un besoin en esquissant «la chanson du Goodyera» que l'on répète d'enthousiasme et qui va se continuant le reste du jour. Nous montons au mail de Henri IV. La journée est décidée pour le soleil, les horizons sont splendides. Nous manquons ici l'Arenaria triflora et l'Helianthemum filmana, et nous dirigeons non sans quelque peine vers la Plaine de la Chaise-à-l'Abbé et le Mont-Morillon. On y trouve l'Alyssum montanum, l'Alsine setacea et même un pied d'Orchis ustulata. On se disperse pour l'Allium flavum. Ici on est moins heureux, Perard seul en trouve un pied qui fait bien des envieux, mais au champ de manœuvre on trouve le Scabiosa suaveolens; il est vrai qu'on manque le Tragus racemosus. Bonnet rage.

On emboîte le pas sur Franchard; en route il y a une mare à surprises, Pilularia globulifera, Illecebrum verticillatum, Alisma natans.

Nous arrivons épuisés de soif à Franchart. Il s'y fait le lunch et l'on retourne à l'œuvre. On ne peut mettre la main sur Aiopsis agrostidea, mais on prend le très rare Asplenium lanceolatum et une autre fougère. Retour sur Fontainebleau au pas de marche; il y a tout près de la ville, à la Faisanderie, une nouvelle localité de l'Allium flavum. Or il nous fait bien envie. On se divise donc, cinq vont commander le dîner, Tellier et Bonnet pénètrent dans l'enclos tandis que Tardieu et moi faisons le tour des murs sur lesquels l'Allium est indiqué. J'en trouve un tout petit échantillon. Nous nous offrons une lieue en supplément aux sept du jour et rentrons en définitive bredouilles à la Sirène. Mais l'autre escouade a été heureuse et elle a moissonné la rareté qu'elle distribue. Le dîner couronne joyeusement la journée, et que le destin m'en dispense de semblables. On revient par le chemin de fer en chantant le Goodyera; mon œuvre a réussi de façon curieuse.

**Paris, le lundi 29 juillet 1861** J'ai du cœur le lundi, quoiqu'un peu de fatigue. J'ai du reste aujourd'hui besoin de tout moi-même, car mon père me charge de la responsabilité la plus lourde qui m'ait jamais incomblé. Mme Restou notre cliente dont j'ai étudié l'affaire a pour ami Mr Hortensius de St-Albin, conseiller<sup>59</sup>. Celui-ci a pris à cœur d'arranger son affaire; rendez-vous a été pris chez lui à cet effet pour aujourd'hui. Les avoués n'y doivent pas paraître, c'est à titre d'ami que j'assiste Mme Restou. Je vais avant l'heure chez Mr de St-Albin, il est très bienveillant mais plus nul encore que ne l'avait promis mon père. Le tout me met à l'aise. Les adversaires arrivent, ils n'ont pas avec eux l'homme d'affaire, instigateur probable de ce procès et qui devait les assister ici. Ceci me contrarie presque, car l'inégalité des forces se déplace. Ils se cabrent un peu à mon nom, par lequel

59 Hortensius de St-Albin, avocat, député puis magistrat, est alors conseiller à la Cour d'Appel de Paris

St-Albin ouvre bêtement l'entretien. Ceci dit, ce dernier me laisse. Vrai, je vais pas mal, j'ai de la tenue, je leur expose tous les paiements faits par Mme Restou, lesquels diminuent d'autant la donation. Je réfute toutes leurs objections, je les convaincs de tous mes chiffres qui sont parfaitement équitables, puis ceci posé je m'efface complètement et laisse St-Albin poser les bases de la transaction.

Les Hureau admettent et signent. Mme Restou sacrifie huit mille francs mais sort d'un long procès. A la fin du rendez-vous j'avais dominé complètement St-Albin, il s'adressait presque à moi. J'ai présidé à la rédaction d'arrangements de famille fort honorables pour nos anciens adversaires qui paraissent au fond de fort honnêtes gens. J'y ai mis un grain d'encens pour mon béotien de conseiller. On s'embrasse, on se sépare. Je quitte St-Albin enchanté du succès et je crois aussi satisfait de moi.

Je dîne chez la mère Amyot. Le soir je vais à l'étude et mon père à qui je narre minutieusement ma mission est flatté dans la fibre paternelle quoique l'exécution de cette transaction ne lui paraisse pas sans difficultés. Il est certain que l'homme d'affaire évincé criera, et peut-être aussi l'avoué. Je suis éreinté ce soir, d'hier et d'aujourd'hui.

**Neuilly, le mardi 30 juillet 1861** Etude. Palais. Je dîne à Neuilly. Le soir je vais à Batignolles, chez le botaniste Bonnet. Avant-hier soir la boite du pauvre diable s'est ouverte, il a perdu toutes ses plantes. On lui fait une souscription nationale. Il y a Damien et Latteux, on voit son herbier qui a de belles parties. C'est une existence bien modeste, reclus dans une chambre avec son père qui paraît le chérir. L'ensemble est extrêmement respectable. Je rentre à 11h à Neuilly.

**Paris, le mercredi 31 juillet 1861** Mme Restou vient ce matin. Il paraît que l'enthousiasme de St-Albin a dépassé mes espérances: à ses yeux il ne me manque que deux ou trois ans... pour faire de moi son gendre. Cet homme là est beaucoup moins bête que je ne l'avais cru d'abord.

Etude. Je dîne chez Chaulin avec Guyot-Sionnest. Coulon vient un moment le soir. Sa mère est fort souffrante de rhumatismes et va partir pour Aix-les-Bains. On s'ennuie très confortablement chez Chaulin. Guyot et moi sortons de bonne heure et allons sur le boulevard. Au retour je rencontre Hortensius avec sa fille au bras, une grosse maman. Je regrette moins la date de mon extrait de naissance.

**Paris, le jeudi 1er août 1861** Baradat ne vient pas, il a fini hier son mois. Sa sortie n'a pas été heureuse, à peine convenable pour mon père, tout à fait inconvenante avec Prieur. Ce dernier est, je le sais bien, un animal désagréable, mais il avait montré pour Baradat des complaisances toutes particulières et cela valait bien un mot d'adieu. Au reste, j'ai jugé Baradat. C'est une nature riche en expansions, un cœur d'or comme disent les bonnes gens, mais il est incapable de supporter aucune contrainte et de tenir aucun effort continu. En cela il se rapproche de Renault, mais celui-ci s'en tire par des négligences pleines d'abandon et gracieuses de repentir. Baradat brise le lien et y emploie la brutalité de sa nature et de son éducation.

Je m'échappe et vais à la distribution des prix de l'Ecole de droit. C'est un peu plus beau que pour moi, l'amphithéâtre est plein. Giraud en habit vert lit un assez soporifique discours et le jeune suppléant Gide un rapport qui a du bon. On donne les médailles d'or à Lair, de la Labruyère, et à l'ami Desjardins. Le même élève nommé Goupy a les deux médailles d'argent. C'est joli.

Etais-je heureux l'an dernier de la mienne. Quelle joie pour ma pauvre chère mère. L'émotion est profonde quand j'y pense. Je m'efforce d'oublier ce passé et de me plier l'âme au présent, vivre seul, sans succès qui soutiennent, avec des gens ou nuls ou intolérables. Je m'efforce de me tenir l'âme en paix et la gaieté au front. La gaieté est une grande partie du courage: maman me l'a dit. Je suis assez content de moi en ce moment – mon âme se virilise.

Mon père a à Neuilly une grande satisfaction. George a passé la première partie de son baccalauréat

ès-sciences. Ils ont, depuis nous, scindé tout cela<sup>60</sup>. C'est une surprise pour mon père, c'est de plus un favorable augure pour les succès du concours et du collège. La joie est à Neuilly. Toutefois mon père, inébranlable au devoir, revient travailler à l'étude et moi avec lui. Après je vais voir Coulon.

**Neuilly, le vendredi 2 août 1861** Etude. Rozat y vient. J'ai oublié de dire qu'il était venu à Paris il y a trois semaines. Il a trouvé moyen de préparer son premier de doctorat en travaillant chez un notaire, il l'a passé ce matin et repart ce soir. Il me témoigne beaucoup d'amitié, nous nous embrassons au départ. C'est une nature timide et réservée, très religieux, il se guinde à l'excès par prudence, mais il a un charme exquis quand on peut pénétrer. Je l'ai connu trop tard; il a bien voulu m'en dire autant. Mon air turbulent l'a éloigné de moi, comme d'autres.

A Neuilly on jouit de Georges. Je fais du droit romain avec Albert qui n'y est pas très fort. Cela m'entretient, et me charme.

**Paris, le samedi trois août 1861** Etude. Palais. Je vais à cinq heures ½ à Neuilly pistonner son droit romain à Albert. Je reviens à 9h à Paris. Je vais chez Mme Coulon faire mes adieux à celle-ci d'abord, puis du même coup à Mr Guilhaumon qui dînait chez elle et qui part demain pour Alby. Je lui donne des instructions circonstanciées: il faut qu'il me rapporte l'*Andryala integrifolia* qui abonde au Garric, puis deux plantes que j'ai recueillies à la gorge du Viort et que je n'ai pu conserver, l'*Anarlinum bellidifolium* et le *Ranunculus hederaceus*.. Je rentre me coucher avec la satisfaction que donne une semaine de procédure finie et l'expectative d'une herborisation.

**Paris, le dimanche 4 août 1861** Dernière herborisation de Chatin. Messe de 6h à St-Vincent de Paul. Rendez-vous à 7h à la gare du Nord. Le régiment de Champagne se range autour du colonel et se masse dans un wagon. A Enghien on donne un souvenir au fameux propriétaire de la chanson de Papaver devant les terres duquel on passe. A Pontoise il y a deux omnibus préparés, la route n'est pas belle jusqu'à Marines. Il y a trois lieues. A Marine on se disperse pour déjeuner. Champagne envahit une auberge. Nous sommes aujourd'hui Tardieu, Guitaut dont c'est la dernière herborisation, il retourne en Poitou, Tellier, Perard, Gaudefroy, Lefèvre. Nous tenons d'assez près à Henri Fournier, frère d'un grand homme assez sciant d'ailleurs et à un certain maître-clerc nommé Maugin. On entre à midi en herborisation, il fait un temps splendide et une chaleur du Sahara. On fait quelques affaires sur des coteaux arides, entr' autres l'*Ononis columnae*. On arrive aux marais, but de l'excursion, on les bat. Des quatre bonnes plantes promises, le *Drosera longifolia* arrive bien, mais le *Liparis loeselii* est très rare, bien peu le trouvent. L'*Aconit* n'est pas fleuri. On maugréait un peu quand Tardieu décide de la journée en mettant la main sur le coin au *Cyperus longus*. Après divers essais pour passer la rivière durant lesquels un botaniste tombe à l'eau, on finit par des coteaux arides où se trouve le *Libanotis montana*. On rentre à Marines par la grande route. Là, restauration; nous buvons entre Champagne aux adieux de Guitaut. Chatin nous fait faire une ascension à un bois de pins qui domine Marine pour chercher l'*Antennaria divra* et je crois aussi, quoiqu'il n'en veuille pas convenir, le *Goodiera*, plante de ses rêves<sup>61</sup>. En tout cas, four complet. Le retour à Pontoise par les omnibus est d'une gaieté folle, et aussi le dîner au Grand Cerf, quoique la fin en soit gâtée par un toast ridicule que porte à Chatin un fâcheux nommé Goubert. Il aurait fallu une autre cloture.

Retour à Paris in hight spirits. Notre wagon que les dames évitent exécute en chœur la chanson du *Goodiera* aujourd'hui terminée. Tout le monde y a mis la main après moi, néanmoins mon amour propre d'auteur me force à la transcrire ici.

60 Déjà la réforme du bac !

61 Toujours les variantes orthographiques d'une ligne à l'autre : Marines et Marine, Goodyera et Goodiera

Air: ça se fait à Beaucaire

«Le Goodyera n'est pas trop commun  
 «La saison n'est pas bonne  
 «Allez, vous n'en trouverez pas un  
 «Et je vous abandonne.

Ainsi parla le docte Chatin  
 Retenant ses élèves  
 Et redoutant la pluie du matin  
 Latteux se mit en grève

Un tel discours ne put arrêter  
 Les braves de Champagnes  
 Leur fournitement fut bientôt ficelé  
 Ils se mirent en campagne

Le bon Tardieu marchait en avant  
 Colonel vénérable  
 Folâtre encore sous ses cheveux blancs  
 Ah! Quel vieillard aimable

Et puis venaient ses soldats ardents  
 Guitaut à la voix frêle  
 Perard fier de ses succès récents  
 Bonnet et son ombelle

Tellier soufflait dans un grand cornet  
 Et brandissait sa lame  
 Il est petit mais bien fendu c'est  
 Le Micropus de ces dames

Damien ouvrait son large compas  
 Pour emboîter l'trompette  
 Guignant à terre s'il ne verrait pas  
 Quelque herbe «cochonnette»

Gaudefroy porte un vaste bocal  
 L'air grave et le pas leste  
 Nous en ferions notre caporal  
 S'il n'était si modeste

Et cependant du grand Duparquet  
 L'on regrette l'absence  
 C'est un garçon des plus charmants qu'est  
 Natif de la Provence

Cinq jours avant le premier d'août  
 En vrai tranche-montagne  
 Il est parti pour le Canigou

avec Monsieur De Bretagne

A déjeuner l'on but aux absents  
 Salutaire exercice  
 Puis l'on battit les bois en tous sens  
 Et Flore y fut propice

On trouva quoi? Nous n'en dirons rien  
 Ici tout est mystère  
 C'est un secret que nous gardons bien  
 Chacun saura se taire

Etait-ce lui? Fut-il abondant  
 Chut, silence, et pour cause  
 Puel nous prendrait pour correspondant  
 Métier qui n'est pas rose

Seulement on dit qu'un riche paquet  
 Souscription nationale  
 Qu'à son retour aura Duparquet  
 Porte inscrit pour morale:

«Le Goodiera n'est pas trop commun  
 «La saison n'est pas bonne  
 «Allez, vous n'en trouverez pas un  
 «Et je vous abandonne !!!

Voila l'œuvre, l'annoter serait trop long. Elle a déjà d'innombrables variantes. Spécialement aujourd'hui on modifiait les premiers couplets, un peu subversifs de Chatin.  
 Je rentre à minuit.

**Neuilly, le lundi 5 août 1861** Un vrai lundi. Prieur est d'une humeur à faire frémir; il pose en principe qu'il ne me donnera pas d'explication. Quant à l'ouvrage, il m'envoie au diable quand j'en sollicite, et comme je demande à mon père où en est une certaine affaire dont je me suis mêlé, il entre en rage et m'envoie au Palais par punition. Je suis tout fier de finir par en rire, après réflexions toutefois, car le premier moment en est désagréable. Le retour des chaleurs me permet le bain froid. Le soir, à Neuilly, j'infuse du droit romain à Albert.

*Fin du tome 7.*